

Gilles Ermia



Nombre de pages : 93

KGB

INDEX

Chapitre 1.....	p.03
Chapitre 2.....	p.11
Chapitre 3.....	p.17
Chapitre 4.....	p.25
Chapitre 5.....	p.32
Chapitre 6.....	p.34
Chapitre 7.....	p.40
Chapitre 8.....	p.47
Chapitre 9.....	p.55
Chapitre 10.....	p.64
Chapitre 11.....	p.73
Chapitre 12.....	p.78
Chapitre 13.....	p.87

Chapitre 1

Moscou, mercredi 14 août 1991, Département P.

La vitre dépolie de la porte arbore en lettres noires une inscription tout écaillée : *Capitaine Belov & Rukov, Département P.* Une porte assez minable au bout d'un couloir qui ne l'est pas moins.

Je m'appelle Rukov. Maksim Rukov. Né le 12 janvier 1966 à Sverdlovsk. Orphelin depuis le 23 mai 1983, jour où mes parents furent tués par un engin explosif posé par un terroriste afghan à Dushambe. Ce jour là j'étais en service. C'est tout ce que je peux en dire.

C'était mon premier jour au département P, second directoire du KGB ici à Moscou. Avant j'étais au G.R.U., renseignement militaires soviétiques, commandant du 3eme peloton de parachutistes, 1^{er} bataillon d'Okhotniki, district militaire Sibérien. Je ne me plaignais pas, je ne demandais rien à personne mais il a été décidé que je pouvais servir au mieux l'Etat en venant ici. Le rang de Capitaine me fut alors décerné. Au G.R.U. mon domaine d'action se cantonnait aux renseignements militaires, avec opérations secrètes de parachutage et d'infiltration « derrière les lignes ». De la rigolade par rapport à ce qui m'attendait ici. Pourtant le département P n'était qu'une petite partie de la section des départements et des services du directoire principal. Celui-ci était, à son tour, soumis aux ordres de la direction du KGB, qui doit répondre de ses actes au Politburo, lequel, enfin, n'est soumis qu'au Président de l'U.R.S.S. Mikhaël Gorbatchev ! Mais mon nouveau département était essentiel dans une union soviétique en plein chamboulement. Son but était d'enquêter sur la corruption au sein même du KGB, ce qui lui valait une bien mauvaise réputation. En effet, personne n'aime les cafteurs et les fouineurs. En rentrant ici, il ne fallait pas s'attendre à voir sa côte de popularité monter en flèche.

Celui qui m'avait fait transférer ici possédait un étrange sens de l'humour... ou alors il me détestait cordialement. Le département P m'avait l'air du « placard » le plus poussiéreux de toute l'U.R.S.S.. Mon collègue de bureau, le camarade capitaine Belov, avait tout du communiste administratif têtu qui faisait ce qu'on lui demandait entre les bornes qu'on lui avait fixées. Gorbatchev aurait à emprunter une longue route semée d'embûches s'il voulait réussir à pousser des gens comme ceux-là dans le tourbillon de la modernité. Il tapait inlassablement son rapport à la machine à écrire. Je détestais tellement ce bruit ! Chaque touche qu'il enfonçait résonnait en moi comme un coup de marteau. Et son rapport était du genre plutôt longuet...

Il était 16 heures. J'attendais les ordres de mon supérieur, le Commandant Vovlov. On disait de ce dernier qu'il était un officier exemplaire et un travailleur aux pensées nouvelles. Bien rares étaient les hauts gradés à réellement apprécier le système politique qu'avait mis en place notre président Gorbatchev. La Perestroïka et la Glasnost qui appelait à une plus grande démocratie au sein du parti communiste était loin de faire l'unanimité chez les militaires et les politiques. Et la situation critique dans laquelle s'installait l'Union-Soviétique ne réconciliait pas notre Président avec ses trop nombreux détracteurs. Quand Gorbatchev avait été élu en 1985 Secrétaire Général du Parti Communiste, il avait hérité d'une situation économique estropiée, d'un niveau général de vie bas et d'une mortalité infantile élevée. Il ouvrit une voie allant vers une combinaison de Perestroïka (en restructurant le Parti et l'économie), et de Glasnost (ouverture politique et culturelle). En fait, notre Président était plus apprécié à

l'étranger qu'en Mère Patrie. Des décisions comme la proposition de supprimer tous les missiles nucléaires à courte portée basés en Europe de l'Est en avait enchanté beaucoup mais en avait aussi fait crier d'autres à la trahison. Mais c'est surtout en 1989 qu'il se mit bon nombre de personnes à dos : il remit en question le rôle dirigeant du Parti Communiste et le purgea en renvoyant certains de ses éléments les plus importants. Récemment ce n'était pas la joie non plus pour lui : après la Lituanie en janvier, la Géorgie venait de se proclamer indépendante de l'URSS en avril dernier. Yeltsine, le président de la Russie, alla même jusqu'à lui demander de démissionner après de telles bévues. Les changements révolutionnaires de Gorbatchev lui avaient apporté autant de critiques que d'éloges. Les conservateurs, alarmés par la perspective de voir se désintégrer toutes les valeurs qu'ils chérissaient, avaient élevé la voix contre la vitesse croissante de tous ces changements. Les radicaux au contraire se plaignaient de l'évolution trop lente des choses. Il y avait de quoi devenir fou !

Je n'avais rien d'autre à faire en attendant que Vovlov me fasse signe que d'essayer le clavier de ma machine à écrire. La majuscule T s'inscrivait faiblement. Soudain, une mouche vint se poser sur le centre du ruban de la machine. Faible ou pas, le T eu raison d'elle. D'un coup sec, je venais de lui faire connaître une mort sans douleur. J'aurais pu simplement la chasser. Ou même encore la laisser se salir les pattes sur l'encre indélébile. Mais je l'avais tué. Ce n'était qu'une mouche.

Belov jeta le mégot de sa cigarette par terre. Et ce n'était pas sa première. Il en traînait dans tous les coins. Rien de tel pour décorer un si charmant bureau ! Entre une armoire à dossier modèle standard du KGB qui comportait beaucoup de papiers pour rien, et un portrait de Lénine accroché au mur, les mégots se fondaient sans peine dans cet endroit que je détestais déjà.

- Quel bureau superbe camarade ! déclarais-je ironiquement à Belov.
- Scientifiquement adapté aux besoins significatifs, camarade, se contenta-t-il de me répondre sans même lever les yeux sur moi.

Lui non plus je ne l'aimais pas. D'ailleurs, je ne repris pas notre charmante conversation. Je me contentais d'attendre.

Après cinq minutes, mon téléphone sonna, brisant le silence froid qui régnait ici. Vovlov. Il me demandait sans attendre dans son bureau. Sans attendre. Et moi je n'avais pas attendu peut-être ? Je n'eus pas le temps de me lever qu'un agent vint me chercher. Il m'escorta jusqu'au bureau de Vovlov.

Là, je restais debout comme il était de coutume dans ce genre de situation. D'un œil furtif je constatais vivement que le bureau de notre cher commandant n'avait rien à voir avec le mien. Pas dans le mauvais sens, bien sûr. Vovlov avait dans les cinquante-cinq ans. Un vieux loup. D'ailleurs, son visage long me faisait penser à la bête en question. Chauve, avec quelques cheveux gris, ses yeux bridés montraient un vif caractère. Je pus lire en eux qu'il ne me faudrait jamais contrarier cet homme. Il possédait le regard d'un tueur. Et je l'avoue sans honte, ce type m'intimidait.

Sa place de commandant il l'avait sûrement méritée au prix d'un asservissement et d'un dévouement total au système. Qu'avait-il reçu en échange ? Un fauteuil en cuir, des dossiers top-secret à signer et un portrait de Lénine réglementaire juste un peu plus grand que celui de mon bureau... les petits objets d'une vie de taupe au service du parti.

Assis à son bureau, il me fixa. Sans rien dire. Qu'attendait-il de moi ? S'il voulait me mettre mal à l'aise il avait largement réussi. Une goutte de sueur coula le long de mon front. Elle était minuscule, mais je suis certain qu'elle n'échappa pas à l'œil furtif du commandant. Enfin, d'un ton sec il me dit :

- N'oublie pas camarade : il faut obéir aux ordres sur-le-champ ! Le conservatisme doit être écrasé !

Curieuse façon d'aborder une conversation...

Il reprit :

- Ta première mission pour le Département P sera largement à ta portée, Rukov. Va immédiatement au bureau de Pyotr Denisovitch Golitsin, au 17 de la rue Octobre rouge. Golitsin, dont le corps a été repêché dans la rivière ce matin, était un prétendu détective privé. La milice a été obligée de nous appeler car il était encore, il y a quelques années, un officier du KGB. Nous devons simplement nous assurer que sa mort n'a pas d'implications au niveau de la sécurité de l'Etat. Va voir dans son bureau s'il y a quelque chose d'intéressant. Fais-moi ton rapport à 18 heures. Ne perds pas de temps sur ce travail de routine, camarade. Je ne veux aucune plainte de la milice à propos de la maladresse KGB.

Ca me plaisait bien : court et pas trop dur... Ce qui me plaisait bien moins était que ce pète-sec de Vovlov à l'air implacable ne semblait pas vraiment m'apprécier. Je le connaissais depuis bien longtemps. Mais je ne tiens pas particulièrement à en parler.

Je me retirais. Je filais sans attendre au bureau de Golitsin. En 30 minutes j'y étais. Lors du trajet j'avais pu croiser de nombreux passants impressionnés par ma tenue réglementaire du KGB. Personnellement, ce complet marron me grattait désagréablement. Pas de quoi crâner...

Il était 16H45, j'avais donc tout mon temps pour cette broutille. Devant la porte, un garde de la milice était posté. Son air fatigué trahissait son envie de rentrer chez lui. A mon approche, il me stoppa...

- Halte, camarade ! Tes papiers ! Es-tu de la famille Golitsin ?

- Capitaine Rukov, KGB, lui déclarais-je en lui mettant ma carte d'identité sous le nez, comme si mon uniforme ne suffisait pas.

Il l'examina un court instant avant de me la rendre. Puis d'un geste il me fit signe d'entrer.

- Merci... lui dis-je d'un ton morne.

Je rentrais dans le bureau de Golitsin. Un beau bureau. Etrange comme la beauté des bureaux m'obsédait ces derniers temps ! Sur une petite table se trouvait un paquet de cigarettes, des allumettes et un briquet. Je n'aurais pas dû le faire mais je m'en allumais une. Je n'étais pas un gros fumeur. J'aurais pu me passer de ce geste stupide qui pouvait me coûter très cher mais, pour je ne sais quelle raison je le fis. Ces cigarettes étaient assez fortes. A peine avais-je aspiré une bouffée de ce poison que je la jetais par la fenêtre.

Il me fallait observer la pièce. Mais l'envie me manquait. Pourquoi devrais-je le faire ? S'il y avait eu quelque chose d'un peu intéressant la Milice s'en était déjà emparée. L'agent dehors m'en dirait peut-être plus.

Soudain, il pénétra dans le bureau. Il n'était pas seul. Une femme le suivait. Elle était grande, brune et plutôt maigre. Son visage fatigué n'en était pas moins beau.

- C'est la sœur de Golitsin, me dit le type. Souhaites-tu l'interroger ?

- Naturellement.

Sur ce, le garde quitta la pièce. Je n'avais pas aimé son intervention soudaine. Mais qu'importe : ses intentions étaient bonnes. Et pour une fois que la Milice coopérait avec le KGB je n'allais pas m'en plaindre.

J'étais donc seul avec la sœur de Golitsin. Ses yeux inquiets me fixaient. Mais je ne percevais aucun signe de tristesse chez elle. Soit elle détestait son frère, soit elle ignorait encore son assassinat. Je n'allais pas tarder à l'apprendre.

- Tu es du KGB ? me demanda-t-elle timidement.

- C'est moi qui pose les questions, camarade. Montre-moi tes papiers.

Le garde l'avait sûrement déjà fait, elle les avait encore à la main. Mais un peu de zèle ne faisait de mal à personne. Elle s'appelait Irina Romaschkova. Donc mariée. Elle avait 30 ans et était institutrice.

Sans tact, je lui annonçais la triste nouvelle. C'est fou comme on oublie vite les cours de psychologie de l'école du KGB quand on se retrouve en situation réelle.

- Je suis désolé de te dire que ton frère est mort.

Elle n'était pas au courant. Car en ses yeux se révéla une lueur de tristesse et de surprise.

- Pyotr mort ! Quoi... Comment est-ce arrivé ?

- On a découvert son cadavre qui flottait dans la rivière.

- Il a été... assassiné ?

Je m'approchais de son visage. Je voyais déjà qu'elle ne savait rien.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ? repris-je.

- Si toi et la milice êtes ici...

Institutrice, hein ? Pas idiote avec ça.

- Assieds-toi si tu veux, lui proposais-je.

Elle s'effondra sur le fauteuil en me remerciant. Je ne savais pas comment mais elle tenait le coup. Elle ne pleurait pas.

- Si tu es de bonne foi Irina, tu n'as rien à craindre.

- Je comprends camarade.

- Bien. Pourquoi es-tu venu voir Pyotr ici, cet après-midi ?

- Je suis juste venu voir mon frère ! C'est tout !

Elle craquait déjà...

- Pour une raison particulière ?

- Il a laissé un message dans ma boîte aux lettres, me demandant de venir.

- Donne-le-moi.

- Je l'ai laissé chez moi. Je suis désolée camarade.

- Que disait-il exactement ?

- Rien d'autre que de me rendre ici après mon travail. Je ne sais pas pourquoi. Les activités de mon frère ne me regardaient pas.

Elle disait la vérité. Et ce que je prévoyais s'avérait exact : elle ne savait rien.

- Parle-moi de Pyotr.

- Il est... était détective privé depuis qu'il avait quitté le KGB, il y a deux ans. Je ne lui ai jamais posé de questions sur son travail. Nous avons rarement été en contact.

- Un personnage mystérieux ton frère. Parles-moi de toi.

- J'enseigne. Mon mari est chimiste. Nous avons deux enfants. Nous sommes honnêtes.

Pyotr était moins stable. Il ne s'est jamais marié.

Rien...

- Es-tu membre du parti ? demandais-je alors.

- Moi non. Mais Pyotr l'était.

- Tu préfères te rouler les pouces et laisser les autres travailler pour la société !

- Nous sommes d'honnêtes travailleurs camarade !

Toujours rien. Il valait mieux couper court. Je ne voulais pas être en retard pour mon rapport.

- Tu peux t'en aller. Rappelle-toi que tu es suspectée.

Elle se leva de sa chaise. Elle mit la main dans son sac. Irina en sortit une cassette audio.

- S'il-te-plaît camarade, tu devrais avoir ceci. Pyotr l'a laissé dans ma boîte aux lettres.

Retrouvez l'assassin de mon frère.

Elle ouvrit la porte. Tournant la cassette dans mes mains je l'interpellais :

- L'as-tu écouté ?

- Je te l'ai dit, camarade : les activités de mon frère ne me regardent pas.

Sur ce, elle quitta le bureau.

Je souris. Elle m'avait menti cette fois. Elle savait qu'il y avait quelque chose de compromettant sur cette cassette. Quelque chose de si important qu'elle ne voulait pas être concernée. Bien.

Inspectant une dernière fois rapidement le bureau je trouvais dans un tiroir un article découpé dans un journal américain. Il montrait une photo de Golitsin. Le texte traitait en termes exagérés de l'expansion de la libre entreprise en URSS. C'était la seule chose intéressante ici. Sans plus attendre, je partis à mon tour.

17h20. Au lieu de retourner directement au KGB je me rendis chez moi. J'habitais avec mon oncle Vanya. Il était en fauteuil roulant depuis l'attentat qui tua mes parents. Ce jour là, il était à l'arrière de la voiture, mes parents devant. Ils étaient morts, pas lui. Je n'ai rien d'autre à ajouter sur le sujet. C'était un vieux grincheux qui ne vivait que dans le passé. Il m'interdisait de pénétrer dans sa chambre, lieu où il gardait toute une vie de souvenirs auxquels il tenait beaucoup, paraissait-il... Un vieil emmerdeur. Mais je l'aimais bien. Il était la seule famille qu'il me restait. Et puis j'étais un peu comme lui : jamais content, toujours à reprocher quelque chose... On était bien parents.

A peine avais-je claqué la porte de l'appartement que je vis mon oncle sortir de sa chambre. Il la ferma à clé puis fit demi-tour avec son fauteuil roulant pour m'accueillir.

- Je ne t'attendais pas à la maison si tôt, Mars. Vous autres fouineurs, vous ne vous surmenez pas à ce que je vois !

Il était poussé par Yegor Yegorovitch. Un simple d'esprit de 30 ans qui s'occupait de lui toute la journée. Il ne savait ni lire ni écrire et ne pouvait plus parler à cause de sa langue coupée depuis quelques années dans des circonstances mystérieuses... Il était le seul à pouvoir accéder à la chambre de mon oncle. C'était le seul prestige de ce pauvre garçon.

- J'espère que tu vas bien mon oncle, lui dis-je sincère.

- Bien ? gronda-t-il. Je suis cloué dans ce satané fauteuil roulant. La Russie s'enfoncé dans l'anarchie et tu me demandes si je vais bien ?

Il était de bonne humeur aujourd'hui...

- Va te reposer oncle Vanya.

- Quand j'aurai besoin de tes conseils, Maksim Mikhailovitch, je te le dirai.

Mais il le suivit néanmoins. Il repartit rouspétant jusque dans sa chambre avec Yegor, refermant la porte à clé derrière lui. Voilà. C'était lui mon oncle. Bien que naturellement inquiet par la situation actuelle de l'Union-Soviétique et en particulier de celle de la Russie, c'était un fervent admirateur du Président Gorbatchev. D'après lui, si cet homme ne pouvait nous sauver, personne ne le pourrait plus. Le communisme pur et dur avait par trop de fois fait subir des atrocités au peuple.

Bien. Je n'avais plus de temps à perdre. Me dirigeant dans ma chambre je fouillais dans le tiroir de ma commode et en sortis un magnétophone. Je n'allais pas rentrer au Département P sans savoir ce que contenait la cassette de Golitsin. Je les connaissais bien les hauts-gradés. Si je ne prenais pas connaissance du contenu de la cassette, ils me traiteraient d'incompétent. N'oublions pas qu'elle était ma seule piste. Mais si je l'écoutais sans leur accord on me reprocherait une fois encore de faire preuve d'initiatives personnelles, proches de l'insubordination ! Tant qu'à faire, je préférais en connaître plus sur cette affaire. J'avais comme l'intuition que l'énigme « Golitsin » ne se résoudrait pas en une seule journée.

J'enclenchais la lecture, une voix d'homme, probablement Golitsin, sortit du haut-parleur :

« Mardi 13 août : *Roméo* m'a finalement fixé un rendez-vous avec son patron *Hollywood* demain à 20 heures, au Club du Progrès Enthousiaste. »

Intéressant. C'était justement ce soir...

La cassette continua à me dévoiler de précieuses informations :

« Roméo ne sera pas là, aussi je dois me présenter sous le nom d'*Acheteur 2*. Ce nom de code suggère qu'ils aient déjà un autre distributeur étranger. Ou alors, ils souhaitent que je le croie. Découvrir la véritable identité d'*Hollywood* peut s'avérer délicat : mais j'aurai quelque chose de positif pour mon prochain rapport sur « *mari jaloux* » dont je peux découvrir

l'identité ce soir. Ce mystérieux client peut très bien travailler pour mes ex patrons à en juger par son utilisation des boîtes aux lettres pour communiquer avec nous. J'ai l'intention de surveiller la boîte aux lettres jusqu'à ce qu'il prenne le rapport. Puis, je le filerai. Ca vaut le coup de prendre le risque ».

Je venais donc d'entendre les dernières paroles de Golitsin. Le fait qu'il ait envoyé cette cassette à sa sœur montrait qu'il craignait pour sa vie. Etrange pour une histoire de « mari jaloux ». Ce qui m'inquiétait surtout concernait le fait que ce dernier, puisse venir de chez nous. Enfin, je savais que mes supérieurs n'apprécieraient plutôt pas d'apprendre l'existence d'un nouveau mouton noir au sein du KGB. Mais s'il n'y en avait jamais, le Département P n'aurait aucune raison d'être non ? Après tout, il était spécialisé dans les enquêtes de corruption, ça tombait on ne peut mieux.

Je quittais discrètement l'appartement pour ne pas déranger mon oncle Vanya. J'arrivais au Département P à 18h15. Merde ! J'avais un bon quart d'heure de retard. Pas vraiment malin de ma part, surtout pour mon premier jour ici. Heureusement que j'avais trouvé quelque chose d'important dans cette enquête.

Vovlov m'attendait devant son bureau. Il m'interpella et me fit entrer en me réprimandant :

- Tu es en retard Rukov. Que cela ne se reproduise pas ! (il s'assit) J'écoute.
- Toutes mes excuses pour mon retard.

Je savais bien que cette politique de faux-cul lèche-bottes ne plaisait pas vraiment au commandant, mais je n'avais pu m'en empêcher. Sa réaction fut prévisible et c'est d'un sourire sarcastique que je la reçus :

- Garde tes excuses mielleuses pour toi. Fais ton rapport !

Il se calma et d'un air interrogateur enchaîna :

- Rien de particulier à signaler, j'espère ?

J'étais en retard. Il y avait bien une raison. Il savait déjà que quelque chose ne tournait pas rond. Pour la première fois ses yeux trahissaient son inquiétude. Je ne sais pas pourquoi, mais j'aimais le voir ainsi.

- J'ai interrogé la sœur de Golitsin, lui avouais-je.
- Et ?
- Elle m'a remis une microcassette que Golitsin avait laissée dans sa boîte aux lettres.
- Donne-la-moi.
- Oui, camarade.

Je la posais sur son bureau. Vovlov s'en empara avidement. Comme moi, il la tourna dans ses mains, cherchant peut-être un signe particulier. Enfin il prit un petit magnétophone dans son bureau et y inséra la cassette. Il brancha un casque, m'empêchant d'entendre quoi que ce soit. Je crois que j'avais agi avec sagesse en l'écoutant chez moi. Il stoppa la lecture. D'un air glacial, il m'examina sous toutes mes coutures, puis remit l'équipement dans son tiroir. Je le sentais : Vovlov espérait grandement que j'ignorais le contenu de la cassette. Il remit l'équipement dans son tiroir.

- As-tu écouté cette cassette ? me demanda-t-il.
- Cela semblait judicieux, lui répondis-je un brin agaçant.
- Ah vraiment ? gronda-t-il alors. A l'avenir, évite de prendre des initiatives sans autorisation. Donc, tu sais que...

Il s'arrêta soudain dans sa phrase. Il me regarda méfiant puis :

- Donne-moi le nom de code de la personne que Golitsin devait rencontrer ce soir.

Et bien... Vovlov doutait donc tant de moi ? Pourquoi l'aurais-je baratiné ? J'étais déjà au parfum et je le lui confirmais en répondant à sa question :

- Hollywood. Difficile d'oublier un tel nom.

Vovlov me fixa. Son regard ne pesait plus si lourd sur moi.

- Très bien, dit-il. Va attendre dans ton bureau.

Attendre. Encore.

Le rendez-vous avec au Club du Progrès Enthousiaste n'était pas dans très longtemps. J'espérais que Vovlov ne me ferait pas trop lambiner. Mais je dus attendre plus d'une heure. Car ce n'est qu'à 19h25 qu'un agent vint me chercher dans le bureau. A force de rester assis j'étais tout ankylosé !

- Camarade capitaine Rukov ? fit-il. Le camarade colonel Galushkin t'attend dans son bureau !

Je connaissais Viktor Galushkin depuis très longtemps. Le soir de l'attentat de mes parents, il était censé être avec eux dans la voiture. Mais une ou deux heures avant, il avait dû s'envoler pour Tashkent, une mission de routine. Il avait de la chance d'être en vie. J'avais un grand respect pour cet homme. Car c'est lui qui avait traqué cette racaille de terroriste Afghan et l'avait descendu. Ce qui laissa chez mon oncle une grande frustration : il l'aurait bien fait lui-même.

Réajustant ma veste, je suivis le garde qui me conduisit dans le bureau de Galushkin. Et là... je surpris une intéressante petite réunion entre le capitaine et notre jolie petite lieutenant Shevkova. J'avais entendu qu'elle travaillait souvent avec le camarade colonel Galushkin qui appréciait ses qualités remarquables et son désir de donner satisfaction sur tous les plans... Elle rampa de sous le bureau, à moitié nue faisant mine de ramasser des papiers. Elle se releva en refermant son décolleté.

- Hum ? fit Galushkin mal à l'aise. As-tu réussi à arranger ça, lieutenant ?

- Définitivement, camarade colonel !

- Bien, merci Shevkova. Tu peux rentrer chez toi maintenant.

Elle sortit en jetant un bref regard sur moi. J'espérais qu'elle « arrangerait ça » avec moi aussi ! Une femme superbe. Arrivée ici à la force du poignet, probablement...

Galushkin était un peu plus âgé que Vovlov. Et son regard était bien plus doux. Ce n'était pas un type excentrique : une coiffure en brosse et des joues creuses cachées par une barbe grisâtre étaient les seuls traits qui le démarquaient vraiment. Son visage trahissait des années de dur labeur au sein du KGB. Qui sait combien d'absurdité il avait vu au cours de sa vie ? Il était plus compréhensif avec ses agents, moins rigide. Mais lui aussi savait parfois se comporter de manière sévère.

Il me sourit :

- Excellent ! Ainsi Maksim Rukov est un officier du KGB en fin de compte ! Je sais que ton transfert ici n'était pas ce que tu souhaitais vraiment et que tu aurais préféré rester au G.R.U., mais souviens-toi cependant que les règles ont changé ! Ici, au Département P, nous combattons la corruption du KGB. Pas de quoi avoir honte, hein ?

Il me montra la cassette audio que la sœur d'Irina m'avait confiée puis enchaîna :

- Ainsi tu as découvert des preuves intéressantes au bureau de Golitsin...

- J'espère que mes efforts ont servi à quelque chose camarade colonel.

Avec lui, ce n'était pas de la lèche. J'étais sincère.

- Bravo, Maksim ! s'exclama-t-il. Tu es digne de ton père ! Puisque tu as écouté la cassette, tu en sais autant que moi sur le problème qui nous intéresse. Si nos services sont effectivement impliqués dans une affaire d'exports illicites, nous ne pouvons pas rester les bras croisés ! Ce soir, tu iras au Club du Progrès Enthousiaste dans la rue Kursk. C'est un lieu de rencontres pour éléments antisociaux situé dans un petit immeuble composé essentiellement d'appartements. L'homme que nous recherchons, celui dont le nom de code est « Hollywood », habite sans doute l'un d'eux. Ta mission consiste à trouver son appartement, y pénétrer et le fouiller. Nous devons connaître la nature exacte des activités de ce criminel. Tu feras ton rapport au camarade commandant Vovlov, demain matin à 8 heures. Au travail !

- Oui, camarade colonel.

Je m'apprêtais à sortir lorsque :

- Et surtout, dit-il, soit très prudent. A ta place, j'évitais de dire « Hollywood » ou « Acheteur 2 » à n'importe qui.

D'un hochement de tête je le saluais avant de sortir et de refermer la porte derrière moi. Vovlov m'attendait.

- Rukov ! dit-il. Puisque tu es en mission secrète, tu dois laisser ici ton arme, ton uniforme et ta carte d'identité du KGB. Tu recevras de faux papiers.

Mince. Sans arme, j'étais déjà moins rassuré... Passant au service de l'équipement je leur remettais tout ce que Vovlov m'avait demandé. Chouette ! En échange, je reçus des papiers et un costume gris mal ajusté. J'étais désormais Kliment Kruglov, célibataire, représentant commercial de l'usine de freins de vélo de la bannière rouge à Zagopsk. Une fois encore, pas de quoi crâner.

Chapitre 2

Club du Progrès Enthousiaste, rue Kursk, 20 heures.

J'étais juste devant le club. Devant sa grande glace de verre trempé. C'était plutôt du genre miteux, vraiment aucune classe. Plus qu'un club, on aurait dit un simple bar de Moscou. Par la fenêtre je pus contempler la brasserie remplie de fumée et de quelques clients égarés. Je poussais la porte d'entrée faisant teinter la clochette située au-dessus. Mais dans le brouhaha du club, personne ne m'avait vraiment remarqué. Une odeur de renfermé me vint aux narines, ça puait la racaille ici.

Je vins m'asseoir au comptoir du bar. Je commandais une Vodka.

- C'est une brasserie ici, me dit-il. On ne sert que de la bière.
- Alors, va pour la bière, lui dis-je.

Le barman me la servit sans attendre. De la vraie pisse. A se demander si ça n'en était pas vraiment. Sirotant tranquillement ma bière je regardais d'un œil discret le barman qui semblait s'ennuyer. Soudain, un type entra dans le bar. Il était du genre minet. Le genre de type qui pouvait figurer sans problème dans un soap-opéra occidental. Il puait l'eau de Cologne et avait tellement de gel dans les cheveux qu'on en venait à se demander s'il n'était pas venu ici à la nage.

Le barman l'interpella :

- Hé, Roméo ! Je te croyais en voyage !
- Il y a du nouveau, lui répondit-il. Aussi, je ne suis pas parti. Je vais en haut, OK ?

Roméo ! Je ne comprenais pas : Golitsin avait pourtant précisé qu'il ne serait pas là ce soir... Il monta des escaliers menant à l'étage du dessus.

- Qu'est-ce qu'il y a en haut, demandais-je innocemment au barman.
- Un club. Privé. Donc pas pour toi, camarade.
- Je me renseignais c'est tout... Tu n'aurais pas remarqué des individus louches par ici ?
- Qu'est-ce qui est louche ? Les tatouages ? Les lunettes noires ? Ne me demande pas.

De toute évidence il n'éprouvait que du mépris à mon égard. Cela ne servait à rien de persister. Je jetai quelques pièces sur le comptoir et quittais ce piteux endroit. Il me fallait pourtant me rendre au club. Je réessaierai plus tard. Peut-être valait-il mieux inspecter les appartements de l'immeuble d'à côté.

La porte principale était entrouverte. Je la poussais et pénétrais dans un couloir. Une forte odeur de chou l'empêtait. A côté, l'odeur de la brasserie était un authentique plaisir. L'immeuble comportait un rez-de-chaussée et un unique étage. En bas, il y avait quatre appartements et des toilettes. Je m'approchais d'une plaque accrochée au mur : « Complexe d'hébergement du Brillant Avenir. Pour tous renseignements : responsable, appartement 7, en haut ». Bien, je commencerai par là.

Montant l'escalier j'accédais au premier étage. Il y avait six portes : cinq appartements et encore des toilettes. Je tapais au numéro sept. Une superbe femme de vingt-cinq ans à peu près vint ouvrir. Elle n'était habillée que d'un simple jeans et d'un fin chemisier. On pouvait facilement discerner à travers qu'elle ne portait rien de plus en dessous.

- Oui ? me fit-elle d'une voix chaleureuse et d'un sourire étincelant.
- J'aimerais te poser quelques questions, dis-je un peu troublé.
- C'est un sondage d'opinion ? Sur quoi porte le sujet ?

Un sond... pourquoi pas...?

- Sur... le crime.
- Je vois ! Eh bien entre.

Je la suivis dans son appartement. Elle m'amena dans un salon où était assise une autre créature de rêve en petite tenue. Rien qu'une minijupe, très mini et un T-shirt très moulant. Elle me regardait avec des yeux de braise et passa sa langue sur ses lèvres. Bon sang ! Je me sentais plus en danger ici qu'en pleine fusillade !

- Klara, dit la première femme en jeans, cet homme fait un sondage sur le crime.
- J'adore les voleurs de bijoux, répondit l'autre. Rampant sur les toits au clair de lune...

Je les regardais toutes les deux un instant. Puis faisant le vide dans la tête, je leur disais la vérité sur ma présence.

- Je ne fais pas vraiment un sondage d'opinion.

Les deux femmes se regardèrent, puis la seconde s'approcha de moi en caressant de sa main mon entrejambe.

- Alors que veux-tu ? me demanda-t-elle d'un ton malicieux.

Je retirais doucement sa main, tout gêné et reculais d'un pas. Je devais être rouge comme le drapeau de notre chère Union-Soviétique !

- Non, lui dis-je embarrassé. Je suis sur la piste de quelques meurtriers.
- Tu penses que nous avons assassiné quelqu'un, demanda la première femme outrée.
- Tout le monde est suspect, leur dis-je. Objectivement, vous pourriez être des criminelles !

- Tu ne manques pas d'air ! cria Klara.
- Pourquoi avoir prétexté faire un sondage ? demanda l'autre femme.
- Je ne pouvais rien dire dans le couloir.
- Je comprends. Demande-nous ce que tu veux.

J'avais bien une chose en tête. Et vu l'enthousiasme très démonstratif de Klara, elles seraient probablement d'accords. Mais ce n'était malheureusement pas le moment.

- J'enquête sur une organisation criminelle basée dans cet immeuble.
- Quoi ? s'exclama la femme en jeans. Es-tu de la milice ?

Hum... Il me fallait jouer serré.

- Non. Quelqu'un a tué un de mes amis ici.
- C'est affreux ! Pourquoi la milice n'enquête-t-elle pas ?
- Je suis presque sûr que certaines personnes de la milice sont impliquées.

Désolé pour eux. Mais je préférais salir leur image que celle du KGB qui n'avait plus besoin de ça. Et j'avais comme l'impression que ces deux charmantes filles ne les portaient pas dans leur cœur. Sans doute à cause de leur métier nocturne...

- Eh bien, fit la première femme, je ne suis pas surprise par ce que tu dis. Des criminels, hein ? (sans réfléchir :) Le club. Il y a plein de gens louches là-dedans.
- J'y ai pensé, lui répondis-je. Mais c'est un club privé. Je ne pourrais jamais y entrer.
- La porte du numéro neuf y mène, me dit Klara. Si t'as des dollars sur toi le proprio ne devrait pas s'opposer à ton entrée.

Des dollars. Oui j'en avais. Car dans ce genre d'endroit, seule cette maudite monnaie comptait. Et j'en avais suffisamment pour accéder à ce trou à rats. Si la bourse n'avait pas trop fluctué ces derniers temps.

- Vous y allez souvent ?
- Jamais, dit Klara. Nous l'évitons. C'est un endroit miteux, plein d'ivrognes et de proxénètes.

La femme en jeans continua :

- Maintenant que j'y pense, tu devrais interroger Pavel Belussov de l'appartement cinq. Il a passé un an dans la prison de Lefortovo. Pour vol. Une nuit, il est venu ici, saoul et

sanglotant. Il nous a tout raconté. J'étais navrée pour lui mais ensuite, il a ri et s'est vanté sur la façon dont il les avait roulés ou quelque chose comme ça. Il est horrible ! Quand il est sorti de Lefertovo, son beau-frère, qui est directeur d'usine, lui a donné du travail et Belussov a eu un nouveau permis de résident à Moscou.

- Et il a essayé de violer Zhanna, le salaud ! gronda Klara.

Zhanna, la femme en jeans, sembla distante après ces aveux. Elle s'assit sur le canapé et prit sa tête dans les mains. Je m'adressais alors à Klara :

- Rien à dire sur les autres voisins ?

- Non. Il y a cette charmante vieille Yevdokia Chevchenkova de l'appartement huit. Un peu sourde mais adorable. Elle aime beaucoup les chats. Parfois son fils lui rend visite. Il est grand avec un bandeau sur l'œil. Il a une sale gueule mais il est très sympa. Les autres voisins... normaux. La plupart sont vieux et tristes. Les Ulyanovs de l'appartement un sont à la retraite maintenant. Je ne sais pas ce qu'ils faisaient. Ils se taisent la plupart du temps. Un vieux couple charmant. Il y a aussi le boucher, Sytenko, de l'appartement six. Le malheureux a perdu sa femme il y a six mois environ. Crise cardiaque. Qui d'autres ? Roman Nakhimov de l'appart trois, c'est une personne très bien, très gentil.

A part ce Bellussov, je ne voyais pas vraiment de suspect type. Peut-être le boucher ? Sa femme était morte soit disant d'une crise cardiaque. Mais mon expérience m'avait souvent indiqué qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. Je décidais néanmoins d'exploiter ces nouvelles pistes.

- Peux-tu-m'en dire plus sur Sytenko ? lui demandais-je.

- Pas vraiment, répondit Klara. Il est si triste depuis que sa femme est morte. Il tient la boucherie à côté du bar. Il n'a jamais de viande dans son magasin d'ailleurs. Je me demande comment il vit.

- Bien. Je vous remercie toutes les deux.

- De rien beau gosse.

Klara m'embrassa goulûment frottant son sexe contre le mien. Merde... Je bandais comme un taureau !

- Repos soldat ! me dit-elle faisant allusion à... euh...

Zhanna me salua d'une manière plus commune : juste une poignée de main. Dommage. Je la trouvais encore plus belle que l'autre. Je crois bien, en tout cas, qu'on n'allait pas tarder à se revoir après le boulot. J'espérais, malgré les apparences, que ces deux jeunes femmes n'étaient pas des pûtes. Juste des personnes chaleureuses.

Je n'eus pas à chercher bien loin. Ce fameux Belussov habitait juste en face des deux filles. L'appartement cinq. Je retins mon souffle puis frappais à la porte.

J'entendis une voix rocailleuse :

- J'arrive !

La porte s'ouvrit après quelques secondes. Un type en polo, la quarantaine, vint m'ouvrir. Me découvrant il me loucha dessus d'un regard inquiet.

- Ouais ? dit-il.

- Je cherche un homme, dis-je tout simplement.

- Ah ? Qui donc ?

- Un type du genre criminel. Une idée ?

L'homme sembla plus nerveux qu'auparavant. Il n'arrêtait pas de cligner des yeux. Yeux que je ne cessais de fixer, le mettant encore plus mal à l'aise.

- Pourquoi me demander ça à moi ? bredouilla-t-il. Je suis père de famille avec des responsabilités !

- Inquiet à propos de quelque chose, camarade ? Des secrets coupables ?

- Tu peux te les foutre au cul, tes secrets !

Il referma violemment la porte... sur mon pied qui l'arrêta. D'un geste brusque je la rouvris entièrement. Je le fixais de plus belle, et d'un air des plus agaçant.

- Tu veux que j'te foute une branlée ? menaça le gars.
- Essaye.

Belussov me regarda paralysé. Il ne fit rien. C'était apparemment l'un de ces innombrables couards beaux-parleurs. Il valait mieux pour lui. Dans le cas contraire, j'aurais dû lui casser un bras.

J'enchaînai notre petite conversation sur un sujet glissant :

- Tu ne m'as pas dit que t'étais un ancien condamné...
- Je...
- Trop tard, je sais tout. Je sais que tu as passé un an à Leferto pour vol.

Une goutte de sueur perla de son front. Je le tenais, il allait m'avouer tout ce qu'il savait. Y compris même l'assassin de notre Tsar Nicolas II... La confession du siècle.

- Ces deux connes de bavardes ! gronda-t-il. Ecoute, je mène une vie honnête maintenant. Je le jure !

- Calme-toi Belussov, et dis-moi ce que tu sais. Je serai peut-être gentil.
- Mais je ne sais rien ! Je ne sais rien ! Je n'ai rien à me reprocher ! Si tu cherches un criminel, pourquoi tu ne vas pas voir ce fils de pute de Ryumin !

- Qui ça ?
- Ryumin de l'appartement quatre ! Cette crapule a passé cinq ans sur l'île Wrangel !

Le goulag ? L'île Wrangel...un camp de travail pour les traîtres et les salauds.

Belussov continua ses dires :

- Ensuite il a vécu à Novosibirsk ou autres maudits endroits, et s'il est revenu à Moscou c'est à cause de Skhanov et Gorbatchev. Le petit nabot passe sa vie à espionner. Le voici ton criminel, pas moi ! Alors laisse-moi tranquille !

Il me fixa par en dessous. L'air complètement désespéré. Ce mec me faisait pitié. Sa respiration était rapide et je sentais son haleine fétide de buveur d'alcool se poser sur mon visage. C'était à vomir. Tout comme lui. J'étais persuadé qu'il aurait vendu père et mère pour sauver sa peau.

Il me fixait toujours. En attente d'une réponse quelconque. J'aimais le faire languir, j'aimais le voir vivre dans la peur, le voir craindre pour son avenir. La peur que toute sa vie s'effondre autour de lui.

Enfin je lui dis :

- C'est bon.

Belussov ne put s'empêcher de lâcher un grand soupir de soulagement.

- Une dernière chose... repris-je.
- Quoi ? fit-il, l'air de nouveau paniqué.
- Je te conseille de ne plus jamais importuner les deux femmes d'en face. Si tu leur touche ne serait-ce qu'un cheveu je viendrais te faire bouffer tes propres testicules.

J'agissais comme un gangster de Chicago ! Mais je voulais m'assurer qu'il n'arriverait plus jamais rien à Zhanna et Klara.

- Et ne les appelle plus jamais « connes », compris ?
- Co...compris.
- Bien.
- Compris...
- Je sais.

Je lâchai la porte. Belussov la referma doucement sans me quitter un instant des yeux. Ce type n'enfreindrait plus jamais la loi ! Jamais plus il ne balancerait de papier sur la voix publique, j'en étais sûr !

Je me retournai. Zhanna était sur le pas de sa porte. Elle me sourit, sans dire un mot. Je fis de même. Puis je descendis au rez-de-chaussée. A la recherche du numéro quatre. C'était la deuxième porte à droite. Je frappais lourdement. Un vieil homme de la soixantaine environ vint ouvrir, l'air coléreux.

- Es-tu du club ? demanda-t-il.

- Non, pourquoi ?

- Ces voyous d'ivrognes nous ennuiement régulièrement. Que veux-tu ?

Aller droit au but. C'est ça que je voulais surtout. Et en finir avec cette foutue histoire.

- Ca ne te dit rien l'île Wrangel ?

Le vieux changea radicalement d'expression. Comme si cet inquiétant visiteur devant lui était le diable en personne.

- Mon dieu ! s'exclama-t-il. Tu ferais mieux d'entrer !

Je le suivais chez lui. Sa femme était à l'intérieur et me fixait suspicieuse.

- Luda, lui dit le vieux. Ne t'inquiète pas, je t'en prie. Cet homme est au courant pour mon séjour au goulag.

- Oh, Edik ! Cette torture ne s'arrêtera-t-elle donc jamais ?

- Nous devons savoir faire face à tout, ma chérie.

Je regardai autour de moi. Joli appartement.

- Maintenant, camarade, reprit le vieux, pourquoi es-tu venu ?

- Je recherche des criminels, lui dis-je, et je pense que tu peux m'aider.

- Oh mon dieu Edik ! Il croit que tu es un criminel !

- Il fallait s'y attendre, ma chérie. Nous devons être forts ! Qui es-tu jeune homme ?

- C'est moi qui pose les questions ici, lui lançais-je arrogant.

Je ne voulais pas qu'il puisse se reprendre. Dans la panique, les langues se déliaient souvent mieux qu'à l'ordinaire.

- Alors que veux-tu ? Sois bref, s'il te plaît. Ma femme est souffrante.

- J'essaie de trouver quelqu'un qui s'appelle Hollywood.

- Mon dieu, je ne sais pas de quoi tu parles ! Qui est Hollywood ?

Il semblait sincère. Mais peut-être savait-il quelque chose. Peut-être en le brusquant un peu...

- Laisse dieu en dehors de ça, espèce de traître ! lui criais-je. Dis la vérité ou sinon...

Sa femme se mit à geindre :

- Seigneur, viens-nous en aide maintenant. Edik, nous devons prier !

- Oui, mon amour. Mon dieu pardonne à nos bourreaux...

- Il y a longtemps, repris-je, que dieu a été épuré et liquidé !

- Que dieu pardonne ton blasphème, me dit le vieux.

Je crois qu'il était suffisamment choqué maintenant le cul bénis. Tout ce qu'il désirait désormais, c'était de me voir quitter les lieux au plus vite.

- Parle-moi de tes voisins au lieu de faire l'idiot. Quelque chose de criminel ?

- Je n'en sais rien ! Je ne suis pas de la milice ! Il est incontestable que ces deux jeunes femmes de l'appartement sept sont des prostituées. Et ce Belussov est un voyou !

Rien que je n'ignore vraiment pour le moment.

- Et le boucher ! reprit-il. Anatoli Sytenko de l'appartement six ! Il fait clairement des affaires avec des gens qui font du marché noir : les seuls clients qu'il a dans sa boucherie depuis la mort de sa pauvre femme, sont des gangsters et ils n'achètent certainement jamais de viande ! Il n'en a même pas ! Va voir dans son magasin ! C'est à côté !

- Rien d'autre ?

- C'est tout ce que je peux te dire. Crois-moi camarade !

Sa femme intervint encore :

- Dis lui de s'en aller, Edik !

Il la prit dans ses bras.

- Va t'en, jeune homme. Je n'ai rien de plus à dire. Tu nous as causé assez de souci. Si tu reviens, j'appellerai les autorités !

De toute manière, je n'avais plus rien à faire ici. Sans dire une seule parole, je prenais congé, laissant ces deux personnes âgées à leurs cris et leurs pleurs. Parfois je me sentais si sale. Je ne faisais pourtant que mon travail : servir ma patrie. Depuis quand un tel acte était-il « sale » ? Et la soirée ne faisait que commencer...

Chapitre 3

J'aurais très bien pu aller chez Sytenko en le menaçant de lui refaire le portrait s'il ne parlait pas... Mais parler de quoi ? Vu l'importance de mon affaire, il valait mieux ne pas m'amuser à bluffer comme ça et tenter le diable. Qui sait jusqu'où pouvait aller un commérage d'immeuble ? S'il y avait quelque chose d'étrange dans la boucherie, il fallait que je m'en assure avant tout.

La boucherie était au coin de la rue. Mais vu l'heure tardive, évidemment fermée. Tant mieux. J'aurais peut-être à enquêter un moment là-dedans. La porte du magasin était fermée de l'intérieur. Ca ne servait à rien de crocheter la serrure. Par contre, la porte de l'arrière boutique ne devait pas être trop difficile à forcer. Mais elle l'était toujours trop pour le faire à mains nues. Il me fallait quelque chose de solide, comme un pied de biche. Dommage que ce type d'équipement ne soit pas prévu dans celui du KGB en civil... Vu le coin mal famé, j'en trouverai peut-être plus tard ?

Deux types rasés, un grand costaud et un petit maigrichon, passèrent devant moi en riant. Le petit s'amusait à compter une liasse de billets verts, des beaux dollars américains, qu'il n'avait sûrement pas trouvé par terre. Les deux gars étaient vraiment des crapules. Vêtus tout de jeans bleu clair, ils appartenaient sûrement à un de ces nombreux gangs de voyous qui sévissent dans notre belle ville de Moscou. Pas le genre à fréquenter en fait. Mais ils se dirigeaient vers l'immeuble du club. Et ça, c'était une raison de les suivre. Discrètement je leur emboîtai le pas. Ils étaient si pris par les comptes de leur dernier recel qu'ils ne firent aucunement attention au plouc en costard gris que j'étais ce soir là.

- Ca ne rate jamais, Lyonka ! fit le petit. Il m'attaque toujours en premier !

Hum... Il devait parler de leur dernière victime. En se défendant contre les deux, il avait dû vouloir se débarrasser du petit avant de passer au gros tas de muscle. Logique.

- T'as vu ce que je lui ai fait, Petka ? répondit le gros Lyonka. Ce que je ne comprends pas c'est pourquoi tu m'as fait prendre ton rigolo ?

Il parlait d'un flingue pour les néophytes. Donc, ce Lyonka était armé...

- Parce que, répondit Petka, nous ne devons plus chercher la difficulté ! A partir de maintenant, tout sera plus facile ! C'est le progrès mon vieux Lyonka !

Pourquoi les petits ont-ils cette réputation de malins ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais encore une fois ici, il semblait bien que ce Petka serve de cerveau également pour Lyonka. Je comprenais maintenant ce qui les rendait si joyeux : ils venaient de refroidir quelqu'un... Le pauvre diable avait dû s'en prendre à Petka avant de se faire froidement descendre par Lyonka. Il n'avait même pas du comprendre ce qui lui arrivait...

Ils entrèrent dans l'immeuble. Par la porte vitrée, je les aperçus monter les escaliers en ricanant. Ils se rendaient bien au club ces deux clowns. Par la porte de derrière dont m'avait parlé Klara. La porte neuf. Puisque je n'avais rien pour entrer dans la boucherie, il ne me restait plus qu'à entrer enfin dans ce club, en espérant que quelques dollars amadoueraient le patron.

Sans frapper, j'ouvris la porte du club. Une masse de fumée se fondit sur moi, comme si elle tentait d'échapper à ce lieu miteux. Miteux était le mot. Ce club n'avait rien. Juste un bar en deux pièces. Les clients discutaient sagement entre eux et il n'y avait même pas un fond de musique pour remuer tout ça. Bref, encore un bouge où on y discutait d'affaires plutôt illégales. On trouvait un peu de tout parmi la clientèle : elle était soit du genre bon chic bon

genre, bourrée de fric jusqu'aux oreilles, soit du genre crapule, affreuse, sale et méchante. Super. Moi dans mon beau complet gris mal ajusté je n'appartenais à aucun de ces groupes. J'avais juste l'air de l'idiot du coin. Je ne passerai pas longtemps inaperçu ... d'ailleurs, à peine étais-je entré au club qu'un gras du bide aux cheveux presque rasés me bloqua le passage.

- J'ai bien peur que ce soit un club réservé aux membres, camarade.

Le patron... Comme ça je n'aurais même pas à le chercher.

- Je suis censé rencontrer quelqu'un ici, lui donnais-je comme explication.

- Je vois, dit-il compréhensif mais pas convaincu. Peut-être que si tu me disais le nom de la personne...

Hollywood. Voilà qui je devais voir. Mais ce n'était sûrement pas la meilleure des idées de sortir ce nom là, maintenant et à ce type.

- Ce n'est pas possible, je le crains.

- Dommage, fit-il. Comme je l'ai dit, seuls les membres cotisants peuvent entrer.

- Je suis tout à fait disposé à payer, naturellement.

Je n'avais pas besoin de rajouter ce « naturellement » à la fin de ma phrase. Il y était déjà sous-entendu.

- Quelle délicate attention de ta part, camarade ! En dollars, naturellement...

C'est alors que je fis une erreur de débutant : je sortis tout le cash en monnaie américaine devant lui. Une centaine de dollars. Lorsque je ne lui en proposais que trente il me rie presque au nez en louchant sur ce qu'il me restait dans les mains.

- J'ai bien peur que ce ne soit pas suffisant pour couvrir les dépenses, camarade...

Son regard en disait long. Il allait falloir allonger plus que prévu. Je n'avais pas envie de négocier plus longtemps. Directement, je lui proposais...

- Cinquante dollars ?

Sans laisser de pause il me dit :

- Bienvenu au Club du Progrès Enthousiaste, camarade ! Je m'appelle Valéri Andreievitch.

Un nom que je n'avais pas envie de retenir.

Il continua son discours de bienvenue :

- Permits-moi de te servir un verre de notre meilleure Vodka, gracieusement offert par la maison !

C'était la moindre des choses, pensais-je. Je lui avais offert assez pour m'en payer des caisses entières. Au moins ici, contrairement à l'étage du dessous, il n'avait pas que de la bière pour clients malchanceux. Je suivis le patron jusqu'au bar en me faufilant entre les autres clients, où il me servit ce verre. Très bon. Avalant d'un seul trait ma vodka, je reposais brusquement le verre sur le comptoir et observais d'un peu plus près les personnes présentes : un garçon qui s'ennuyait... une blonde passionnée... ces deux voyous de tout à l'heure, Petka et Lyonka. Je les observais discrètement. Ils étaient occupés à draguer deux poules qui sans quelques billets ne leur laisseraient même pas voir leurs dents... Puis je vis Roméo qui me regardait comme une bête sauvage. Il m'avait vu en bas dans la brasserie. J'y avais bu. Et si je m'étais fait servir en bas c'est que je n'étais pas du club. Je le vis parler au patron, probablement pour demander s'il me connaissait. Ils échangèrent quelques mots puis Roméo continua de m'observer. Ça sentait le roussi.

Puis je vis des jumeaux, grands, rasés eux aussi, et surtout du genre costauds. Ils portaient les mêmes vêtements : des blousons en cuir d'aviateurs, une chemise blanche mais sale, un pantalon de velours bon marché et de ridicules santiagues. Si Lyonka et Petka passaient pour des gredins, chanceux d'avoir survécu si longtemps, ces deux là semblaient deux tueurs sanguinaires. Leur regard aurait repoussé le plus brave des hommes. Il ne valait mieux pas avoir à faire à eux tout seul.

Un soûlard passa devant moi et manqua de me renverser. Il empestait la vodka à des kilomètres.

- Tu ne sais rien, hein ? me bredouilla-t-il dans un russe presque incompréhensible. Tu n'es qu'un petit nigaud ! C'est tout.

Je n'avais pas intérêt à me faire remarquer encore plus en causant une bagarre...

- Bien sûr, mon vieux, lui répondis-je accompagné d'un regard aussi porteur de compassion qu'un légume.

- Moi je sais, continua-t-il de geindre. Je l'ai vu. Je sais tout sur la mort. L'odeur. Tu n'en sais rien. Des corps entassés par centaine !

Je n'avais pas à me soucier des charabias d'un ivrogne mais il m'intriguait. De quoi parlait-il ?

- Quels corps ? lui demandais-je, ne sachant trop qu'attendre en réponse.

- Sans eux, tu ne serais pas là, dit-il toujours plus agressif. Tu ne sais pas ça ? Des centaines d'armées de moscovites morts, enterrés partout. Tu ne connais pas l'odeur des cadavres ? Ils ne les ont pas brûlés, tu vois ?

Je n'avais pas envie de parler du passé de notre Union-Soviétique, ni sur la morale de sa fondation. Heureusement le patron arriva et me débarrassa du gars. Il me fixa avec un étrange regard. Comme si Roméo lui avait communiqué sa méfiance.

Un jeune gars d'une vingtaine d'années et aux cheveux longs, assis à une table près du comptoir m'interpella. Il avait un regard sympathique et intelligent, ce qui le démarquait du genre des deux groupes présents ici. Je m'assis en face de lui.

- Salut ! me dit-il jovial. Nouveau ici ?

- La première fois en effet. Et toi ?

- Je viens parfois pour voir s'il y a de l'action, me confia-t-il sans enthousiasme.

- Quel genre d'action ?

- Oh tu sais... ci et ça...

Ouais. Des clients pour de la contrebande en somme...

Puisqu'il était d'humeur à bavarder, je lui demandais de me renseigner sur les autres membres du club. J'obtiendrai peut-être des informations utiles, qui sait ?

- Je sais que certains sont impliqués dans mon genre de commerce, mais qui sont-ils, je ne le sais pas.

En somme, rien que je ne sache déjà. Bon... Mon enquête piétinait sérieusement. A part la perte de cinquante billets, la soirée n'avait pas été très heureuse. Même si je sentais qu'il n'avait rien à voir dans mon affaire, je tentais de placer le mot tabou pour voir sa réaction...

- Au fait, lui dis-je. Je ne me suis pas présenté. Je suis Acheteur 2.

- Bon nom. Je suis Vidéo.

Rien. C'était la première fois qu'il entendait ce nom de code. Et à part un sourire, il n'avait pas eu de réaction. Pourtant son pseudo m'en rappelait un proche. Essayons pour voir si je me trompais.

- Hollywood, tu connais ?

Son visage rayonna. Il savait ?

- Intéressant que tu aies mentionné ce nom ! Je peux te vendre un film américain classique parfaitement copié sur vidéocassette : « Le Faucon Maltais ». Exclusif !

Voilà pourquoi il se faisait appeler vidéo ! Il revendait des films pirates... Pas vraiment une grosse pointure. Tant mieux, je ne supportais pas les dealers qui empoisonnent nos rues déjà pleines de problèmes.

- C'est quoi ce faucon ? demandais-je, faisant mine de m'intéresser au sujet.

- « Le Faucon Maltais » ? Tu adoreras ! C'est un classique !

- Encore un de ces navets que nous servent ces américains...

- Aucune culture ! Nourri de propagande communiste !

Il regarda autour de lui d'un air attristé. Je fis de même, remarquant que Roméo ne me quittait pas des yeux.

- Ah... soupira Vidéo. Ce club devient plus déprimant à chaque fois que j'y vais ! Et puis attention à qui tu parles ! Les horribles jumeaux dans l'autre pièce, par exemple, à ta place, je les éviterais.

Il confirmait ce que je pensais. Il continua son monologue :

- Ils appartiennent à un gang qui traîne par ici et ils sont méprisables. Ils s'appellent Gleg et Oleg. Les autres clients sont inoffensifs, si l'on excepte les deux vauriens qui sont aussi dans l'autre pièce.

Il parlait de Petka et Lyonka. A l'ouest, rien de nouveau...

En me donnant une tape amicale dans le dos, il prit congé. « Le Faucon Maltais »... je connaissais bien sûr. Un de mes films préférés d'ailleurs. Fait à une époque où Hollywood n'était pas aussi sale que l'ordure qui se fait nommer ainsi.

Que faire maintenant ? L'heure tournait bien vite, et Roméo continuait de me surveiller comme le lait sur le feu. Je me rendis aux toilettes pour me permettre de réfléchir un moment. Je me soulageais, remarquant au passage la bonne efficacité de mes fonctions corporelles avec une satisfaction compréhensible et non dissimulée. Selon les règles de bonnes manières, je tirais la chasse, manquant d'ailleurs d'arracher la fragile chaîne qui ne tenait plus que par miracle. Après m'être lavé les mains et les avoir essuyées dans un papier aussi coupant qu'une lame de rasoir, je roulais en boule ce dernier et le balançais dans la corbeille. Je la manquais maladroitement. En me baissant pour ramasser la boulette, j'entrapecu au fond de la corbeille quelque chose dans son fond. Je renversais la corbeille et ramassais un sachet rempli de dollars... J'en savais assez pour comprendre qu'il s'agissait de la somme nécessaire pour une bonne dose de drogue...

Quelqu'un frappa, et j'insiste sur ce mot, à la porte des toilettes me réveillant soudainement de ma méditation.

- Qu'est-ce que tu glandes là-dedans bordel ? s'écria une voix furieuse.

Sans attendre, je remis l'argent dans la corbeille, puis tous les déchets au-dessus.

- Voilà, voilà...répondis-je en finissant mon nettoyage.

J'avais les mains crasseuses. Je décidais de me les relaver. Qu'il se pisse dessus ce pauvre mec.

Lentement, je sortis des toilettes. Un des plus jeunes clients, un petit punk aux cheveux bleus, me bouscula en y entrant. Il me lança un regard plein de haine. Hé bien ! Ce devait être sacrement urgent ! Hum... pas sûr. A peine quelques dix secondes plus tard il était déjà dehors. Il sortit du club, l'air satisfait. Dix secondes... Pas assez long pour la petite, et encore moins pour la grande. J'avais peur de comprendre. Je retournais aux toilettes. La corbeille avait sensiblement changé de place et il y avait quelques déchets par terre. Il avait pris le fric mais n'avait pas bien fait le ménage ensuite... J'allai le faire à sa place. Prenant au fond de la corbeille le petit sac de plastique transparent qui contenait cette saloperie de cocaïne je la balançai dans la cuvette des toilettes et tirai la chasse en arrachant cette fois-ci la chaîne. Je me lavai encore une fois les mains, les sentant plus sales que jamais après avoir touché cette drogue pourrie et sortis des toilettes furibond. Devant celle-ci se tenait le patron qui me dit :

- Hé bien ! C'est la vodka qui vous donne tant de soucis ?

- Il faudra faire réparer la chaîne de la chasse d'eau...

Sur ce, je descendis vers la brasserie. Je sentais encore ce maudit regard de Roméo qui se posait sur moi. Mais je m'en fichais. Je pensais à ce poison que j'avais jeté. Mon enquête n'avait certes pas avancé avec ce type d'action, mais je me sentais bien de l'avoir fait. Petka se heurta à moi.

- Hé salut ! Quelle nuit tranquille n'est-ce pas ? me dit-il tout sourire.

Je lui répondis, tout en regardant son acolyte Lyonka :

- Ouais. Beaucoup trop calme à mon goût.

Petka posa sa sale patte sur mon épaule.

- Je connais des gens qui organisent une super soirée, me dit-il. Tu veux venir avec nous ?

Le regard de Petka ne trompait personne. Cette ordure m'avait choisi pour prochaine victime. Merde, il avait déjà dépensé tout son fric avec les putes ou quoi ? En regardant Lyonka, je compris que je n'avais pas le choix. Je devais les suivre. C'est ce que je fis. Ils m'escortèrent hors du club et m'amènèrent dans une rue derrière le bâtiment. Bien entendu, je restais sur mes gardes plus que jamais. Dommage que ce maudit Vovlov m'ait retiré mon arme. Mission secrète qu'il disait.

Enfin, ils se placèrent devant moi et Petka me dit :

- Désolé, mais il faut que tu nous montres tes poches. Sécurité oblige.

Les deux compères me regardaient avec un regard satisfait. C'était une bonne soirée pour eux... c'est du moins ce qu'ils pensaient alors. Lyonka avait les bras croisés. Si je me jetais sur lui et qu'il avait le flingue, il n'aurait pas le temps de l'atteindre. Sans hésiter plus longtemps je me lançai à l'attaque du gros de la troupe. Lyonka était un poids lourd, mais il n'était pas de taille à lutter contre moi, surtout en profitant de l'effet de surprise. Je le plaquai au sol, sa tête allant frapper le bitume de plein fouet. Je me retournai pour m'occuper de son compagnon, mais ce courageux bonhomme avait déjà pris ses jambes à son cou.

Je réajustais au possible mon costume gris en regardant Lyonka immobile sur le sol. Ses yeux étaient grands ouverts... et fixes. Je l'avais tué. Un accident. Mais il ne fallait pas compter sur moi pour avoir des regrets. J'aurais très bien pu aussi le jeter aux toilettes lui aussi... Du sang sortant de l'arrière de son crâne commença à se répandre sur le sol. Je le retournai pour empêcher ce désastre. Je ne pouvais pas le laisser ici. Si je faisais ça, la milice ne tarderait pas à débarquer et à boucler les lieux. Je tirai son corps vers les grandes poubelles sur une vingtaine de mètres en priant qu'on ne me voit pas. Tant bien que mal, je parvins à le hisser sur mes épaules mais je le fis tomber lourdement par terre lorsqu'un objet pointu et métallique se planta dans mon dos. Je ne me faisais pas poignarder, pas d'inquiétude. C'était en fait un objet dissimulé dans la veste de Lyonka qui m'avait surpris. Je l'ouvris et découvris un rossignol. Ca alors ! Ce serait parfait pour crocheter la porte de la boucherie !

En réunissant toutes mes forces, je balançai le corps de Lyonka dans les ordures. Voilà, c'était bien sa place en fait. Ce fut de justesse car à peine l'avais-je balancé dans la benne qu'une vieille dame passa devant moi avec son petit chien. Elle me fit un grand sourire que les nerfs me permirent de lui rendre sans trop de mal.

Je partis en direction de la porte de l'arrière boutique de la boucherie. Avec le rossignol, je n'eus aucun problème à crocheter la serrure qui s'ouvrit avec un léger déclic. Je planquai le rossignol dans les poubelles et entrai dans la boucherie. Il faisait sombre. On y voyait que dalle. Je sortis de la boucherie et retournai vers la benne à ordure où reposait Lyonka. J'avais vu quelque chose qui aurait pu m'être utile dans sa veste. Je lui pris son briquet à essence et le laissai enfin reposer à jamais. Je repartis à la boucherie où je pus m'éclairer avec le briquet. Je me trouvais dans une sorte de salle à manger. Rien de bien intéressant. Je ne m'y attardais pas. De toute façon, ce que je cherchais c'était la chambre froide, voir la viande de ce cher Sytenko. Je passai la porte de la salle à manger et me retrouvai dans la boutique. Ce magasin crasseux ne passerait pas une inspection sanitaire. Je me tournai vers la chambre froide, et alors que j'allais y jeter un coup d'œil j'aperçus un étrange fil gainé de plastique qui sortait du mur à côté du chambranle de la porte et qui courait discrètement jusqu'à la caisse. Une alarme ! Bon dieu ! Il s'en était manqué de vraiment peu cette fois. A l'aide du briquet, j'inspectai la caisse découvrant en dessous un interrupteur, à côté duquel se trouvait une diode rouge. Elle émettait une faible lueur imperceptible puisque bien planqué. Ce n'était pas une

alarme vraiment dangereuse : il me suffit d'enclencher l'interrupteur pour la désactiver. La diode s'éteint lentement me signalant que tout danger semblait écarté.

J'entrai dans la chambre froide. La lourde porte se referma derrière moi avec un chuintement. En tâtonnant un peu et toujours grâce au briquet de Lyonka, je trouvai l'interrupteur. J'éclairai alors la chambre. Et je découvris que Sytenko avait bien de la viande dans sa chambre froide. Une dizaine de sacs de viandes étaient accrochés à des crocs de boucher. Seulement, c'était des cadavres d'humains ! Des litres de sang s'étaient répandus sur tout le sol de la chambre et avaient gelé, peignant à jamais le sol en rouge vermillon. Les victimes avaient sans aucun doute été torturées et mutilées avant de mourir. Je vomis violemment d'horreur. Ce boucher devait être un psychopathe. Peut-être pas la personne que je cherchais ce soir mais un monstre qu'il fallait que j'arrête à tout prix.

Je sortis de la boucherie en courant sans omettre de rebrancher l'alarme. Je montai à tout allure à l'étage du building et frappai énergiquement à la porte de Sytenko. Un homme costaud ouvrit la porte de l'appartement. Il était bien gros et gras. Sans un poil sur le caillou. Il avait vraiment l'air du boucher du coin. Je me serais bien jeté sur lui et l'aurais roué de coup jusqu'à ce qu'il en crève mais je parvins à retenir cette rage qui bouillonnait dans mes veines. Car, aussi étrange que cela puisse être, son visage était d'une douceur et d'une tristesse qui semblaient presque le laver de tout soupçon.

- Que puis-je pour toi ? me dit-il d'une voix calme.
- Ordure de boucher...

Il me regarda surpris. Son visage trahissait plus de la surprise que de l'inquiétude.

- Que veux-tu ? demanda-t-il alors.
- Fais pas l'innocent : parle-moi de ta boucherie Sytenko.

Cette fois-ci, son regard semblait se troubler.

- Et après ? fit-il d'une voix que l'on assimilerait à celle d'un ours en peluche.
- Tu ne vends pas beaucoup de viande.
- C'est la Russie camarade. Et il n'y a pas beaucoup de nourriture à Moscou ! Mais en quoi cela te regarde ?

- Je te conseille de me dire ce que tu sais...
- Qui que tu sois, tu t'es trompé d'endroit...

Furieux je me jetai sur ce gras double le propulsant dans son appartement. Je le plaquai contre la table de la salle à manger encore occupée par le repas. Assiettes et verres se fracassèrent sur le sol. C'est alors que deux personnes entrèrent dans la salle à manger. C'étaient deux adolescents, presque des adultes : une fille blonde et un garçon brun. Les enfants de Sytenko ? Quoiqu'il en soit, ils regardaient la scène sans savoir comment réagir. Quant à moi, c'est le visage du boucher que je fixais : il était terrifié. Quelque chose n'allait pas. Avec sa force, il aurait pu me projeter à plusieurs mètres de là. Mais il n'essayait même pas. Je lui faisais peur. Il fit signe aux adolescents de ne pas bouger.

- Je viens d'inspecter ta chambre froide Sytenko, lui dis-je. Inhabituelle.

Son visage se pétrifia d'horreur.

- Quoi ? Comment... Non, c'est impossible, tu aurais été...
- Tu veux parler de l'alarme sous la caisse ? Pas de problème.
- Je... je t'en prie... laisse-moi t'expliquer ! Oh mon Dieu. Qu'est-ce qui va se passer ?

Je relâchais le boucher en lui disant de se redresser lentement. Je mentis en lui disant que j'avais un revolver et que je n'hésiterais pas à m'en servir s'il le fallait.

Il se tourna vers les deux jeunes gens. Je remarquais l'incroyable beauté de la fille. On aurait dit un mannequin sorti tout droit d'un magazine de mode.

- Allez au lit, mes enfants ! leur dit-il d'une voix tremblante.
- Papa... dit le fils inquiet.
- S'il te plaît... pria le boucher.

- Est-ce l'un d'entre eux ? demanda la fille.
- Je ne sais pas, répondit Sytenko en me décortiquant de haut en bas.
- Bonne nuit papa... fit le fils en donnant l'impression qu'il ne reverrait jamais son père.

Et ils partirent dans leur chambre. Je regardai la pendule : huit heures et demi.

- C'est un peu tôt pour aller se coucher, dis-je à Sytenko.
- Bon, fit-il une voix soudain plus assurée, tu es au courant de ce qui se passe dans ma pauvre boucherie. Que veux-tu ? Qui es-tu ?

- Qui mange tes victimes, Sytenko ?
- Non, tu ne comprends pas ! Ils enlèvent les corps !
- Qui ça « Ils » ?
- Les hommes de Verto, je suppose.
- Verto ?
- Tu ne le connais pas ? Qui es-tu ?
- La ferme ! Explique-moi d'où sortent ces cadavres ?

Car cette histoire me semblait être plus tordue que je n'aurais jamais pu l'imaginer.

- D'accord, d'accord, dit-il en tentant de reprendre son souffle. Je te dirai tout ce que je sais. D'abord, je ne suis pas un assassin ! Je les déteste pour ce qu'ils ont fait, tu comprends ?

Mon silence suffit pour lui répondre. Il continua son histoire :

- Il y a environ sept mois, ma femme a reçu un coup de téléphone. Un homme dit qu'avec ses amis, des collègues comme il les appelait, ils avaient kidnappé notre fille Véra. Tu l'as vue tout à l'heure. Il nous a conseillé de ne pas contacter la milice. Il voulait de l'argent. Des dollars. Ils ont dû savoir que j'avais des devises occidentales cachées dans ma chambre froide. Une fille qui travaillait pour moi a dû leur dire. J'ai dû mettre tous mes dollars dans un sac et le laisser dans les toilettes sur le palier. Je leur ai obéi mais pas de Véra. Ils voulaient plus d'argent !

Le boucher racontait ça comme s'il le vivait une fois encore. J'en avais mal au cœur de le faire à ce point souffrir. Ma haine n'en était que plus forte.

Son histoire n'était pas finie. Il avala un verre d'eau puis reprit :

- J'ai vendu ma datcha et leur ai donné l'argent. C'était au bout de deux semaines ! Ma femme, ma pauvre Oksana, a eu une crise cardiaque quand elle a trouvé les photos sous la porte.

- Des photos ? dis-je surpris. Quel genre de photos ?
- Des photos Polaroids de Véra... avec des hommes. Ils l'avaient droguée et lui avaient fait faire des choses ignobles. Ça a tué mon Oksana. Alors, ils ont relâché Véra. Ils disaient qu'ils avaient beaucoup de photos de cette nature, et qu'ils n'hésiteraient pas à s'en servir si je parlais à quiconque !

- Montre-moi les photos.

- Je les ai brûlées ! Les hommes étaient masqués. L'un d'eux était en uniforme du KGB ! Comment pouvais-je aller voir les autorités ?

Je ne pouvais y croire. Des membres du KGB étaient-ils réellement impliqués là-dedans ? Ou bien n'était-ce qu'un costume obtenu je ne sais où ?

- Véra se souvient d'eux, fit Sytenko en s'asseyant. Elle les a vus. Elle les voit presque tous les jours. Ils habitent dans l'appartement de cette vieille dame : Chevchenkova au numéro huit. Elle fait parti de cette bande !

On ne pouvait même plus se fier aux vieilles dames de nos jours. Comment leur en vouloir, pourtant ? Avant, on les aidait à traverser. Maintenant, on les poussait sous les roues.

- Un matin, le téléphone a sonné. C'était lui, Verto. Leur patron. Une brute avec un bandeau sur l'œil. Il m'a dit de regarder dans la chambre froide. Il y avait des cadavres suspendus à mes crochets ! Verto m'a téléphoné une nouvelle fois et m'a rappelé les photos.

Ca a continué pendant des mois. Deux à trois fois par mois, les corps sont enlevés la nuit. C'est un cauchemar... un cauchemar !

Il en pleurait. Putain. Voir un grand gars comme ça pleurer à chaudes larmes, ça vous fichait un coup. Son histoire était abominable. Et encore, il avait l'air de m'épargner les détails.

Il se servit maladroitement un verre d'eau, en en versant plus sur la nappe que dans le récipient. Il avala le tout d'un coup sec, puis il continua son histoire :

- Cette femme, Chevchenkova, elle adore les chats, tu sais. Les chats !

Un rire nerveux lui échappa.

- Elle sort toutes les nuits, environ à cette heure-ci pour les nourrir ! Et elle sourit. Elle sourit cette cinglée de vieille peau ! Oh mon Dieu...

Crispé, il brisa soudainement le verre qu'il avait dans la main. Avant que le sang ne puisse couler, il la couvrit d'une serviette de table. Du rouge vint en tacher la blancheur. La serviette perdait rapidement sa véritable couleur. Puis Sytenko me fixa d'un regard haineux. Je n'avais pas l'impression qu'il m'en voulait. Mais il semblait à bout.

- Laisse-moi maintenant ! me cria-t-il sans retenu. Qui que tu sois ! Tu es comme lui, un bourreau ! Reviens et je te jure que j'appelle la milice !

Je le regardais un instant. Il semblait manquer d'air et sa respiration résonnait dans la pièce. On aurait dit un taureau enragé. Il valait mieux partir maintenant. De toutes manières, j'en savais désormais assez. Sans dire un mot, je partis, laissant le pauvre homme brisé contempler l'effondrement de son existence.

Chapitre 4

Neuf heures moins dix. Enfin la vieille Chevchenkova sortit de son appartement, le numéro huit, et se dirigea vers le bas de l'escalier. C'est vrai. Elle ne ressemblait qu'à une gentille petite dame. Qui aurait pu imaginer qu'elle faisait partie d'une bande de maîtres chanteurs, et d'assassins ? Elle avait son bol de lait à la main et en renversait un peu partout sur le sol. C'est les femmes de ménage qui allaient être contentes...

En sortant de chez Sytenko, je m'étais précipité pour aller chercher le rossignol dans la poubelle où je l'avais planqué. La vieille à peine en dehors de mon champ de vision, je l'utilisai sur la porte de son appartement. Je travaillai vite et en silence. Peu après, j'étais à l'intérieur. La lumière était encore allumée. Y avait-il quelqu'un ? Non. La vieille Chevchenkova avait oublié d'éteindre. Tant mieux. Je me trouvais dans un salon. Très joli d'ailleurs. Très luxueux surtout. Pas le genre de meubles qu'on puisse s'offrir avec sa retraite. J'ouvris une porte et me retrouvai dans une chambre avec des tas d'appareils d'audio vidéo. La pièce avait été transformée en véritable studio de cinéma. J'ouvris une armoire métallique mais à part un appareil photo Polaroid, il n'y avait rien. J'ouvris un tiroir, trouvant alors des cassettes vidéo de type VHS, un système occidental. Elles étaient étiquetées avec des dates couvrant l'année passée. J'introduisis la plus récente dans le magnétoscope et appuyai sur le bouton lecture. Au bout de quelques secondes, une étrange scène apparut à l'écran : une séduisante jeune femme terrifiée était assise nue sur une chaise. Ses mains semblaient être attachées derrière son dos et sa bouche était couverte d'un sparadrap. Deux hommes en uniforme du KGB s'approchèrent d'elle. Je n'oublierai jamais le regard horrifié de la jeune fille lorsqu'ils se mirent à la violer en l'appelant « putain de prêtre » ! Puis, ils allumèrent des cigarettes et l'appliquèrent les bouts incandescents sur ses seins... J'accélérai la cassette, et l'horreur continua jusqu'à ce que finalement, l'un des gardes exhibe un couteau. Pendant que son collègue tirait la tête de la fille en arrière, il l'égorgea lentement. Il prenait un malin plaisir à la voir hurler de douleur, tandis que son sang jaillissait de la blessure béante. Peu de temps après, dans une dernière convulsion, son corps devint flasque. Le garde la laissa tomber comme une masse, sur le sol couvert d'une bâche de plastique transparent éclaboussée de sang. Les deux gardes se tournèrent vers la caméra et exhibèrent un sourire sadique. Je les avais reconnus depuis bien longtemps ces monstres : c'étaient Gleg et Oleg, les jumeaux du club. Alors c'était ça ? Un trafic de vidéo snuff ?

La porte s'ouvrit soudain. Quatre types entrèrent : Un borgne, probablement Verto, suivi de Roméo et des deux horribles bourreaux de la vidéo. Chouette ! J'avais de la compagnie !

Tentant un improbable coup de bluff, je lançai à Verto mécontent :

- Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps ?

Le borgne ne prit même pas la peine de me répondre. Il se tourna vers Roméo qui lui parlait :

- Hé, Hollywood ! C'est le type qui a fourré son nez partout toute la soirée ! Il était au bar il y a un moment...

Alors je l'avais finalement trouvé cet Hollywood. Enfin, vu les circonstances, je devais plutôt dire le contraire. Verto était un type de quarante ans, complètement dépourvu du moindre cheveu, et à la mine patibulaire. Ses deux gros sourcils noirs, broussailleux, se rejoignaient, accentuant encore plus son regard, qui malgré son bandeau sur l'œil droit était redoutablement cruel et intimidant. Mais à côté des jumeaux, il ressemblait à un enfant de

cœur. Pourtant, que ce soit Roméo ou la vieille de l'appartement, eux non plus n'avaient pas la gueule de tueurs en série.

- Mettons notre invité au dodo, dit Verto de sa voix rocailleuse. Demain, il sera la vedette de notre nouvelle production !

Neuf heures et six minutes. Lorsque je me réveillais, je constatais que mes hôtes m'avaient enfermé dans une petite pièce poussiéreuse et mal aérée, meublée seulement d'une table et de deux chaises. Idéal pour se faire un tête-à-tête au poker... Je pouvais me tromper, mais ça semblait être la pièce où le film snuff s'était déroulé. Elle ne semblait même pas insonorisée. Incroyable ! Ces ordures faisaient ça ici sans la peur qu'un voisin ne les balance !

J'entendis une clé tourner dans la serrure. Verto et les deux jumeaux entrèrent dans ma prison.

- Camarade Kruglov, me dit Verto, je suppose que tes papiers sont faux.

Ouais. Tout juste. Mais il ne fallait pas compter sur moi pour lui révéler ma véritable identité.

Il brandit le rossignol de Lyonka.

- On te restituera ça demain, me dit-il.

- Har Har ! aboya un des jumeaux. Bien pointu !

- Tu seras la vedette de notre prochain film, continua Verto sur un ton serein. Un documentaire sous forme d'interview. Je te poserai des questions pendant que nos deux jumeaux que voici t'encourageront à te souvenir des réponses. Roméo m'a dit que tu peux même avoir une charmante vedette féminine à tes côtés !

Génial. Ce programme était tout simplement extra. Je ne voyais pas comment j'allais me sortir de là. Je pensais être capable de ne pas parler, même sous la torture. Mais que se passerait-il s'il massacrait devant moi une autre pauvre jeune fille ?

- C'est à mon tour de saigner le petit cochon ! dit un jumeau à l'autre.

- Hé ! C'est pas juste ! fit ce dernier. Tu as saigné le précédent.

A les voir s'engueuler comme ça, on aurait dit qu'ils se disputaient la plus grosse part du gâteau.

- Calmez-vous, tous les deux ! cria Verto. Nous ne devons pas gâcher le film pour notre invité ! Et maintenant, quelques photos pour l'album. Dis « cheese » !

Il avait sorti l'appareil Polaroid que j'avais vu dans l'armoire du studio. Il me prit deux photos. Je laisse imaginer la gueule que je lui offrais. Puis, après cette petite séance, ils partirent.

Je m'assis à la table, m'envoyant de grand coup de tête dedans. Il me faudrait un miracle pour sortir indemne de cette histoire. Pour couronner le tout, le pied de la chaise se brisa, me faisant embrasser sol. Je n'eus pas le temps de maudire qui que ce soit, puisque j'aperçus quelque chose sous la table poussiéreuse : un micro espion ! Je ne comprenais pas. Ils ne m'avaient pas posé de question jusqu'à présent. Pensaient-ils que je parlerais tout seul ? Ça m'aurait étonné. Il allait se passer quelque chose. Maintenant j'en étais sûr.

Je me tournai vers la porte, d'apparence solide cela dit en passant, et y collai mon oreille : juste quelques murmures, rien de plus. Alors, je m'assis sur la dernière chaise, l'espérant moins dévorée par les mites. Ne sachant vraiment pas quoi faire d'autre, j'attendais.

Neuf heures et vingt-quatre minutes. La porte s'ouvrit enfin. Un jumeau y poussa une jeune femme, peu vêtue. Une jeune punk qui ne devait même pas encore être majeure. Elle semblait perdue. Le jumeau referma bruyamment la porte. La punk se jeta sur celle-ci en criant :

- Laisse-moi sortir ! Je veux rentrer chez moi !

N'obtenant pas satisfaction à sa requête, la jeune fille se tourna vers moi, tout affolée.

- Qui es-tu ? lui demandai-je.
- Je veux sortir ! me cria-t-elle.
- Qu'est-ce que tu fous là !
- Je...
- Réponds-moi, merde !

La fille qui semblait jusque là très excitée, se calma subitement :

- Bon, voilà : je m'appelle Rita. Et toi qui es-tu ? Qu'est-ce qui se passe ici ?
- Nous sommes dans le pétrin, me contentai-je de lui répondre.
- Tu étais au bar ou au club je suppose ?

Je compris alors ce petit manège. Verto l'avait envoyée pour obtenir des informations. Malin. Très malin. Dommage: il ne savait pas que j'avais découvert son petit micro. Autant en profiter pour tenter de m'innocenter.

- Oui, lui dis-je. Je cherchais quelqu'un et j'ai fini ici.
- Qui cherchais-tu ? me demanda-t-elle ensuite aussi innocemment qu'un voleur de poules.

- Ce n'est pas important.
- Et pourquoi devais-tu le rencontrer ?
- C'était juste un rendez-vous d'affaires.
- Et avais-tu un nom de code bizarre ?

Plus de doute possible : elle était bien là pour me faire cracher le morceau.

- Des noms de codes ? fis-je surpris. Non. Juste des affaires.

Elle me regarda comme si j'étais une bête sauvage. Elle sentait que je lui mentais. Du moins, à sa place, je l'aurais immédiatement compris. De toutes manières, je savais que ça ne m'empêcherait pas de passer à la torture demain.

Encore une fois, la porte s'ouvrit. Un individu en jeans fut poussé dans la pièce. Il était blond et frisé. Un regard froid et un visage de crapaud. Il devait avoir dans les trente-cinq ans.

Il scruta un instant l'endroit où on l'avait à son tour enfermé puis se mit à parler avec un fort accent américain. Presque trop fort pour être crédible.

- Hé bien ! dit-il. Si ce n'est pas Rita ! La petite amie de Verto qui a survécu le plus longtemps, si mes informations sont correctes.

Rita se dressa. Elle était découverte.

Puis l'américain se tourna vers moi.

- Quant à toi, tu dois être le type que j'ai vu chez Golitsin cet après-midi.

Imbécile d'américain ! Ce n'était pas une grande information, mais ça pouvait peut-être leur donner une piste pour savoir qui je suis ! Mais bon sang, qui était ce type ?

Il s'approcha de Rita d'un air plus que menaçant. Ses intentions envers elle, semblaient tout sauf amicales. Sans la lâcher des yeux, il l'empoigna d'un coup vif au cou. Rita se débattait pour se libérer de son étreinte. Quant à moi, je ne bougeais pas pour l'instant.

- Alors ? On lui brise le cou ? me demanda-t-il. Elle le mérite. Et j'imagine qu'elle coûte trop cher en cocaïne à Verto.

Je me levai et posai la main sur son bras.

- Allons, dis-je d'un ton très calme. Laisse-la partir.

L'américain me regarda un instant. Quant à Rita, elle avait cessé de gigoter et attendait avec impatience la réponse du type blond. Il secoua la tête de haut en bas et desserra ses doigts du cou de la jeune punk. Cette dernière se précipita alors vers la porte de sortie et cria en tapant dessus :

- Verto ! Ils vont me tuer !

Un jumeau, Oleg ou Gleg, peu m'importait, vint lui ouvrir sans se presser. Elle partit sans demander son reste.

L'Américain s'assit par terre en souriant.

- Bon débarras ! dit-il.
- Tu voulais vraiment la tuer ? lui demandais-je alors.

Il passa la main dans ses boucles dorées avant de me répondre.

- Bien sûr que non. Je me demandais juste si tu étais toi aussi un agent infiltré...
- Et ?
- Et je constate que tu l'as défendu immédiatement. Donc...

Bref, la confiance qu'il avait en moi était la même que je lui portais. Dans de telles conditions, il n'y avait pas grand chose à faire. Je décidais de lui poser quelques questions :

- Américain ? Pourquoi si loin de la maison ?
- Une longue histoire, mon ami. Et toi ?
- Une longue histoire.

Je n'avais pas oublié le micro sous la table.

- Tu connaissais cette fille ? lui demandais-je alors.
- Bien sûr. Rita n'est qu'une gamine qui prend la coke que Verto lui donne.

Soudain, de l'autre côté de la porte, on entendit Verto crier. Je collai de nouveau mon oreille contre la porte. Mon compagnon de geôle en fit autant.

- Fais donc ce que je te dis mère ! criait Verto. Va avec les jumeaux chez eux pour la nuit. Oleg et Gleg, soyez ici à huit heures. J'aurai besoin de vous. Roméo doit aller se préparer pour le voyage. Je resterai ici avec Rita. On se reverra demain.

Puis les voix baissèrent. Bien, maintenant, ils n'étaient plus que deux. Comme nous. A condition que l'américain soit réellement prisonnier ici. Mais eux n'étaient pas enfermés. Pourtant, il nous fallait agir vite. Et bien.

- Je crois qu'ils vont nous tuer, dis-je au blond.
- N'y pense plus, mec. Je ne parlerai ni à toi, ni à tes amis gangsters.

Avec cette attitude, on n'irait pas loin tous les deux. Il fallait s'unir pour vaincre. Même s'il était avec eux, je n'avais plus rien à perdre. Mais comment le convaincre que j'étais de son côté ?

Je mis mon index sur ma bouche puis lui montrai le dessous de la table. Il vit à son tour le micro. D'un coup sec, il l'écrasa.

- Bien, fit-il. On va pouvoir parler tranquille maintenant.

On entendit la jeune Rita hurler comme une hystérique. Qu'est-ce qui se passait dehors ? On colla de nouveau notre oreille à la porte.

- Tu as dit que tu me donnerais une bonne dose si j'entrais là ! pleurnichait Rita. Donne-la-moi, Verto ! S'il te plaît !

- Je te l'ai déjà dit, lui répondit-il. Elle n'est pas arrivée à destination ce soir ! Un voleur a dû piquer la came dans les toilettes du club. Attends jusqu'à demain.

- Oh non, Verto ! Je ne peux pas. Je vais devenir folle !
- Eh bien, il le faudra pourtant. Maintenant ferme la !

La dispute se prolongea un moment puis ils se calmèrent enfin. Peut-être à cause des grandes gifles que Verto semblait lui distribuer. Eh bien ça alors ! C'était la drogue de Rita que j'avais balancé plus tôt dans la cuvette des WC. Pour une coïncidence...

Je vis alors que l'américain observait attentivement quelque chose au-dessus de la porte. C'était une alarme.

- Je me demande ce que ça déclenche, me demanda-t-il sans réellement attendre de réponse.

- Elle bourdonne quand ton accent américain dérape.
- Ah ah... Très amusant.

En fait, je pensais connaître la réponse. Je la lui proposais :

- A moins que ce ne soit plus probablement relié à la chambre froide dans la boucherie.
- Le type me regarda surpris.

- Toi aussi tu les as vus ? me demanda-t-il.
- Oui, me contentai-je de lui répondre.
- Hé bien, je n'ai pas envie de les rejoindre mon ami. Et toi ?
- Pas vraiment.
- Alors voilà ce que je te propose : avec de la chance, je pourrais bricoler les fils de cette boîte et déclencher l'alarme. Qu'en penses-tu ?

- Tu peux faire ça ?
- Je crois.

Pas d'hésitation. J'avais déjà un plan, si tout se passait comme prévu.

- OK, vas-y.

Mon compagnon de cellule prit la chaise intacte pour se mettre au même niveau que l'alarme et ouvrit son couvercle d'une pichenette. Il bricola un peu les fils quand Verto se mit à crier dans l'autre pièce :

- Bordel ! aboya-t-il. Y a quelqu'un dans la chambre froide. Je vais vérifier. Toi, reste ici et ne bouge pas compris ? Je reviens dans cinq minutes.

On entendit la porte d'entrée claquer. Rita était seule maintenant. Je l'appelais.

- Que veux-tu ? me dit-elle sans ouvrir la porte.
- Laisse-nous sortir, Rita, tentais-je d'abord.
- Il me tuerait, répondit-elle d'une voix tremblante.
- Evade-toi avec nous alors ! fit l'américain.
- S'évader ! soupira-t-elle. J'ai besoin de lui. Il est fou de moi !

Bien. Il était temps de passer au plan B.

- Le problème, dis-je, c'est qu'il se passerait bien de ton accoutumance à la cocaïne.

Il y eut un temps mort, puis elle répondit :

- Ca lui est égal. Et de toutes façons, ce n'est pas ton problème.

L'américain me regarda d'un ton interrogateur. Il devait penser que la situation m'échappait. Mais au contraire, Rita était déjà à moi.

- Tu as besoin de coke, Rita. Maintenant.

Elle ne répondit pas. Mais je la savais toute ouïe.

- Laisse-nous sortir et je t'en procurerai, continuai-je.
- Comment ? Où ? demanda la jeune fille excitée.
- Je sais où est la coke.
- Que veux-tu dire ?
- C'est moi qui l'ai prise.

L'américain me demanda à voix basse si c'était vrai. Je lui fis comprendre qu'oui par un hochement de tête. Je lui expliquai aussi que je ne l'avais plus. L'important, c'était que Rita ne le sache pas.

- Prouve-moi que ce que tu dis est vrai, dit alors Rita.
- Je l'ai prise dans la poubelle des toilettes du club.
- Où est-elle ? demanda-t-elle toujours plus excitée.
- Ouvre la porte et je te montrerai.

Pas de réponse. Puis, après dix secondes :

- D'accord, dit-elle. Mais pas de ruses !

Oh, ça je ne pouvais pas vraiment le lui promettre...

La poignée de la porte s'ouvrit lentement. Elle brandissait un revolver avec silencieux à la main. Logique. Mais je ne sais si c'était la peur ou bien le manque de sa drogue, mais c'était une poigne vraiment peu ferme et assurée. Comme s'il elle tenait ce genre de joujou pour la première fois de sa vie. Ce qui était sûrement le cas d'ailleurs.

Elle nous laissa entrer dans le salon. Sûrement parce qu'il l'avait menacée de la tuer, Rita focalisait son regard sur l'américain. C'était le moment ou jamais. Je lui fonçai dedans, elle

tira un coup de feu. Largement à côté. Le pistolet vola en l'air tandis que Rita fut rejetée vers l'arrière. Elle lâcha un cri aigu lorsque sa tête heurta lourdement la table basse. La fille était étendue sur le sol. Elle ne semblait plus respirer. Merde, j'avais tué cette pauvre gosse...

Choqué par ce qui venait d'arriver, je relâchai mon attention. Et l'Américain s'en réjouit en saisissant le pistolet.

- Alors c'est votre méthode pour faire décrocher de la drogue les toxicomanes ? me dit-il en ricanant.

Il était à genoux et tenait son revolver sur la cuisse, pointé vers moi. Mais était-ce intentionnel ? Puis il dit :

- Alors, tu viens ?

Je ne lâchai pas le canon de l'arme des yeux.

- J'ai encore quelque chose à faire ici, lui dis-je. Puis-je avoir le pistolet ?

- Je pourrais moi-même en avoir besoin. A bientôt.

Il se releva puis quitta l'appartement. Il avait dit « à bientôt ». Bizarre, mais j'avais l'impression qu'il avait raison : nos routes ne tarderaient pas à se croiser à nouveau.

Je regardai la pauvre Rita. Tout comme Lyonka, son sang commençait à se déverser sur le sol, tachant le tapis et le carrelage. Morte. Comment avais-je pu commettre un tel acte ? J'avais beau me répéter que c'était un accident ou bien que c'était elle ou moi, mais rien n'y faisait : je sentais déjà sur ma conscience son assassinat. L'assassinat d'une pauvre fille comme on en voyait beaucoup dans le coin. Elle ne manquerait à personne. Même pas à ses parents. Elle manquerait tout juste à son dealer...

J'ouvris une armoire. Il y avait toutes mes affaires et même les papiers de l'américain : Nathaniel Greenberg, 35 ans, journaliste. Tout à coup, j'entendis des pas. Verto revenait. Je me planquai derrière la porte attendant qu'il fasse son entrée. La porte s'ouvrit. Verto vit le corps de Rita par terre ce qui le figea sur place. J'étais sur lui avant qu'il n'ait pu savoir ce qui se passait. Je l'assommai d'un grand coup sur le crâne, à l'aide de la lampe de chevet. Il tomba comme une masse. Je savais qu'au moins lui survivrait à mon attaque. Dommage. Je me consolai en me disant qu'à son réveil, il aurait un mal de tête du tonnerre.

Je le fouillai. Je récupérai les deux photos qu'il avait prises de moi et les brûlai sans attendre avec le zippo de Lyonka. Pas la peine de lui laisser une piste envisageable. Dans son portefeuille je trouvai deux étranges morceaux de papier vierges : un blanc et un bleu. Sans intérêt. Je les reposai par terre à côté de Verto.

J'allais chercher l'appareil Polaroid dans l'armoire du studio. Les archives du KGB seraient ravies si je leur rapportais une belle photo de Verto alias « Hollywood ».

- C'est à ton tour de dire « cheese » ! lui lançai-je.

Bien entendu, il était toujours dans les pommes. Et il allait y rester pendant un moment. Je secouai la photo un instant pour accélérer son développement. Parfait, c'était sûrement son meilleur profil... Mais... qu'est-ce que c'était que ça ?

Je pris les papiers à côté de Verto. Pourtant ils étaient vierges ? Mais sur la photo quelque chose semblait s'être inscrit. Se pourrait-il que...

Je fis une photo de chaque papier. Incroyable ! Sur celle du papier blanc, apparurent les lettres « LNNRD6OT5PRLDG », et sur celle du bleu « EIGA1AU1HACAOA ». C'était un papier spécial qui ne dévoilait ses secrets qu'une fois photographié ! Un peu comme l'encre sympathique. Je n'y connaissais pas grand chose en physique mais ce système réagissait probablement à la lumière du flash. Vraiment, j'avais eu un sacré coup de bol. Il ne me restait maintenant qu'à découvrir la signification de ce charabia. Ce ne devait pas être bien compliqué. Pourquoi miser sur un message secret compliqué quand le premier système pour le déchiffrer semblait impossible à découvrir ? Bien sûr, il valait mieux pour moi avoir tous les papiers nécessaires pour déchiffrer le message secret.

Je remis l'appareil dans son armoire, puis les papiers dans le portefeuille de Verto avant de quitter les lieux. Je ne voulais pas qu'il suspecte que j'avais découvert leur message. Car toute cette histoire était loin d'être finie. Elle ne faisait que commencer.

Chapitre 5

Moscou, jeudi 15 août 1991, Rue Kursk.

Le lendemain à huit heures du matin, je faisais déjà mon rapport au commandant Vovlov. Je n'avais pas mis longtemps à déchiffrer le message secret. C'était très basique : il suffisait d'enchaîner les lettres à la suite des autres en alternant les papiers. D'abord le papier blanc, puis le bleu. Le message était en fait un rendez-vous. Peut-être concernait-il le voyage que devait faire Roméo. Le message disait : « LENINGRAD 16 AOÛT 15H PARC LADOGA ». On ne pouvait être plus précis. Restait à savoir si mes supérieurs me mettraient sur l'affaire ou pas.

- Tu as eu de la chance, me fit Vovlov de son air toujours aussi intimidant. Sans l'aide de l'Américain, tu ne te serais jamais échappé !

Ca me faisait mal de le reconnaître, mais sur ce coup il avait entièrement raison. J'avais eu une veine sensas.

Il continua sur un ton encore plus agressif :

- Inutile de dire que tu es soupçonné de complot anti-soviétique avec des espions étrangers. Et tu lui as en plus permis de s'échapper ! Tu joues avec le feu, camarade. Quelle mauvaise excuse penses-tu donner ?

Ca m'aurait amusé de lui en refileur une bidon, mais ce n'était pas le moment de faire le malin.

- Je reconnais mon échec, camarade commandant.

- Tes ordres exigeaient la réussite, Rukov ! cria-t-il en tapant du poing.

Ordure de Vovlov... Ma seule erreur à ses yeux dans la mission, avait été de laisser partir l'Américain. Il ne me réprimandait même pas pour Rita. Je pensais pour ça au moins mériter un blâme. Mais chez le commandant, seul l'anti-américanisme primaire comptait vraiment. J'en été écoeuré.

Il se calma enfin et tout en feuilletant des papiers, comme pour ne pas à avoir à me complimenter en me regardant dans les yeux, il dit :

- En dépit de ton échec inexcusable pour appréhender le saboteur étranger, tu as eu la chance d'avoir découvert la nature des activités de ce Verto.

Il choisissait toujours bien ses mots. Encore une fois, il parlait de chance. Cette fois, je ne pouvais être qu'à demi d'accord avec lui. On ne pouvait pas dire que j'avais chômé tout de même. Mais je savais que, venant de lui, c'était presque un compliment.

- Le camarade colonel Galushkin t'attend dans son bureau maintenant, me dit-il. Va donc.

Il pressa le bouton d'une sonnette sur son bureau. Un garde vint instantanément me chercher dans le bureau du commandant Vovlov. Il m'amena chez Galushkin. Ce dernier m'accueillit autrement plus chaleureusement que Vovlov : il se leva pour me serrer la main et m'offrit même quelques petits gâteaux que je refusai poliment.

- Mon cher Rukov ! fit-il rayonnant. Excellent travail ! Ton père serait fier. Ton travail jusqu'ici a été d'un haut niveau, me congratula Galushkin. Mon garçon, j'ai décidé de te laisser suivre l'affaire.

Galushkin me traitait presque comme son fils. Et je n'aimais pas ça. A la limite, je préférerais le mauvais caractère du commandant Vovlov. Avec le colonel, j'avais l'impression

de passer pour un gosse, un petit amateur... Pire : un chouchou. Mais je savais qu'il le faisait pour mon bien. Il connaissait mon père et voyait probablement en moi son digne successeur. Je ne voulais en aucun cas le décevoir.

- Nos informations se résument à très peu de choses, malheureusement, me dit le colonel d'un ton bien moins serein. Mais nous avons le message que tu as déchiffré : tu iras à ce rendez-vous demain. Ta mission sera délicate. Prends le train pour Leningrad ce soir. Tu séjourneras à l'hôtel Gostinitza. Nous devons apprendre ce que les hommes de Verto font avec leurs vidéos. Sont-elles exportées ? Et si oui, comment ? En échange de quoi ? Avec qui travaillent-ils ? Je te conseille aussi de te méfier du KGB de Leningrad. Le camarade colonel Kusnetsov est un homme ambitieux dont l'adhésion à la nouvelle ligne de pensée laisse beaucoup à désirer. Tu seras contacté par notre contrôleur, dans ton hôtel, demain à 19 heures 30. Il te prêtera tout son concours pour faire la lumière sur cette affaire répugnante.

- Est-ce tout, camarade colonel ?

- Oui. C'est bien peu je sais. Tu as le champ libre maintenant.

Il se dressa comme un piquet et me fit un salut militaire. Venant de lui, c'était bien plus qu'une poignée de main : il m'indiquait clairement que tout était sur mes épaules maintenant. Une responsabilité qui me paraissait plus embarrassante qu'autre chose. Je voulais un peu d'action ? Je crois que je n'allais pas tarder à être servi.

- Le camarade Guzenko t'attend pour te donner ton équipement. Bonne chance !

Chapitre 6

Leningrad, vendredi 16 août 1991, Hôtel Gostinitsa.

Au cours du peu confortable voyage en train qui m'avait finalement amené à Leningrad et plus précisément au pittoresque hôtel Gostinitsa, j'avais pu éplucher les dossiers sur les agents du département 7 ainsi, bien sûr, que mon ordre de mission : « Tu as ordre de surveiller la rencontre entre « Roméo » et son contact dans le parc Ladoga à 15 heures, sans être vu. L'échec de cette mission ne sera pas toléré. Tu dois suivre les nouvelles pistes et suspects avec la plus grande discrétion. Des photos de tous les suspects, de leurs rencontres et de leurs conversations sont demandées. Tu éviteras toute intervention susceptible de compromettre cette opération de surveillance. Tu éviteras la violence à tout prix, sauf en cas de légitime défense. Tu éviteras de provoquer les agents du Département 7. Tu recevras d'autres ordres de ton contrôleur de mission dans ta chambre à 19H30 ». Des instructions claires et précises. Je ne pourrai pas dire que je n'avais pas été prévenu en cas d'échec. Grâce aux documents du département P j'avais pu en apprendre de belles sur certains agents du département 7. Tout d'abord sur le colonel Vladimir Ivanovich *Kusnetsov*, le chef de ce département, 2^{ème} administration principale de Leningrad. Né le 4 juillet 1940, il avait donc 51 ans depuis peu. A cet âge là, on commence à s'aigrir un peu... Il était responsable de la surveillance des touristes étrangers pour la région de Leningrad. Le département P le soupçonnait d'abuser de sa situation à des fins criminelles. Mais jusqu'à présent, on n'avait pu trouver aucune preuve concrète aux accusations d'un tel sabotage économique. Mais c'était surtout le commandant Grigori Povlovich *Agabekov* qui avait attiré mon attention dans les dossiers. Ce type semblait un vrai héros. Suite à une enquête poussée, l'intégrité et la loyauté socialiste d'Agabekov envers le parti se révélaient incontestable. Ce patriote internationaliste avait servi avec une diligence toute fraternelle en Afghanistan, où son rôle de conseiller auprès des équipes d'interrogatoire du Khad s'était révélé inestimable dans la destruction des bandes de saboteurs soutenus par les impérialistes. Ses collègues et anciens collègues parlaient tous de lui en termes très élogieux. Impensable qu'une telle perle soit encore capitaine dans un département soupçonné depuis longtemps de corruption... Je regardai sa photo. Il était né le 17 octobre 1960, il avait donc quarante ans. Un âge qu'il paraissait à en juger par ses tempes grises. C'était un type au visage long, aux lèvres charnues et à l'air doux. Pourtant, ses sourcils noirs très épais lui donnaient un air étrange.

En faisant un tour aux toilettes du train, j'avais pu brûler toutes ces informations ainsi que mon ordre de mission. J'imaginai que le colonel Kusnetsov n'apprécierait pas de voir ce que pensait vraiment de lui mon département... J'étais déjà souvent mal accueilli pour me permettre ce genre de luxe.

Je fis l'inventaire des affaires que j'aurais à embarquer avec moi : 300 roubles, ma carte d'identité, un appareil photo avec une pellicule de 24, ainsi que bien sûr un magnétophone récepteur avec son petit micro-espion que m'avait confié Guzenko du KGB. Il avait une fonction vocale bien pratique : il se mettait en mode lecture chaque fois que je disais le mot « Parle ». Epatant. Totalement inutile mais techniquement surprenant. Il ne réagissait qu'à ma voix et c'était le plus surprenant de l'histoire. Et personne à part moi ne pouvait écouter les messages enregistrés puisqu'il ne réagissait qu'à mes empreintes digitales et vocales. Beaucoup de gars du KGB avaient sauvé leur vie grâce aux gadgets que leur avait confiés le

KGB. Bien heureux pour eux. Dans mon cas, je ne voyais pas comment ce bidule pourrait un jour m'être utile. J'étais loin de posséder le type de gadgets que l'on pouvait apercevoir dans ces navets de films occidentaux « James Bond ». C'était du cinéma tout ça.

Le téléphone de ma chambre sonna, à peine avais-je posé mes bagages. Je décrochai, une voix masculine me répondit :

- Boris ? demanda la voix. As-tu regardé la lampe quand tu t'es brossé les dents ?

Soit ce type se plantait...

- Tu as fait un faux numéro, lui dis-je.

J'entendis le souffle de l'homme qui résonnait dans le combiné comme un vent glacial. Il y eut un léger temps mort puis :

- Désolé, fit la voix. Je voulais composer le 37452.

- Pas de problème, lui dis-je en examinant le numéro scotché sur le cadran de mon téléphone.

Et le type raccrocha. Le 37452... ? Celui de ma chambre ne comportait même pas un seul de ces chiffres. Peut-on se planter à ce point ? Certes pas. Avant que ma mémoire ne flanche, je le notai sur un bout de papier. J'allai ensuite dans la salle de bain et suivis le conseil du type : le néon du miroir mural semblait avoir été nettoyé récemment, derrière, je trouvai une feuille de papier. Merde, un message codé. Et pas un indice pour m'indiquer comment le déchiffrer. Hum... on me mettait à l'épreuve, j'en étais persuadé. Je ne voulais surtout pas les décevoir. Je regardai l'heure... 13 heures. J'estimai à 20 minutes le temps que l'on me donnait pour déchiffrer ça.

Je m'assis sur la cuvette et commençai à disséquer le message codé. Première constatation : il était composé d'une lettre puis d'un chiffre, d'une lettre puis d'un chiffre... On aurait dit une sorte de bataille navale... B3 S5 R2... je supposais qu'il me fallait mettre les lettres d'un côté et les chiffres de l'autre. Un détail qui m'avait échappé me sauta soudainement aux yeux : le miroir avait cinq carreaux à gauche, et en haut. Comme des cases à remplir en fait. Mais pourquoi cinq alors que les chiffres allaient jusqu'à 7 et les lettres au moins jusqu'au S... Tiens, tiens... en y regardant bien, il n'y avait en fait que cinq lettres et cinq chiffres qui se répétaient plusieurs fois. Mais il me faudrait les mettre dans un certain ordre pour pouvoir déchiffrer le message. Sur ce coup c'était plutôt simple. Les chiffres étaient les mêmes que dans le numéro que m'avait filé le type au téléphone. C'était donc 37452 en haut du miroir... Et les lettres... I-R-B-S-O... le type m'avait appelé comment déjà... ? BORIS, voilà, c'était ça ! Pas si dur finalement le message codé !

Bien, si l'on suivait la logique de la bataille navale, les lettres se plaçaient donc à gauche, et les chiffres en haut. J'ouvris le robinet d'eau chaude à fond. La vapeur qui se dégagea se plaqua sur la glace de la salle de bain, et au bout de quelques instants, des lettres apparurent. Astucieux, vraiment astucieux... Il ne me restait plus qu'à déchiffrer le code avec la grille des lettres. Bien. Commençons. R3... donne la lettre S...

« Si tu veux vivre, allume et éteins la lumière de ta chambre trois fois de suite, puis compose le numéro que tu as entendu au téléphone ». Voilà ce que donnait exactement le message décodé. Au moins, quand on avait fini de le déchiffrer, ils ne parlaient plus par énigmes, ça devenait on ne peut plus clair ! Ce qui n'était pas si évident. Je brûlai le message et passai un bon coup de chiffon sur la glace embuée avant d'exécuter les ordres. Je regardai ma montre... 13h13... Pas mal, j'étais en avance sur leurs prévisions, car j'étais sûr qu'ils auraient eu tendance à me sous-estimer.

Je composai donc le 37452. La sonnerie du téléphone ne tonna même pas une fois. La même voix d'homme me répondit :

- Bon travail, Rukov. Tu sembles intelligent.

Bizarre. Personne du département P ne ferait un tel compliment. Si l'on excepte le colonel Galushkin, bien entendu. Et ce n'était sûrement pas lui.

La voix continua de parler.

- Nous allons t'aider, si tu nous aides.

J'en étais sûr ! Ils n'étaient pas du département P !

- Qui êtes-vous ? demandai-je sans attendre vraiment la réponse.

- Sois dans la ruelle derrière l'hôtel à 19 heures. Quand ton contact dira « coupe-jarret », montre-lui ta carte d'identité. Il voudra savoir qui a les cassettes à Leningrad, qui agit comme intermédiaire entre les gangs de Leningrad et de Moscou, qui va transporter les cassettes hors de Russie, contre quoi les cassettes seront échangées et qui est Mr X.

« Mr X » ? Qu'est-ce que c'était que cette histoire encore ?

Après quelques instants de silence, la voix ajouta une dernière instruction :

- N'oublie pas de te rendre au département 7 avant d'aller au Parc Ladoga. Tu apprendras peut-être quelque chose sur le soi-disant héros, Agabekov.

Il raccrocha sur ce nom. Je n'aimais pas ça. Qui étaient ces types ? Devais-je faire ce qu'ils me disaient ? Etaient-ce des espions américains ? Autant de questions dont il me faudrait trouver les réponses. Et j'avais l'effroyable impression que ce ne serait pas aussi simple que de déchiffrer leur message.

Je descendis à la réception. Le réceptionniste était un petit vieux en fauteuil roulant.

- A quelle heure ferme la réception ? lui demandai-je d'un air pressé.

- 21 heures camarade.

- Puis-je rentrer à l'hôtel tard le soir ?

- Naturellement, camarade. Tu n'as qu'à frapper. Le portier de nuit t'ouvrira.

Je le remerciai et quittai l'hôtel. A peine dehors, le vieux réceptionniste me courut derrière. Oui, j'ai bien dit courut. Et je n'avais jamais vraiment cru aux miracles.

Il me tendit une enveloppe.

- J'ai failli oublier ! dit-il. Vous avez reçu ce message !

Je déchirai l'enveloppe. Le message n'indiquait que sobrement : « Bonne chance. Signé : le commandant Vovlov ». Je lâchai un rire nerveux en déchiquetant le message dont les mots sonnaient tellement faux. Il me mettait la pression ce dégueulasse.

- Mauvaise nouvelle ? me demanda le vieux.

- Pas vraiment, si j'en juge par ta guérison miracle.

Je lui indiquai ses jambes. Il les regarda surpris avant de comprendre enfin l'allusion.

- Le fauteuil roulant ? J'aimerais que ce soit vrai... Mais il est à mon pauvre fils, Yuri. Il a sacrifié sa jambe en Afghanistan !

Je me disais aussi !

Un taxi m'emmena au KGB de Leningrad. A 13h25 j'y étais déjà. Rien que par l'entrée de l'immeuble je sentais déjà une odeur manifeste du KGB qui flottait dans l'air, quelque peu vicié. Je me dirigeai vers l'agent de renseignement. Ce serviteur de l'Etat avait une expression bien fermée d'ailleurs.

Je me présentai sans faire de chichi :

- Capitaine Rukov, département P, Moscou.

- Tes papiers ! me lança-t-il.

Je ne savais pas ce qui était le plus désagréable : sa forte haleine, ou bien les postillons qu'il venait de me cracher au visage ?

Je lui tendis ma carte. Il l'inspecta dans ses moindres détails puis me fit signe de la ranger.

- Que veux-tu, camarade ? me demanda-t-il très peu aimable.

- Je suis attendu au département 7.

- Qui t'attend ?

- Le camarade colonel Kusnetsov.

Le type décrocha le téléphone :

- Ici le préposé aux renseignements... Un certain capitaine Rukov du département P est ici (il ne me lâchait pas des yeux)...Je comprends... Tout de suite.

Il reposa le combiné sur son support et écrivit sur un morceau de papier bleu qu'il me tendit sans même me regarder cette fois. Il s'était remis au travail et attendait que je le laisse tranquille.

- Tu montreras ça au garde, dit-il.

Ce que je fis. Il gardait l'ascenseur. Il me demanda de lui confier un éventuel matériel non autorisé. Je lui confiai mon appareil photo ainsi que le micro et son récepteur. Mais insatisfait, il procéda tout de même à une fouille... en vain. J'avais l'impression d'être un gangster. Mais je pouvais comprendre une telle prudence. Disons seulement que je n'aimais pas qu'un homme me touche, c'est tout. Il me fit signe d'aller dans l'ascenseur qui me monta directement au département 7. Là-haut, un autre garde me demanda également mon laissez-passer qu'il examina avec beaucoup de soin. Au moins, lui ne me fouilla pas... En revanche, il me conduisit dans le bureau du colonel Kusnetsov. Je me rendis rapidement compte que, vu l'humeur de ce dernier, une autre fouille, même plus approfondie, aurait été préférable.

Ce sosie de Staline en plus costaud encore, m'accueillit d'un regard froid.

- Alors, tu es Rukov, n'est-ce pas ?

- Oui, camarade colonel.

Il fit signe au garde de sortir de son bureau.

- Ton officier commandant Galushkin m'a informé de ta visite dans notre belle ville. Comme tu le sais sans doute, aucun membre de la tchèka n'aime le département P ou toute personne qui travaille pour lui ! Vous autres semblez oublier que le KGB a introduit l'idée de la Perestroïka ! La Glasnost a également pris naissance avec nous.

Il me fixait d'un air méprisant. J'essayais au maximum de ne pas croiser ce regard. Plus furieux que jamais, il continua à passer ses nerfs sur moi.

- La création de ton département a été un acte déloyal imposé au KGB par des prétendus libéraux du Politburo ! On a eu beau se débarrasser de la plupart d'entre eux, toi tu restes pour semer le venin et la discorde dans les rangs des services de sécurité ! Comme si la corruption mineure d'une poignée d'individus était une raison suffisante pour affaiblir la loyauté et la résolution de dizaines de milliers de patriotes désintéressés et de piliers du parti !

- Je ne fais que mon devoir, camarade colonel.

- Pas une excuse originale, Rukov.

Je suis certain qu'à cet instant, un léger sourire en coin m'échappa. Pas de doute : ce type avait quelque chose de gros à se reprocher. Si ma mission me le permettait, je rapporterais volontiers les preuves pour le coffrer.

- Est-ce tout ? me demanda toujours aussi tendrement Kusnetsov. Mon temps est précieux. Certains d'entre nous ont un travail patriotique et honnête à accomplir !

Domage qu'il soit un supérieur. Je lui aurais volontiers écrasé le visage contre le bureau. Mais je me souvins par la même occasion de mes directives : « Tu éviteras la violence à tout prix » ! Ce n'était déjà pas simple avec nos censés collaborateurs, j'imaginai avec peine ce qu'il me faudrait endurer avec mes ennemis.

- Peut-être peux-tu me renseigner camarade colonel, dis-je tentant de faire baisser la pression. Quels gangsters de la région sont capables d'exporter de telles vidéos ?

- Aucune idée ! répondit-il sèchement : le contraire m'aurait étonné. Maintenant, il faut m'excuser. Oh, encore une chose... (il me plaça un coupe-papier sous le menton) Ne cause pas d'ennuis, Rukov ! Ne te mêle pas d'activités de sécurité qui te dépassent. Souviens-toi : s'il y a du grabuge, tu seras le premier à en assumer les conséquences.

Il acheva son discours intimidant d'un sourire sadique. Enfin, il retira son coupe-papier de ma personne.

- Je ferai attention, merci, lui dis-je d'un ton serein. Il faudrait juste que je parle à l'un de tes hommes.

- Qui ça ? s'inquiéta Kusnetsov.

- Le commandant Agabekov.

Le colonel Kusnetsov me regarda comme un type échappé de l'asile. Il ricana dans sa moustache et me concéda cette requête l'air amusé, et semblant croire que je me dirigeais déjà dans la mauvaise direction.

Il sonna le garde. Celui-ci pénétra aussitôt dans le bureau.

- Garde ! lui dit Kusnetsov. Cet officier a mon autorisation pour visiter les bureaux du département 7. Emmène-le voir le commandant Agabekov.

- Oui, camarade colonel !

Le garde m'emmena chez le héros national. Il travaillait dans un bureau des plus classique. Bien mieux que le mien, bien sûr... mais pas vraiment à la hauteur de ce genre de type. Le KGB serait-il un travail ingrat pour ses plus fiers collaborateurs ? Sans parler de la vue de la fenêtre, absolument déprimante.

Le commandant travaillait sur de la paperasse. Il écrasa les restes d'un cigare à l'odeur très forte dans la poubelle. Je ne sais pourquoi, mais il se sentit obligé de me donner des explications :

- Je ne fume pas mais je ne peux pas résister à un superbe cigare quand on me l'offre !

Il me gratifia d'un sourire des plus amicaux que je n'étais plus habitué à voir depuis que je travaillais pour le département P.

- Un instant, capitaine, me dit-il. J'ai quelques papiers à signer, puis je suis à toi.

Je l'observai pendant son travail : un style dynamique. Il avait à peu près ma taille, bien que plus fluet. Il en avait des papiers à signer, car il me fit patienter près de cinq minutes, jusqu'à ce qu'enfin, il les mette dans un tiroir de son bureau qu'il ferma à clé. Toujours souriant, il me serra la main.

- Maudite paperasserie ! se plaignit-il. Je passe ma vie à signer des trucs. Je ne saurai jamais où ils trouvent la place pour garder tout ça ! Entrez au KGB et signez des papiers !

Je regardai ma montre : 13h35. Il dut voir mon regard furtif puisqu'il cessa de jacasser et en vint aux choses sérieuses.

- Tu es donc le capitaine Rukov du département P, la terreur de la tchéka, de Leningrad à Vladivostok ! Mais je suppose que tu es indispensable. Nous le sommes tous.

Merde. Ce type était vraiment trop bon pour être honnête. Je comprenais maintenant pourquoi mes mystérieux rois du message codé voulaient que j'enquête sur ce type. A moins que je ne sois qu'un ingrat : je me plains sans cesse de tomber sur des ordures de première, et quand je tombe sur une exception, je ne peux m'empêcher d'être méfiant.

- J'aurais quelques questions à te poser, lui dis-je.

- J'écoute.

- Quelles sont tes fonctions ?

Il sembla surpris de ma question. Il répondit néanmoins sans discuter :

- Je m'occupe d'organiser le fonctionnement du département, conformément aux directives.

- Et quelles sont tes directives à mon sujet ?

- Répondre à tes questions (il sourit)... dans les limites imposées par une discrétion indispensable. Tu traques des gangsters je crois. Je suggère que tu suives toutes les pistes que tu peux avoir. Mais tu as peu de chances de découvrir ici quelque chose qui te soit utile !

Bref : je l'ennuyais déjà.

- As-tu entendu parler de Verto ? lui demandai-je ensuite.

- Verto ? fit-il avec une moue boudeuse. Non. Je n'ai pas de renseignements sur ton gang de Moscou.

- Et y a-t-il des agents du département 7 en contact avec des criminels ?

Il ne répondit pas tout de suite. Il s'appuya contre le dossier de son fauteuil en cuir et manipula avec nervosité son stylo des deux mains. Puis, enfin, il me confia :

- Plusieurs de nos agents et informateurs sont incontestablement mêlés à des activités illégales et anti-soviétiques. Procédure courante ! Comme tu le sais, notre devoir est de surveiller les étrangers et les citoyens soviétiques qui les fréquentent. Nous traitons fréquemment des cas de sabotage et d'espionnage économique. Notre réseau d'informateurs nous permet de contrôler la situation.

- Ainsi tu admetts protéger des éléments criminels connus.

Son sourire mièvre disparut de ses traits. Je le sentais déjà moins à l'aise.

- Quels informateurs pourraient être au courant des vidéos ? questionnai-je ensuite.

Il quitta le dossier de son fauteuil pour poser les coudes sur son bureau. Il me déclara alors d'une façon fort irritée :

- Je ne te donnerais pas ces renseignements, même si je le pouvais.

- Et je suppose que me fournir une liste des informateurs est exclu ?

Il ne prit même pas la peine de répondre. Alors c'était ça le héros. Plutôt irascible je trouve.

Pensant soudainement à Greenberg je lui demandais quelle était leur politique actuelle en ce qui concernait les espions américains.

- Les surveiller, naturellement. Ils ont toujours été présents et continueront de l'être. C'est naturel. Notre devoir est de limiter leurs activités dans des normes acceptables et d'empêcher les sabotages qu'ils peuvent tenter d'organiser. Nous surveillons aussi leurs agents.

- Mais revenons un peu aux agents du département 7.

- Comme tu veux, camarade, dit-il peu enthousiaste.

- As-tu des raisons de soupçonner un de tes collègues ?

- Non, pourquoi, je devrais ? Ce sont tous d'excellents agents.

- Aussi bon que toi ? Tu as une réputation excellente...

- Je ne suis rien de plus qu'un serviteur du parti et de l'union soviétique.

- ...mais les mains du camarade Kusnetsov ne sont pas sans taches...

Il se dressa de son fauteuil en frappant du poing sur le bureau.

- Je refuse de discuter des mérites de mes collègues avec toi ! Maintenant, si tu veux m'excuser, camarade. Je suis un homme occupé. Au revoir.

Il me regardait furieux. Nous étions loin de l'attitude sympathique du début de notre entretien. Je crois que se tenait enfin devant moi le vrai Agabekov. Celui qui cache un squelette dans son armoire, qui a la conscience aussi propre que les rues de Moscou. Je restais debout à le regarder fixement avec une expression insolente.

- Dois-je appeler le garde ? menaçà Agabekov.

- Pas la peine, répondis-je en lui tournant le dos. Ca commence à puer. Sans doute le cigare...

Chapitre 7

J'étais au parc Ladoga. Il était 14h47. Le rendez-vous aurait lieu dans moins d'un quart d'heure. Et dans mon repérage, je pensais avoir trouvé le lieu exact. Du moins, je l'espérais. A l'entrée du parc se trouvait un banc décoré d'une belle pancarte indiquant « Peinture fraîche ». Sauf que c'était aussi sec qu'une Vodka frappée. Je pouvais me tromper mais c'était sûrement le moyen qu'avait trouvé le gang pour se réserver le banc. Discrètement, j'y avais placé le micro espion, puis j'étais parti me planquer derrière un arbre. Super planque en effet... Il faudra faire avec, une fois encore.

J'enfilai le casque audio du micro et attendis. Pas pour longtemps. A 14h55 un type blond à l'air peu commode arracha la pancarte du banc et s'assit. Il sortit un journal et fit mine de le lire. Pas de doute, il était là pour le rendez-vous de 15 heures. Discrètement je fis un bel instantané grâce à mon appareil photo. Formidable zoom, il me semblait tellement près...

Roméo. Il avait un peu de retard puisqu'il était 15h03. Pendant un moment j'avais cru m'être planté d'endroit. Mais non. Il était là ce foutu dandy, avec un beau porte-documents de cuir gris avec lui. Il faisait mine de flâner dans le parc, avant de poser son porte-documents à terre et de s'asseoir innocemment sur le banc. Il avait raison de sourire, il sortirait mieux sur la photo.

Il se mit à parler d'un air détaché à l'autre homme. Grâce au micro-espion, je ne ratais pas une bribe de leur enrichissante conversation :

- Tu ne serais pas de Moscou ? lui demanda le blond.
- Un ami de Yak, répondit Roméo.
- C'est bien. Tu as la marchandise ?
- Bien sûr. Ici, dans le porte-documents.

Roméo l'entrouvrit feignant d'y chercher quelque chose. Le blond y jeta un coup d'œil furtif et laissa apparaître un sourire satisfait.

- A partir de maintenant c'est Yak qui sera notre représentant ici, d'accord ? dit Roméo en refermant le porte-documents.

- Pas de problème. Je l'appellerai plus tard.

Roméo se leva, laissant son porte-documents sur le banc. Quant à moi je me disais déjà qu'il me faudrait trouver ce Yak. Ça ne semblait pas être un vrai nom. Peut-être un code ou bien un diminutif.

- Bon retour chez toi, lança le blond à Roméo.

Alors qu'il partait Roméo se retourna vers l'autre type :

- Ah, au fait. Nous avons eu des problèmes avec un fouineur à Moscou. Fais attention. Je les aurais bien salués mais ce n'était pas vraiment approprié.

- Des problèmes ? fit le blond. Si quelqu'un a le malheur de me regarder, il est mort ! J'adorai ce genre de gars. Toujours prêt à discuter en cas de litige.

Enfin, après avoir légèrement souri, Roméo sortit du parc. Inutile de le suivre. Je préférais naturellement m'intéresser au nouveau propriétaire des cassettes vidéo. Car c'était sans aucun doute possible le contenu de l'attache case.

Le blondinet resta sur son banc pendant cinq minutes à siffloter. Il tâta le cuir du porte-documents avec délectation. Puis, jugeant son contact suffisamment loin, il partit en direction du métro. Sans oublier de récupérer mon micro-espion, je le suivis. Il s'immobilisa à l'entrée du métro, semblant attendre quelque chose. Je restai à distance pour le surveiller. Vers 15

heures et quart un type vint à sa rencontre. Il était soigné et plein d'assurance, de taille et de carrure moyennes, et vêtu d'un complet bleu. Je le reconnus. Bien qu'on ne se fût jamais rencontré auparavant, j'avais déjà vu sa tête dans les dossiers que m'avait confiés le Département P. C'était *Chapkin*, le gendre de Kusnetsov. Il était capitaine au département 7. Les hypothèses selon lesquelles il pourrait être impliqué dans des activités criminelles avec Kusnetsov n'étaient que pures spéculations. Mais sa rencontre avec le contact de Roméo semblait le démontrer.

Ils descendirent par l'escalator. Je m'approchai suffisamment près pour suivre la fin de leur conversation.

- Je ferais mieux de partir... dit le blond d'un air pressé.

- Oui, lui confirma Chapkin. Il ne faut pas qu'ils se doutent de quoi que ce soit. Je rentre au département pour avertir Kusnetsov. Nous allons les avoir cette bande de foutus amateurs incompetents ! Et téléphone-moi quand la date sera fixée.

De quoi parlaient-ils ? Le blond semblait s'amuser dans un double-jeu. Etait-il du KGB ? Kusnetsov était-il sur la même affaire que moi ? Voulait-il piéger ces criminels ou était-il à leur tête ? L'affaire était encore brouillée et je ne possédais pas suffisamment de pièces du puzzle pour y voir assez clair.

Les deux hommes se séparèrent, chacun se dirigeant vers un quai différent. Chapkin se rendait au département 7. Aucun intérêt. Je préférerais suivre le contact de Roméo et ses cassettes pendant son trajet de métro. Il me conduisit dans la rue de la faucille et du marteau, un joli nom pour une sale rue où l'on pouvait facilement se faire couper la gorge. Il se dirigea directement vers un entrepôt voisin du métro. Il tapa un code sur un clavier qui faisait office de serrure. Heureusement que j'avais toujours mon appareil-photo sur moi. Je fis le point rapidement et perçus sans problème le code suivant : 14C9A. Il ouvrit la porte de l'entrepôt et entra. Pratiquement vingt secondes après, le type ressortit et partit dans le bar d'à côté. Juste un détail : il n'avait plus le porte-documents. Le bar était plutôt miteux. Un endroit tout à fait approprié pour ce genre de rat d'égout.

Je ne perdais pas un instant. Je tapai le code sur le clavier et pénétrais dans l'entrepôt. S'il était parti c'est qu'il était probablement encore seul. Du moins je l'espérais vivement. Je me retrouvai dans un petit poste de garde. C'était plutôt en désordre, des emballages en plastique traînaient dans tous les coins. J'appréciai à sa juste valeur le superbe poster des fesses d'une belle star du porno, un « derrière » de Leningrad mémorable, puis je m'attardai sur le porte-documents posé sur la petite table. Je l'ouvris et constatai effectivement qu'il contenait une dizaine de cassettes vidéos VHS, sans étiquettes. Je refermai le tout et passai à la pièce suivante. Des caisses partout ! Elles contenaient du matériel sans intérêt car tout à fait légal comme des prises électriques de qualité 3 ou bien encore des chaussures de soirée en plastique destinées à l'exportation. Ils soignaient leur couverture. Mais en même temps ils me fournissaient une excellente planque pour les espionner. Il me serait facile de me cacher derrière ces énormes caisses. La pièce donnait sur trois autres endroits : un garage, un petit bureau et le grenier. La fouille express du garage ne donna rien. Je ne trouvais que des marques de pneus et des taches d'huile noire sur le sol en ciment. Le bureau était plus intéressant. Non pas que j'y trouvais quelque chose mais c'était probablement celui du chef du gang de Leningrad. Il me sembla judicieux de planquer le micro-espion sous le bureau. Mais le magnétophone ne devait pas se trouver trop loin de l'endroit pour enregistrer les conversations. Je le laissai dans une caisse de la pièce à côté. Il s'enclencherait à la moindre conversation. C'est beau le progrès. Enfin, je montai au grenier. Il n'y avait rien, si ce n'étaient quelques boîtes vides. Le grenier était inutilisé donc poussiéreux mais sûrement pas le meilleur endroit pour écouter ce qui se passait en bas. Il y avait une grande lucarne, bien assez grande pour qu'un homme s'y glisse. C'était peut-être une bonne idée. Il ne me serait sans doute pas trop permis d'accéder à l'entrepôt par la porte principale. Peut-être qu'en

passant par les toits... J'ouvris la lucarne et jetai un coup d'œil dehors : les tuiles étaient branlantes mais en y allant prudemment ça pourrait passer. Le toit était accolé à celui du bar, qui possédait aussi une grande lucarne. Mais elle était fermée de l'intérieur. Pas un problème. Je l'ouvrirais en accédant au bar. Enfin, si l'on me permettait de monter jusque-là. Je reposai la lucarne de l'entrepôt sans la fermer et sortis du local. Pour le moment, la chance était avec moi. Tant mieux. Ce facteur était toujours déterminant dans la réussite d'une mission.

Il était 16 heures. Je me rendis au bar, à peu près aussi accueillant qu'une piscine en plein air à Novosibirsk au mois de janvier. A part le contact de Roméo qui sirotait son verre, il n'y avait qu'un client complètement ivre, et le barman, très costaud, à l'air patibulaire. Mais il y avait également une porte. Elle devait mener au-dessus. Une inscription indiquait en toutes lettres « Toilettes, premier étage ». Je demandais l'autorisation au patron de m'y rendre. Il hocha la tête en grognant. Je montai le court étage qui menait à une pièce immonde qui ne semblait destinée qu'à être rapidement traversée pour aller ailleurs. Il y avait une porte : les toilettes, mais l'escalier continuait. Il menait au grenier. Tout comme celui de son voisin, il était désaffecté, humide et dégoûtant. La lucarne était tellement sale qu'elle ne laissait pas entrer beaucoup de lumière. Je l'ouvris. Mon petit chemin était tracé...

Je décidai de faire un tour aux toilettes. Après tout, je n'étais qu'un homme moi aussi... Il valait mieux retenir son souffle camarade ! Impossible, l'odeur était telle qu'il me fallut sans attendre ouvrir la petite fenêtre de verre dépoli renforcé pour aérer tout ça. Au même moment j'entendis le bruit d'une voiture qui ralentissait vers l'entrée du garage de l'entrepôt. Je me penchai pour voir dans la rue. Je notai le numéro de la plaque d'immatriculation de la voiture noire qui s'apprêtait à pénétrer dans l'entrepôt. Le conducteur, un type de la cinquantaine vêtu d'une veste à carreaux, ouvrit le rideau de fer. Son passager m'inquiétait plutôt : c'était un énorme chien qui aboyait et bavait sur les vitres de la voiture.

Le client soûl du bar défonça la porte des toilettes d'un grand coup de pied. On m'avait repéré ! Je m'apprêtais à me défendre. Mais il n'en avait pas après moi. Le type alla vomir tout ce qu'il pouvait autour de la cuvette des toilettes sans même se soucier de ma présence. De toute manière, dans un tel merdier on ne verrait pas la différence.

La voiture entra dans le garage. Sans attendre, je laissais le type à ses problèmes de foie et comme un chat en pleine grâce, passais du toit du bar, à celui de l'entrepôt. Je descendis rapidement du grenier et allai me planquer derrière les caisses. C'était certes une très bonne planque... mais pas assez pour me cacher du flair d'un sale clébard en furie. Je prenais encore un gros risque. Et je n'avais même pas d'arme.

Je m'étais planqué juste à temps. J'entendis les portes dans le garage claquer, puis le bruit de pas. D'autres bruits de pas provenaient de la réserve de devant. Le contact de Roméo vint accueillir le type de la voiture. Apparemment, il avait laissé son lion dans la voiture. Oui, j'avais de la veine aujourd'hui... Ils allèrent directement dans son bureau. Je récupérai mon magnéto et y insérai le casque écouteur pour plus de prudence. Je ne voulais pas qu'ils soient surpris par leur propre conversation.

- Pas de problèmes au parc ? demanda le type au chien
- Non, patron. Mais il paraît qu'ils ont eu des ennuis avec un fouineur à Moscou.
- Et ?
- Ils disent qu'il n'est probablement pas dangereux, mais qu'il pourrait débarquer.
- Vaudrait mieux pas pour lui...

J'étais en fait soulagé de les voir me sous-estimer. Il est certain que s'ils m'avaient su du KGB, leur réaction aurait été différente.

- Les vidéos sont ici ? demanda le type de la voiture, passant à un autre sujet.
- Oui. Au fait patron...
- Quoi ?
- Quand doit venir ton ami Alfred *Obukov* ?

- Dans quelques minutes. Pourquoi ?
- Eh bien, il faut que je téléphone à *Yakuchev* pour lui dire quand il peut venir prendre son...

- Obukov sera ici dans quelques minutes.

Bien, bien... Yak était donc le diminutif de Yakuchev. Ce serait plus pratique pour le retracer. Par contre, il venait de citer un nouveau nom dans cette partie de fou : Alfred Obukov. Jamais entendu le nom de ce type. Et le contact de Roméo s'appelait Sergei. Ce n'était que son prénom. Mais je ne tarderai pas à connaître aussi le nom.

- Dis-moi, Sergei... fit le patron.

- Oui, boss ?

- Tu le connais bien ce Yakuchev ?

- Seulement de réputation. Mais je pense qu'on peut compter sur lui. On m'a juste dit qu'il était un peu impétueux. Mais rien de vraiment alarmant.

- Quels sont ses rapports avec les gens de Moscou ?

- Il en a connu deux d'entre eux en Afghanistan.

- Mmmh... Bien. Tu peux disposer.

- Je suis dans la réserve de devant si tu me cherches.

Je retirai mon casque et m'éloignai du bureau. Je vis passer ce Sergei, qui en sortant du bureau de son chef sembla reprendre une énorme bouffée d'air. Il cachait quelque chose, c'était évident. Lui, Chapkin et Kusnetsov avaient d'autres projets sur les cassettes vidéos, j'en étais sûr. Mais de quel bord étaient-ils ? Je ne voulais pas leur marcher sur les pieds, s'ils le faisaient pour notre sainte Union-Soviétique.

Le dénommé Obukov, d'après le type de la voiture ne devait pas tarder. Je décidai de l'attendre pour en connaître plus sur son rôle dans cette affaire. Il débarqua vers 16 heures 30. Sergei l'accueillit dans la réserve de devant. J'étais suffisamment proche pour entendre leur conversation à travers la porte, et sans aucun système électronique.

- Tout va bien ? demanda la voix du probable Obukov.

- Oui. Et de ton côté ? fit Sergei.

- Aucun problème. Tu as les vidéos ?

- Juste là.

Il y eut un temps mort. D'après le bruit, il me sembla qu'Obukov vérifiait le contenu du porte-documents. Puis Sergei reprit :

- *Mechulaiev* t'attend dans son bureau.

- Très bien. J'y vais tout de suite.

Mechulaiev. Ce nom aussi m'était parfaitement inconnu. Mais au moins je pouvais désormais identifier le type de la voiture avec son nom. Ce serait mieux pour mon rapport.

Obukov passa de l'entrepôt principal, au bureau de *Mechulaiev*. Obukov était de taille moyenne et svelte. Il avait aussi un air quelque peu hautain. Sinon, rien ne le démarquait vraiment de monsieur tout le monde. Le crime n'a pas de visage.

Je remis les écouteurs pour prendre connaissance de cette nouvelle et enrichissante conversation.

- Ah ! Alfred ! Assieds-toi ! dit *Mechulaiev*.

- Merci.

- Alors ? Comment ça se présente ?

- Très bien. Ton ami *Tatanovitch* m'a montré les vidéos de Moscou.

Sergei *Tatanovitch*. Un nouveau nom complet pour ma collection...

- Les as-tu regardées ? demanda Obukov.

- Tu plaisantes ? Ça ne m'intéresse pas ! C'est un drôle de trafic quand même !

- Plutôt. Mais lucratif, non ?

- Assez. Sinon je ne le ferais pas non ? Et puis le gros avantage c'est la filière de Moscou.

- Ca tu peux le dire... Oui, une goutte, s'il te plaît... Et qu'en est-il de Viktor ?

- Viktor ?

- Je faisais allusion à l'exportation de cassettes.

Super, encore un nom. Il fallait s'accrocher pour ne pas tous les mélanger. Et j'avais bien peur que ce ne soit pas fini.

- Oh, fit Mechulaiev. Oui, je vois: Viktor sera prêt à partir. Il ne lui manque plus que la date de départ. Elle a été fixée ?

- Non, justement. Je dois aller voir Mr X, tout de suite pour la savoir.

- Ah ! Le mystérieux Mr X !

- Précisément, mon ami. Laisse-le ainsi. Connaître son identité ne t'apporterait que des ennuis.

- C'est que j'aime savoir avec qui je travaille, tu vois. C'est pas une petite affaire de rien du tout. On s'embarque dans un sacré merdier. Mais bon. S'il veut rester anonyme, qu'il le reste.

- Tu es raisonnable. Tache de le rester Mechulaiev.

- Bon. Et après le rendez-vous ? Tu reviens ?

- Naturellement. Dès que Mr X m'aura donné la date.

- A plus tard alors, Alfred.

- Je serai de retour aux alentours de 18 heures 30. A tout à l'heure.

Je reposai rapidement le magnéto dans sa caisse et partis me planquer. Obukov repartit dans la remise de devant.

- Tu joues beaucoup aux cartes, cher ami, dit-il à Tatanovitch.

- Ca fait passer le temps, lui répondit le type d'un ton peu enjoué.

- Jeu intéressant. Mieux avec un partenaire, cela dit.

- Comme pour le sexe, camarade Obukov !

- Ah, ah ! Bien dit ! A tout à l'heure.

Si je voulais suivre le camarade Obukov pour découvrir l'identité de Mr X, il valait mieux que je me bouge le train. Surtout que le mystérieux « Coupe-Jarret » m'avait demandé de trouver son identité. Je déboulai dans le grenier et passai sur le toit. Mais dans mon empressement, je glissais sur une tuile pourrie. Je m'agrippai de justesse à la lucarne du bar dans un épouvantable vacarme. La lanière de mon appareil photo glissa le long de mon cou. Avant que je n'aie eu le temps de réagir, il s'était déjà fracassé en bas dans une petite ruelle. Bon sang ! J'espérais que la pellicule n'avait pas trop morflé ! Mais je n'avais même pas le temps d'aller vérifier maintenant. De toute façon, l'appareil était tombé dans une petite ruelle déserte peu fréquentée. Il y serait probablement encore à mon retour.

En ressortant du bar, je sentis le poids du barman, surpris de me voir sortir des toilettes après plus d'une demi-heure. Il m'avait oublié et ne s'était donc pas méfié. Mais de me voir refaire surface tout à coup, n'avait pu que le rendre soupçonneux. Je partis sans demander mon reste en lâchant :

- Je ne sais pas ce que j'ai mangé mais...

Un mauvais bluff. Mais je m'en moquais. L'important était de suivre Obukov. Avec ses vêtements élégants, il ne passait pas inaperçu. Je le vis descendre au métro. Je le suivis. Et manifestement, il n'était pas pressé : après avoir quitté le métro, il fit tranquillement une promenade qui se termina devant un hôtel vers 6 heures moins le quart. Le Syevyernaya Zvyezda. Il entra. J'attendis quelques secondes avant de faire de même. Il ne m'avait pas repéré, j'en étais certain.

L'hôtel était en apparence plutôt chic. Réservé aux étrangers occidentaux en fait. Le genre d'endroit où ils pouvaient se procurer putes de luxe et drogues à volonté. Obukov s'adressa au

réceptionniste avant de partir vers le bar de l'hôtel. Je fis de même. Le bar était rempli d'étrangers du monde entier. Pas de prostituées. C'était encore un peu tôt. Alors en attendant ; les clients sirotaient quelques verres et fumaient des cigarettes de mauvaise qualité. Obukov s'assit au comptoir du bar mais ne commanda rien. Il se contentait d'attendre en regardant sa montre. Je commandai une Vodka. Non pas que j'avais soif, mais pour ne pas me faire remarquer.

Un quart d'heure passa. Un quart d'heure durant lequel je pus voir défiler tout le gratin des maquereaux de la ville. Ils étaient faciles à reconnaître avec leur gourmette en or et leurs costumes italiens. Ca faisait peut-être cliché, mais ils continuaient pourtant à se balader ainsi. Si je n'avais pas été ici pour autre chose, je les aurais bien emmenés avec moi. Quoique ça ne servait à rien. Prostituée était le plus vieux métier du monde et rien ni personne n'avait pu le faire disparaître de la surface de la terre. Rien ni personne n'empêcherait jamais des ordures de s'enrichir sur le dos, ou plutôt sur le cul, de pauvres filles désœuvrées. Des gosses, des âmes perdues. Parfois ce monde me dégoûtait. Parfois je me disais qu'il n'y avait rien pour le sauver. Et que le jour de ma mort serait plus une délivrance qu'un fardeau. Mais depuis l'assassinat de mes parents je m'étais promis de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour débarrasser nos rues des criminels. Faire mon possible. Je me disais que si j'empêchais un type de vendre sa drogue à un jeune adolescent ce serait déjà ça de gagné. Mais je réalisais bien vite que le vrai fautif était finalement l'ado lui-même. Une fois le dealer arrêté, il allait chercher son poison ailleurs. Pourquoi vouloir sauver un peuple qui se détruit par choix ? Peut-être parce qu'il y aura toujours quelqu'un dans le besoin. Si je sauvais ne serait-ce qu'une vie, ne pourrais-je me dire que j'avais fait ce qu'il fallait ? Le monde me dégoûtait de plus en plus mais certains avaient le droit d'y vivre comme il se doit. C'est pour eux que je faisais mon métier. En entrant au KGB, je m'étais donné de grands pouvoirs. Ces pouvoirs me donnaient une grande responsabilité. Cet air est bien connu.

Un quart d'heure. C'était le commandant Agabekov qui entra dans le bar ! Ce soit disant héros n'était pas là par hasard. Heureusement il ne sembla pas m'avoir vu. Il prit à part le barman pour lui dire deux mots et après être allé à la rencontre d'Obukov, ils sortirent tous les deux. Ils allèrent à la réception. Se pouvait-il qu'il soit Mr X ? Jouait-il aussi un double-jeu ? Était-il en mission ? Ma désorientation n'avait d'égal que ma déception envers le KGB. Le département P serait rapidement débordé si les affaires de corruption impliquaient même des héros du calibre d'Agabekov. Surtout dans une aussi sale affaire qu'un trafic de vidéo snuff.

Je tentais d'espionner les deux types, en prenant bien sûr le soin de ne pas me faire repérer. Agabekov et Obukov discutaient tranquillement. Pas de doute : il était le Mr X que je cherchais. J'avais grandement l'impression que le Département 7 de Leningrad avait besoin d'un grand nettoyage.

Cinq minutes après, Agabekov se retira. Obukov, après avoir fumé une cigarette quitta l'hôtel à son tour. Une fois encore, je le talonnai de près. Il retourna à l'entrepôt. Et comme il avait annoncé à Mechulaïev, il était à peu près 18 heures 30.

Je savais que le barman ne serait pas vraiment ravi de me revoir. Il me gueula dessus en me voyant entrer dans son local. Je me tenais le ventre pour simuler un malaise.

- Bon, ça va. Mais faites vite cette fois !
- Pas de problème barman.

Je partis sur les toits et me rendis à l'entrepôt. Obukov discutait encore avec Tatanovitch dans le poste de garde. Il traversa ensuite l'entrepôt principal et partit dans le bureau de Mechulaïev. Je repris mon magnéto et constatai qu'aucune véritable conversation n'avait été enregistrée. Maintenant, Obukov allait me donner la date de l'exportation des vidéos...

- Tout s'est bien passé ? demanda Mechulaïev. Mr X a fixé la date ?
- Certainement, mon ami. Le crack arrivera demain.
- Et les cassettes repartiront... j'aime autant ça.

Du crack ! Que les cassettes partent à l'étranger ne me gênait pas autant que de savoir arriver de la drogue dans notre Union-Soviétique !

- Ce n'est pas trop tôt ? demanda Obukov.
- Non. Inutile d'attendre. Ce sera vers quelle heure ?

- Viktor Matsnev devra être prêt à partir dans l'après-midi, pour prendre livraison du crack aux environs de minuit. Ce n'est pas un problème ?

- Non, non... Plus tôt ces saloperies de cassettes auront quitté la baraque, mieux ce sera. Je verrai mon contact plus tard pour le lui annoncer. Tout sera prêt de notre côté demain. Tu as ma garantie personnelle !

- Parfait. Et bien, s'il n'y a rien d'autre... je vais te dire bonsoir.
- A demain.

Obukov partit. Une fois encore, il s'arrêta un moment pour tailler une bavette avec Tatanovitch. Puis, il le salua :

- Bonne nuit, mon ami ! lui dit-il.
- Bonne nuit, répondit Sergei sans enthousiasme.
- Tu seras bientôt riche !
- J'espère bien.
- Des plages ensoleillées et des belles filles, hein ?
- Tu l'as dit.

Enfin, Obukov s'en alla de l'entrepôt. Tatanovitch n'était pas rassuré et ça se sentait. Il allait trahir son gang. Mais il semblait le faire à contre-cœur. Comme s'il y était obligé... Par Chapkin. Par Kusnetsov. Par le KGB ? Là était la question. Agissait-il ou pas pour le KGB ? Et Agabekov ? Beaucoup trop d'agents du département 7 étaient présents. Alors : tous pourris ou tous pour un ?

Je repartis dans le bar après avoir remis le magnéto dans sa caisse. Je reviendrai demain pour voir les nouveautés. En espérant que le barman ne me pose pas de problèmes. Je n'étais resté que cinq minutes cette fois-ci. On pouvait dire que c'était plus raisonnable. Pour sympathiser, je commandai un verre qu'il me refusa.

- Pour que t'aïlles encore tout vomir ? Non, merci camarade !

Tant mieux. J'étais en mission. Et je ne voulais pas que mon contrôleur me prenne pour un poivrot.

Je contournais le bar pour aller chercher les restes de mon appareil photo. Cette fois, la chance m'avait abandonné. La pellicule était des plus touchées. Un peu navré d'une telle gaffe, je jetai les débris restant à la poubelle. Il était 18 heures 36. Il me fallait me dépêcher : mon rendez-vous avec « coupe-jarret » ou je ne sais qui était imminent. Et j'avais trouvé les réponses à toutes ses questions. J'aurais seulement aimé savoir qui ils étaient vraiment. Devais-je leur divulguer ces informations ? Si l'on exceptait le sort de mon pauvre appareil-photo, tout m'avait souri aujourd'hui. Je décidai de prendre le risque.

Chapitre 8

Un type en imperméable et chapeau débarqua dans la ruelle derrière l'hôtel à 19 heures précises. On aurait un peu dit le stéréotype du privé américain.

- Coupe-jarret, dit-il.

Suivant les instructions qui m'avaient été données au téléphone, je lui montrai mes papiers. Il ne perdit pas de temps et enchaîna sans attendre sur mon enquête :

- Lors de ta visite au département 7, je suppose que tu as visité le bureau d'Agabekov. As-tu trouvé quelque chose d'intéressant ?

Il parlait vite mais clairement. Son ton m'indiquait qu'il n'hésiterait pas à m'abattre si je n'obtempérais pas. Ce genre de gars agissait dans l'ombre, il était à peine censé exister. Un meurtre ne le gênerait absolument pas. Cela dit, je n'avais pas de réponse bien intéressante à sa première question. J'espérais que ça ne le rendrait pas plus nerveux.

- La seule chose que j'ai remarqué, c'est l'odeur infecte de son cigare, lui dis-je sans pouvoir me permettre de faire de l'esprit.

- Mmm... marmonna coupe-jarret intrigué. Agabekov n'achète jamais de cigares. Ce serait intéressant de savoir qui lui en a offert. Trouve-moi ça.

Encore des ordres... Il continua sur sa lancée :

- Tu as été intelligent jusqu'ici. Tu devrais obtenir des renseignements. Tu ferais mieux de ne pas me mentir, je connais déjà la plupart des réponses.

Bluffait-il ? Rien sur son visage ne semblait le trahir. J'avais décidé de venir à ce rendez-vous mystérieux, il me fallait jouer le jeu.

C'est alors qu'il enchaîna les questions, et moi les réponses. J'espérais que ça s'inverserait par la suite.

- Qui s'occupe des cassettes vidéo à Leningrad ?

- Deux gars en priorité : le patron s'appelle Mechulaiev, et son homme de main Sergei Tatanovitch.

- C'est ça. Qui est le contact entre Tatanovitch et le gang de Roméo ?

- Un dénommé Yakuchev.

- Yakuchev, tu dis ? Le nom ne m'est pas inconnu.

- Qui est-ce ?

- Pour le moment c'est moi qui pose les questions, vu ?

Je hochai la tête.

- Je vais voir ce que je peux trouver sur lui, continua coupe-jarret avant de passer à la question suivante. Dis-moi qui va sortir les cassettes vidéo de Russie et quand ?

- Quelqu'un qui s'appelle Viktor Matsnev s'occupe du transport des cassettes pour demain.

- Je n'ai jamais entendu parler de ce Matsnev. Qu'est-ce que Mechulaiev aura en échange des cassettes ?

- Du... crack. Viktor Matsnev, peu importe qui il est, sort les cassettes vidéo et fait entrer de la drogue.

- Il faudra te renseigner sur ce Matsnev. Dernière question : qui est Mr X ?

- Agabekov. Surprenant n'est-ce pas ?

Pour la première fois depuis notre rencontre, coupe-jarret laissa échapper une émotion de son visage blême. Il sourit.

- Pas vraiment, répondit-il. On s'est toujours douté qu'il était corrompu.

« On ». J'aurais donné cher pour connaître ce « on ».

- Ecoute-moi, Rukov. Je représente des gens qui sont curieux de connaître la vérité. Une denrée rare, comme tant d'autres. Pendant quelque temps, j'ai pensé qu'elle triompherait, mais il suffit de lire les journaux pour voir qu'elle est passée de mode une fois de plus. Et encore, notre presse a tendance à cacher la vérité. Mais il se pourrait bien que tu la découvres.

- L'avenir nous le dira. Puis-je te poser quelques questions à présent ? J'ai collaboré. Et puis ça pourrait m'aider dans notre enquête commune.

Il mit la main à sa poche. Pendant un instant je crus bien qu'il allait en extraire un revolver. Mais il la laissa où elle était. Mon soupir n'échappa nullement à son regard vigilant.

- Je ne sais pas précisément en quoi consiste ta mission, dit-il alors, mais je répondrai à n'importe quelle question si je le peux.

Bien. Commençons par les préliminaires.

- Pourquoi m'as-tu contacté ? Que veut ton groupe ?

- Nous croyons que l'Union-Soviétique peut encore être sauvée, en dépit de la situation actuelle. Cependant, cela ne peut réussir qu'en maintenant un équilibre suffisant entre les factions adverses sur le plan des réformes politiques. Les renseignements doivent être objectivement recueillis et objectivement transmis. Il se trouve que ta mission concerne, bien qu'indirectement, certains membres du département 7. Et il se trouve qu'Agabekov nous intéresse. Nous te recommandons de contrôler ses activités. Il semble qu'il soit en contact avec des espions étrangers qui souhaitent déstabiliser le Kremlin.

- Pourquoi le soupçonnez-vous ? Il a pourtant une réputation sans faille.

- Ce n'est pas nécessaire que tu le saches. Pour parler simplement, il peut représenter des forces contre qui mon groupe est actuellement engagé.

- Mais pourquoi est-il en contact avec le gang de Mechulaiev ?

- Je ne sais pas. Ses activités ont échappé à notre surveillance jusqu'à maintenant.

- Et à part lui, des membres du département 7 sont-ils impliqués dans les activités criminelles ?

- Si tous les officiers corrompus du KGB étaient virés, il en resterait très peu dans le service ! Le problème est la sécurité de l'Etat, sans doute. Une certaine corruption peut-être tolérée. Ce qui doit être stoppé net, c'est toute tentative de déstabiliser l'Union-Soviétique.

En bref : était-il plus important d'arrêter un conducteur en état d'ébriété ou un psychopathe ? Tous les deux étaient coupables mais l'un d'entre eux était plus dangereux. C'était peut-être ça mon problème : je voulais définitivement éliminer la racaille. Je n'arrivais pas à me concentrer sur les priorités.

- Et Kusnetsov ? Et Chapkin ? lui dis-je.

- Il se peut qu'ils abusent de leur situation pour des profits personnels. Mais qui ne le fait pas ?

Il n'avait pas tort. Mais pour que ces deux là se retrouvent mêlés à cette affaire, il fallait vraiment qu'ils aient franchi la limite. En supposant toujours qu'ils n'agissent pas pour l'intérêt du KGB.

- Les agences de renseignements étrangères sont-elles actives de façon inhabituelle dernièrement ? lui demandais-je.

- J'ai entendu parler d'une femme, agent de la CIA. Ses objectifs n'ont pas été encore bien cernés. Elle a seulement été signalée à notre service récemment. Je ne sais rien de plus à son sujet. Bon, il est temps que j'y aille.

- Est-ce qu'on se rencontrera à nouveau ?

- Retrouve-moi ici à 11 heures, demain matin. Viens seul. Je vais me renseigner sur Matsnev. Oh, autre chose : nous sommes intéressés par tout renseignement que tu pourrais obtenir sur quelque chose qui s'appelle « Renaissance ».

- « Renaissance » ? Qu'est-ce que c'est encore que ce truc là ?

- Si on te le demande, c'est qu'on ne le sait pas Rukov !

Peut-être, mais c'était tout de même vague son histoire. Je savais de moins en moins où je mettais les pieds.

- Et n'essaye pas de me suivre ou de découvrir mon identité.

Sur ce, il partit en direction du métro. Drôle de type. Il semblait bien me connaître, et je n'aimais pas ça. En tout cas, il était du KGB, mais de quelle filière, ça je l'ignorais totalement. D'après lui, je devais me concentrer sur Agabekov... Peut-être. Mais il m'avait un peu trop vite détourné de Kusnetsov et de son gendre Chapkin. Leur réputation, allant à l'encontre de celle d'Agabekov, ne pouvait être basée sur un feu de paille. Deux camps semblaient s'opposer : le camp Agabekov et celui Kusnetsov. Enquêtaient-ils tous les deux sur l'affaire ou bien étaient-ils corrompus ? L'un d'eux pouvait aussi mener une enquête sur l'autre... Le fait que coupe-jarret m'ait éloigné de la piste de Kusnetsov pouvait peut-être démontrer une ruse. Kusnetsov me l'aurait envoyé pour brouiller les pistes et coincer Agabekov qui menait, pourquoi pas, une enquête sur lui ? Je marchais sur des œufs, et si je courais une nouvelle fois le risque de me rendre au rendez-vous clandestin de demain, il me faudrait insister sur le sujet Kusnetsov et de son gendre Chapkin. Ce qui m'intéressait, ce n'était pas les renseignements trompeurs qu'il me donnait, mais ce qu'il ne me disait pas.

Je remontais à mon hôtel. Je n'oubliais pas mon second rendez-vous, plus officiel cette fois-ci, avec mon contrôleur. Je me demandais qui Vovlov avait bien pu m'envoyer. Le connaissant, il m'avait sûrement refilé l'un des pires du département P. En l'attendant, je m'étais allongé sur le lit pour me reposer de cette dure journée de travail. Mais qu'est-ce que je racontais ? La journée était loin d'être terminée ! Je n'en étais encore qu'aux préliminaires de l'enquête. Mon contrôleur m'apporterait sûrement de nouveaux ordres de mission pour la soirée. Il ne fallait pas rêver.

A 19 heures 30 précises. Un bruit sourd retentit dans le couloir. On aurait dit une lutte. Je m'emparai d'un gros vase et m'approchai de la porte. Si finement armé, je ne risquais rien. Ordure de Vovlov, il ne m'avait même pas consigné un flingue.

Quelqu'un frappa doucement à la porte. Une voix d'homme fit :

- C'est ton contrôleur. J'entre Rukov.

Conformément à la procédure standard, je n'avais pas fermé le verrou avant l'arrivée de mon contrôleur. J'espérais vraiment que c'était lui...

Un homme entra, traînant un corps inerte. Le cadavre portait un imperméable, un chapeau, et avait surtout un regard vide et surpris. Coupe-jarret ? Non... les vêtements étaient presque identiques mais c'était un autre pauvre type.

- Pose donc ce vase et viens m'aider, Rukov !

Je reconnus l'homme. Je ne le connaissais pas personnellement mais son visage ne m'était pas inconnu. On avait dû se croiser dans les couloirs du département P, lors de ma première journée. C'était un dandy à l'air dangereux. Blond et coiffé en brosse. Sa tête me faisait penser à celle d'une fouine. Le genre de gars qui vous fait changer de trottoir. Je l'aidai à tirer le corps dans ma chambre.

- Finissons-en avec les présentations, hein ? fit-il. Je m'appelle Savinkov. Je suis ton contrôleur.

Je fixais surtout le cadavre.

- Cet individu, continua-t-il, m'a conduit ici sous la menace d'un pistolet. J'ai été capable, comme tu peux le constater, de prendre le dessus sur lui.

- Il est mort, me contentai-je de lui dire.

De par la position anormale de sa tête, on pouvait tout de suite voir qu'il lui avait cassé le cou. Était-ce vraiment la seule solution ? Vovlov. Il m'avait envoyé un tueur impitoyable.

- Oui, il a perdu la vie pendant que je le délestais de son pistolet, dit Savinkov sans la moindre amertume. A ta place, je demanderais à voir mes papiers.

A quoi bon ? Il m'aurait déjà tué s'il l'avait voulu. Il tendit sa carte d'identité. La photo concordait, bien entendu. Savinkov, Radomir Yosifovitch. Commandant, département P, Moscou.

- Satisfait, j'espère, fit l'homme. Le camarade Vovlov m'a dit que tu étais doué pour attirer les ennuis. La présence de cet homme montre qu'il ne s'était pas trompé. Tu as une idée de qui c'était ?

Comment pouvais-je le savoir ? Je ne savais même pas qui était dans mon camp. Kusnetsov ? Agabekov ? Coupe-jarret ? Mechulaiev ? Tous pouvaient me l'avoir envoyé. Je fouillais le corps. Le gars était à peu près de ma taille et de ma corpulence. Et je ne l'avais jamais vu. Il n'avait pas de papiers, cela aurait été bien trop simple. C'était peut-être un espion américain ? Greenberg ou cette femme de la CIA auraient très bien pu me l'envoyer... Non : ses traits, sa coiffure, ses vêtements suggéraient qu'il était probablement citoyen soviétique. Mais pouvait-on s'y fier ?

- Rien de notable ? demanda Savinkov.

- Si.

Je lui montrai la main du cadavre. Un numéro de téléphone était écrit sur sa paume gauche : 48336.

- Quel imprudent petit gars, fit mon contrôleur. C'est un numéro du coin.

Il s'approcha de la fenêtre. Il y avait un gars en face de l'hôtel qui faisait les cent pas devant la cabine téléphonique.

- Un coin vraiment près, acheva de dire Savinkov. Débrouille-toi pour qu'il monte.

Je téléphonais au numéro. Savinkov m'indiqua que le type en bas venait d'entrer dans la cabine. C'était bien notre homme.

- Viktor ? fit une voix.

Viktor ? Se pouvait-il que ce mort soit le Viktor Matsnev que je cherchais ?

- Oui, répondis-je d'une voix la plus neutre possible.

- Le travail est fait ?

- Monte.

La voix ne répondit pas instantanément. Savinkov me fixait avec des yeux interrogatifs.

- Ce n'est pas ce qui était prévu ! répondit finalement la voix. Est-il mort ou pas ?

- Monte.

Je sentais sa respiration. Pourvu qu'il marche. Mon contrôleur ne supporterait pas un échec de ma part.

- Je n'aime pas ça, fit la voix nerveuse. D'accord, je viens.

Savinkov parla de l'endroit où il se tenait, près de la fenêtre :

- Bien joué, Rukov. Notre ami sort de la cabine téléphonique et se dirige vers l'hôtel. Préparons-nous à l'accueillir comme il se doit.

- Quel est le plan, camarade commandant ?

- Il est des plus simple : j'attendrai derrière la porte, pendant que tu te chargeras de le faire entrer. Dès qu'il aura mis un pas dans la chambre, je le tabasserai par derrière. Evitons de faire trop de bruit, d'accord ?

Il se planqua sur le côté de la porte et me fit signe de préparer l'accueil. Son plan était bien sympathique mais le gars ne rentrerait sûrement pas s'il m'apercevait encore vivant. Je retirai l'imperméable et le chapeau du cadavre pour les enfiler, et planquai ensuite rapidement le corps dans la salle de bain. Pour parfaire l'illusion, j'éteignis les lumières.

- Ingénieux, Rukov. Tu me surprends.

Des bruits de pas se firent entendre dans le couloir.

- Je te suggère de ne pas le tuer, camarade commandant, lui dis-je en cachant à peine mon ton de reproche.

- Ne t'inquiète pas, capitaine. Tu pourras l'interroger. Les hommes morts ont un vocabulaire si limité...

Quelqu'un frappa doucement à la porte. Je lui dis d'entrer. La poignée de la porte tourna et la porte s'ouvrit. Complètement abusé par mon déguisement, le nouveau venu s'engouffra dans la pièce sans se douter du sort qui l'attendait. Alors qu'il se retournait pour fermer la porte, le commandant Savinkov lui porta un coup décisif avec la crosse de son pistolet. L'homme s'effondra. Savinkov ralluma et me congratula :

- Décidément, tu m'impressionnes, Rukov ! Un raisonnement élégant.

Il regarda le type évanoui. Il avait son compte. On aurait dit un petit voyou des rues. C'était peut-être ce qu'il était d'ailleurs.

- Notre invité ne devrait pas se réveiller avant un bon moment, dit Savinkov. Nous parlerons à notre associé quand il reviendra à lui. (il s'assit sur le lit) Eh bien maintenant Rukov, dis-moi ce que tu as vu et fait aujourd'hui. Je veux tout savoir depuis ton arrivée ce matin.

C'était mon contrôleur. Et donc son rôle de tout connaître sur mes activités. Je lui expliquai tout depuis le début, à un point près : l'affaire coupe-jarret. Une fois encore je risquais gros. En cas de pépin, je n'aurais laissé aucune trace de leur existence. Mais j'avais comme l'impression que le département P n'aurait pas apprécié de me savoir en collaboration avec de parfaits inconnus. Chaque homme à ses secrets et jusqu'ici je ne me souvenais pas en avoir eu. Le contact avec coupe-jarret serait donc mon premier.

J'avais dû parler pendant une bonne heure, jusqu'à 20 heures 30 à peu près. Le temps de lui expliquer mes théories sur les camps Agabekov et Kusnetsov. Sa réaction fut exactement le contraire de celle de coupe-jarret. Pour lui Agabekov était de notre bord. C'était Kusnetsov qu'il fallait coincer.

- Excellent travail ! fit-il dans un enthousiasme grandissant. L'affaire Chapkin aboutit clairement à la culpabilité de Kusnetsov. Tout ce dont nous avons besoin maintenant, c'est d'établir exactement ce qu'il vient faire dans cette histoire.

- Mais Agabekov était là lui aussi.

- Ca ne me surprend pas qu'il ait parlé à ce Obukov à l'hôtel Syervyernaya Zvyezda. Ca ne fait juste que confirmer ce que j'ai appris : il enquête aussi sur Kusnetsov. Nous devons éclaircir l'affaire avant lui.

Je pouvais me tromper mais j'étais sûr qu'ils se connaissaient. Voulait-il le protéger ? Il semblait tellement certain de la fidélité d'Agabekov. Pourquoi pas moi ? Il s'était montré si peu coopératif lors de notre entretien...

- Tout semble mener à Kusnetsov, me confia-t-il. Mes investigations personnelles le confirment. Le temps passe et nous devons en apprendre plus. Suis les indices qui mènent à lui.

L'individu sans connaissance revint enfin à lui. Savinkov ne l'avait peut-être pas tué, mais il ne s'était pas gêné pour lui mettre le paquet. Le commandant qui avait fouillé ses poches en vain avait désormais hâte de connaître quelques réponses.

Le type s'affaissa sur les genoux difficilement et parla avec de grandes difficultés :

- Nnhh... Viktor ?

- Ton collègue Viktor nous a quitté définitivement, j'en ai peur, lui confia sans management Savinkov.

Le gars parvint à se lever sur ses pieds.

- Tu l'as tué ? demanda-t-il horrifié.

- Oui, je l'ai fait. Son cou s'est brisé net, de façon agréable.

Savinkov semblait prendre un malin plaisir à le mettre dans une terrible angoisse. Il voulait voir la terreur dans ses yeux de chasseur qui devient gibier.

- Tu vas me tuer aussi, hein ? cracha le gars en soupirant.

- Je pourrais ! le renseigna Savinkov. Ca dépend si tu t'expliques rapidement et de façon satisfaisante. Nous allons commencer par ton nom.

- Je m'appelle Burlatski, Piotr. Je suis venu ici avec Sliunkov.

- Viktor ?

- Oui. C'est... c'était lui.

Donc ce n'était pas Matsnev. Un coup d'épée dans l'eau.

- Pourquoi êtes-vous venus ici ? demanda Savarin.

- On cherchait de la marchandise à voler... Des montres occidentales et d'autres choses dans ce genre...

Il mentait, c'était évident. Savinkov le savait aussi et le lui montra d'une manière bien sympathique : il lui brisa un de ses doigts. Il prenait un tel plaisir qu'il me persuadait presque qu'il avait rêvé d'une telle réponse. Juste histoire de le secouer un peu.

L'homme tomba à genoux sous la douleur. Savinkov étouffa ses cris de sa main. Il le calma en lui filant quelques tapes sur les joues. Quant à moi, je lui tendis une serviette pour empêcher le sang de trop couler. C'était plus qu'un doigt cassé : Savinkov le lui avait pratiquement coupé d'un seul coup sec ! Ces types avaient tenté de me tuer, et pourtant il me faisait presque pitié dans les mains de mon contrôleur.

- Tu changes ta musique ou je continue ? lui demanda-t-il paisiblement.

- D'accord ! Je... On... On nous a envoyé tuer ton ami.

Savinkov le gifla.

- Qui ça « on » ? Ne t'arrête pas, je t'en prie ! Nous voudrions connaître l'histoire complète.

Burlatski était en larmes. Il se demandait sans doute comment il avait pu en arriver là, comment il avait pu se laisser embarquer dans une telle affaire. Car il n'était qu'un sous-fifre. Du menu fretin.

- Viktor a reçu un message, confessa-t-il. Il nous disait de nous rendre à l'hôtel Syevyernaya Zvezda.

L'endroit où j'avais surpris Obukov et Agabekov. Tiens, tiens...

- Alors, continua-t-il en pleurnichant, on y va, tu vois ! Le message parle de la chambre 304. Il y avait un homme qui attendait.

- Qui était-ce ? le brusqua Savinkov.

- Je ne sais pas. Je te le jure. Il était assis derrière une lampe braquée sur nous pour qu'on ne puisse pas voir son visage. Il avait des cheveux noirs. C'est tout ce que j'ai vu. Il... il nous a donné une photo et cent dollars et il a dit qu'on en aurait encore deux cents quand le boulot serait terminé. C'est tout !

Savinkov, bâillonna le type et se retourna vers moi :

- Je veux que tu ailles ce soir à cet hôtel, Rukov. Trouve ce que tu peux. Et je n'ai pas besoin de te rappeler que nous ne pourrions réussir ici à Leningrad sans discrétion. Evite de faire du tapage et ne tue personne !

C'était culotté de sa part de me dire une telle chose. Et puis sans arme, je ne pouvais me permettre de faire trop de grabuge. J'étais peut-être pressé de voir l'issue du tunnel mais sûrement pas stupide.

- Je n'ai même pas une arme ! lui lançai-je en espérant qu'il me confie celle du défunt truand.

- Tant-mieux ! dit-il en la mettant dans sa poche. Et maintenant notre préoccupation immédiate est de te débarrasser du mort. Le camarade Burlatski, ici présent, viendra avec moi. Donne-moi juste cinq minutes pour partir tranquillement. Débrouille-toi pour que le

corps de Viktor disparaisse de cet hôtel. Fais le maintenant, avant de faire autre chose. Nos ennemis sont malins : ils pourraient t'envoyer la milice ici pour chercher le cadavre. Si tu te trouves mêlé à une enquête criminelle, nos efforts auront été vains !

- Où vais-je planquer un cadavre, moi ?

- Tu as fait preuve de malice jusqu'ici... Pourquoi ne le jettes-tu pas dans le canal au bout de la ruelle ?

- Bonne idée... mentis-je.

- Je reviens dans une heure. Ne tarde pas, d'accord ?

Le commandant Savinkov s'en alla en compagnie du misérable Burlatski, gémissant et apeuré. Merci pour cette mission : jeter un cadavre dans le fleuve ! Une méthode digne d'un gangster. Mais mon contrôleur avait bien raison sur un point : il nous fallait agir en toute discrétion. Avec la milice qui patrouillait du côté du canal, ce ne serait pas une partie de plaisir. J'eus alors une idée. Sans doute pas la meilleure que j'aie jamais eue mais je n'avais rien d'autre en magasin. Si je m'arrangeais pour le faire passer pour un alcoolique ivre-mort, ça pourrait peut-être marcher.

Je le rhabillai de son imperméable gris clair d'importation, et de son chapeau brun assez crasseux. M'emparant des bouteilles d'alcool dans le mini-bar, je l'aspergeai de toutes parts. Avec ces bouteilles de vinaigre poussiéreuses il ne tarderait pas à empester à des kilomètres à la ronde. Je versai un peu de vodka tord-boyau le long de son menton et de sa poitrine. Il sentait si fort qu'une étincelle l'aurait enflammé.

Je jetai un coup d'œil à la réception : il y avait un gros gars et... ce qui m'intéressait. Je repartis dans ma chambre pour traîner le cadavre dans le couloir de l'hôtel. Il y avait une petite fenêtre qui menait sur la ruelle où j'avais rencontré coupe-jarret. Vu son ambiance morbide, elle n'était que peu empruntée, surtout à une heure pareille. Je balançai le corps de Viktor par la fenêtre. Il roula sur le toit puis tomba en heurtant le trottoir d'un bruit sourd. Pas un instant à perdre, je me précipitai à la réception d'un air dépité et agacé :

- Je n'arrive pas à dormir ! Il y a un individu qui fait suffisamment de bruit pour réveiller un mort ! mentis-je au gros réceptionniste.

- Des voyous irresponsables ont infiltré tous les secteurs du tissu social, déclara-t-il lassé. Je vais voir.

- Très bien. En attendant, je vais faire un tour.

Le réceptionniste monta à l'étage. Je m'emparai du fauteuil-roulant derrière le comptoir de la réception et sortis à grande vitesse de l'hôtel. Je partis dans la ruelle pour retrouver mon cadavre affalé sur le bitume. Il avait pris un coup avec la chute. Je le mis sur le fauteuil-roulant et essuyai rapidement le sang sur son visage. Et seulement alors, je partis en direction du canal.

Le voyage se fit sans embûche. Ou presque : à peine à quelques dizaines de mètres du canal, je fus intercepté par deux types de la milice qui patrouillaient. Ils s'approchèrent de moi et de mon ami Viktor...

- Un peu tard pour une promenade, non ? me dit le premier type. Et trop froid pour rester dehors.

- Tu vas attraper une pneumonie, camarade, dit le second.

L'un d'eux tournait autour de moi comme autour d'une proie. Il voulait me rendre nerveux, et pourquoi pas me faire avouer certains délits ? Mais durant mes années au service de la patrie je m'étais souvent retrouvé dans des situations encore plus délicates. Mon visage ne trahissait aucune inquiétude. Seulement mon visage.

Le premier gars observa mon camarade en fauteuil-roulant qui restait, bien entendu, immobile :

- On dirait qu'il l'a déjà attrapée celui là !

Le second milicien sentit une forte odeur lui parvenir aux narines :

- Il sent comme s'il avait avalé une distillerie !
- On ne peut pas le blâmer, le pauvre diable. Cloué dans un fauteuil-roulant comme ça...commenta le premier type.

Les miliciens me sourirent et l'un d'eux me dit :

- Et bien, fais-lui respirer de l'air frais, puis au lit !

Et ils repartirent dans leur ronde. Je pouvais enfin respirer normalement. Merci Savinkov, quelle mission tu m'avais confié là !

Les miliciens tournèrent au coin de la rue, et vu l'heure, plus un chat ne traînait dans les rues de Leningrad. J'attachai solidement Viktor avec sa ceinture au fauteuil-roulant puis, avec un grand élan, le jetai à la flotte. Le poids du fauteuil entraîna le corps avec lui tout au fond du canal. On ne le retrouverait pas de si-tôt. Le fauteuil me fit penser à mon Oncle Vanya. S'il apprenait un jour ce que j'avais fait, jamais plus il ne me laisserait le pousser !

Je revins à l'hôtel. Je passai devant le gros réceptionniste.

- Alors vous les avez eus ? lui demandais-je.

- Non. Et en plus ils ont volé le fauteuil-roulant de mon frère ! Si jamais je les chope !

- Oui. Ce genre de type, il faudrait tous les jeter à la flotte une fois pour toutes.

Une fois dans ma chambre, je m'installai sur le lit et attendis l'arrivée de mon contrôleur. J'étais vidé. Et dire qu'il me faudrait sûrement retourner à l'hôtel Syevyernaya Zvezda ce soir.

Savinkov arriva à 21 heures 36. Seul cette fois.

- Bien, ami. Le travail est-il achevé ? me demanda-t-il.

- Bien entendu, camarade commandant.

- Bon travail. Le département P est loin d'être parfait. Mais la présence d'hommes tel que toi en son sein améliorera considérablement ses résultats !

Pourquoi me faisait-il de la lèche ? En général, on ne commentait pas d'une telle manière toutes les missions réussies. Les supérieurs, comme Vovlov, ne voyaient ça que comme un travail élémentaire accompli. Rien de plus.

- Maintenant, Rukov, il faut que je te donne des instructions. Va voir à l'hôtel Syevyernaya Zvezda ce que tu peux apprendre sur toute personne qui aurait envoyé les deux tueurs à tes troussees. Sois ici dans ta chambre à 7 heures, demain matin. Je voudrais écouter les enregistrements que tu as faits. N'oublie pas d'aller récupérer ton magnétophone à l'entrepôt.

Aller à l'hôtel, puis passer à l'entrepôt, et être éveillé à 7 heures du matin... Une longue nuit de sommeil... ne m'attendait pas. J'en avais bien peur.

Chapitre 9

J'arrivai à l'hôtel Syevyernaya Zvezda juste après 22 heures. A cette heure-ci, le bar était plein de touristes et de prostituées. Mais ça se vidait rapidement pour remplir les chambres de l'hôtel, le temps d'une demi-heure bien exploitée. Avant que je ne demeure seul, il fallait me renseigner auprès de l'une des deux charmantes jeunes prostituées qui étaient en train de reprendre des forces en buvant un ou deux verres. L'une d'elles fut prise au moment où je m'en approchais. Je m'adressai donc à l'autre, une jeune fille séduisante avec un signe dollar dans les yeux, la seule monnaie qu'elles acceptent dans ce genre de bouge. C'était une superbe blonde, très coquette et en mini-jupe, tellement mini qu'elle semblait ne rien porter.

- On peut parler, lui demandai-je poliment.

- Tu es russe, me dit-elle. Je divertis seulement les touristes étrangers. Essaie l'une des autres filles, elles font moins de difficultés. Moi je ne veux pas de roubles.

Et je n'avais pas un seul dollar sur moi...

- Quelle chambre utilises-tu pour divertir tes clients ? lui demandai-je alors.

- 502. Pourquoi, tu es superstitieux ?

- Un peu. Je préférerais la chambre 304.

Là où les deux truands avaient rencontré le type qui voulait me voir mort.

- C'est l'une des deux chambres de Tamara, me dit-elle en buvant d'un trait son verre.

- Elle utilise deux chambres ? Pourquoi ?

- Tu n'auras qu'à le lui demander. Elle ne devrait plus tarder maintenant.

- Parle-moi d'elle.

- Parle-lui toi-même. Elle se tient juste derrière toi.

Je me retournai pour apercevoir une créature de rêve... habillée un peu vulgairement cela dit. Cet accoutrement salissait une telle beauté et j'enrageai de voir une telle personne, gâcher sa vie dans un tel métier. C'était une magnifique brune aux yeux verts. Elle semblait rusée et avait l'air d'avoir beaucoup de sang-froid. Elle demanda un verre au barman tout en reboutonnant sa robe de cuir. Je pus facilement entrevoir qu'elle ne portait rien dessous. Tous les clients du bar ne la quittaient pas de leurs yeux salaces. Ils regardaient son sexe poilu à moitié découvert, la bave aux lèvres. Avant que quelqu'un ne me l'enlève je me l'accaparai.

- Bonjour, ma belle, lui dis-je.

- Tu as besoin de compagnie ? me demanda-t-elle. J'ai une jolie chambre que nous pourrions utiliser.

Elle me prit les mains et s'en servit pour tripoter son sexe et sa poitrine gonflée. Je la retirai avant de ne perdre totalement mon sang-froid et m'efforçai de la regarder droit dans ses beaux yeux.

- On m'a dit que tu utilises deux chambres pour recevoir tes invités. Pourquoi ?

Elle me fixa d'un air méfiant et finit de reboutonner sa robe.

- Pourquoi veux-tu le savoir ?

- Superstitieux sur les nombres. J'aimerais aller dans la chambre 304.

- C'est la chambre que j'utilise en général. On peut y aller si tu m'allonges 50 billets.

- 50 roubles ?

Elle laissa échapper un ricanement moqueur.

- « Dollars ». Tu me prends pour qui ?

- Désolé, mais c'est que je n'ai que des roubles sur moi.

- Alors, il va falloir te passer de gymnastique pour ce soir, beau gosse. Reviens me voir si tu trouves de la monnaie verte surtout. Tu me plais.

Et pour me le prouver elle m'embrassa goulûment devant les autres clients qui mataient tout excités. Un allemand s'approcha de nous et lui demanda si elle était libre. Elle me regarda, déçue, et dit :

- Plus pour longtemps on dirait. T'as cinquante dollars ?

Il lui montra son argent et ils partirent ensemble.

- A tout à l'heure... me dit-elle en battant des cils.

A l'instant même où elle quittait le bar, Greenberg entra. Suivi de très près par une femme occidentale, richement vêtue ; et portant une épaisse couche de maquillage. L'américain alla s'asseoir sans m'avoir vu. Il fallait que je lui parle. Il aurait sûrement quelques réponses à mes questions. Mais la femme m'intercepta en me voyant approcher de sa table.

- Capitaine Rukov ? Je m'appelle Wallace.

Comment connaissait-elle mon nom ?

- Pourrais-je te parler dans le hall ? me demanda-t-elle, un grand sourire aux lèvres.

Je la suivis jusque devant la réception. Qui était cette femme ?

- Nous n'avons pas été présentés, lui dis-je durant le trajet.

- Non, mais je crois que tu connais mon collègue, Greenberg. Vous avez passé un certain temps ensemble dans une très petite pièce à Moscou. Tu te souviens ?

Comment oublier ? Alors Greenberg avait aussi découvert mon identité. Rien de plus simple quand on travaille à la CIA. Quant à elle, c'était peut-être la femme dont m'avait parlé coupe-jarret. Elle était pour eux comme pour moi, un mystère.

- J'aimerais mieux parler à Greenberg en personne, lui dis-je hargneux.

- Ne t'approche pas de lui, Rukov ! me cria Wallace. Le barman est un informateur et Greenberg ne veut pas qu'on le voit parler avec toi.

Allons bon : comment aurait-il pu deviner que je viendrais ici ce soir ?

- Il m'a demandé de parler en son nom, me dit Wallace.

- Continue à parler.

- Greenberg ne peut pas se permettre d'être vu avec toi. Mais il veut échanger des renseignements avec toi. Toute chose qui concerne l'affaire sur laquelle tu travailles.

- Parce que tu crois que je vais vous dévoiler quoi que ce soit...

- Nous voulons attraper les gens qui sont derrière ces épouvantables vidéos. Nous pensons qu'il s'agit d'un véritable sac de nœuds.

- Ca je ne te le fais pas dire.

Elle regarda autour d'elle. Personne. Même le réceptionniste était absent.

- Pour témoigner de ma bonne foi, je suis prête à répondre à toutes tes questions, me proposa-t-elle.

Intéressant. Seulement je n'avais pas confiance en elle. Elle était venue avec Greenberg, soit. Mais je n'avais pas plus confiance en lui. Et comment être certain de l'authenticité de ses réponses. Elle était maligne. C'était peut-être moi qui posais les questions, mais c'était moi qui lui refilais le plus d'indices de cette façon. Si je lui demandais qui était Viktor Matsnev, et qu'elle ne le savait pas, je lui aurais refilé un nom important pour rien. Je ne voulais rien d'elle. Si ce n'était...

- Ce dont j'ai besoin, c'est d'argent américain.

Elle me regarda surprise. Puis elle fouilla dans son sac à main. Elle ressortit une liasse qu'elle compta.

- Je peux te donner... 100... non, 150 dollars. C'est tout ce que j'ai.

Ce serait largement suffisant. Merci.

- Rien d'autre me demanda-t-elle désappointée.

- Rien d'autre, lui dis-je en comptant les billets.

- J'ai montré ma bonne foi, Rukov. Greenberg te contactera demain après-midi ou demain-soir. Il attend d'avoir des renseignements importants qu'il voudra partager en échange de ce que tu as appris. Bonne nuit capitaine.

Wallace entra dans l'ascenseur. Elle s'arrêta au 5eme étage.

150 dollars ! Je pouvais me faire une sacrée fête avec ça ce soir ! Tamara serait ravie de voir ma nouvelle collection de billets, j'en étais sûr. Je retournai au bar pour l'attendre et constatai que Greenberg avait disparu. Etrange... je ne l'avais pas vu sortir vers la réception. Je n'avais pas soif. Au contraire, il fallait que j'aille au petit coin. Ce que je fis. Alors que je voulais me soulager, un gars me surprit dans les toilettes et me plaqua contre le mur. Il me masquait la bouche de sa main pour m'empêcher de crier, et me sommait de me calmer, avec un fort accent américain. Il m'autorisa à me tourner vers lui : Greenberg !

- Nos chemins se croisent à nouveau, me dit-il un sourire aux lèvres. Je ne t'ai pas fait trop peur j'espère ?

- Tu as bien fait de me lâcher. Je n'aurais pas voulu te tuer.

Il rit de mon arrogante réponse. J'avais un sacré culot. Avec la prise en clé qu'il m'avait faite, j'étais à sa merci. Ce n'était pas un petit voyou des rues. Ce gars était de la CIA, il ne fallait pas l'oublier.

- Tu as parlé à Wallace. Que lui as-tu dit ? me demanda-t-il.

Il ne le savait pas ?

- Quelle est la nature de tes rapports avec elle ? lui demandai-je à mon tour.

- Wallace est de la CIA. Mais nous ne travaillons pas ensemble. Contrairement à moi, elle n'aime pas la Perestroïka. Et elle appartient à un groupe de gens qui préféreraient les choses telles qu'elles étaient avant.

- Alors j'ai bien fait de ne rien lui dire. Pourquoi es-tu à Leningrad ?

- Nous sommes sur la même affaire, Rukov : ces cochonneries de vidéos. Certaines questions restent sans réponse. Des questions qui commencent par qui, quand, où, quoi et ainsi de suite.

- Tu veux échanger des informations ?

- Je ne suis pas sûr d'avoir besoin de toi. Que peux-tu me proposer ?

- Pourquoi ne parles-tu pas en premier ?

Greenberg entra dans une cabine des toilettes, pour se soulager. Je fis la même chose. Comme il n'y avait personne, nous pûmes tranquillement discuter.

- Comme je te l'ai dit, je ne pense pas avoir besoin de toi, Rukov. Une dernière fois : nous le faisons comme je l'entends ou quoi ?

Il était américain. Moi Russe. Nous étions d'un bord opposé l'un de l'autre. Et pourtant, je sentais qu'il était le seul en qui je puisse avoir réellement confiance. Et je sentais qu'il me percevait aussi comme son seul allié digne de confiance en U.R.S.S.. Peut-être était-ce dû à notre petit séjour chez Verto ? Des liens s'étaient-ils formés entre nous ? Quoi qu'il en soit, je décidai de répondre à toutes ces questions, dans la mesure du possible, bien entendu.

- C'est d'accord, lui dis-je en m'égouttant comme il se doit. Que veux-tu savoir ?

- Qui est ton contrôleur ?

Je ne voyais pas en quoi ça pouvait l'aider et faire avancer l'affaire. Cette question était surtout posée par curiosité. Ça ne me gênait pas tant que ça de lui répondre :

- Savinkov.

- Aïe ! grinça-t-il. Je ne t'envie pas, Rukov. Savinkov est un manipulateur. Chaque fois qu'il se montre bienveillant, humain et qu'il te dit de ne pas t'en faire, c'est qu'il se prépare à t'enfoncer un couteau dans le dos !

D'ordinaire, je lui aurais répondu de foutre ses conseils où je le pensais. Qu'il ne voulait mettre que la discorde entre nous. Mais dans le cas présent, il fallait me rendre à l'évidence qu'il mettait dans le mille.

- C'est simple, continua-t-il : le jour où il te propose un de ses cigares cubains, c'est que tu peux te fier à lui. Pas avant.

Choc. Un cigare cubain ? Se pourrait-il que ce soit lui à l'avoir offert à Agabekov ? Ce n'était sans doute qu'une coïncidence mais cela pouvait aussi montrer un lien entre eux. Savinkov n'avait cessé de me dégager de la piste Agabekov pour me concentrer sur celle de Kusnetsov et de son gendre.

Greenberg me posa une autre question.

- Dis-moi où tu es allé cet après-midi.

Je tirai la chasse d'eau et allai me laver les mains. Le temps de réfléchir à la manière de lui répondre. Je lui épargnerai les détails mais ne lui mentirai pas :

- Au parc Ladoga et dans la rue de la Faucille et du Marteau.

- D'accord... Dis-moi ce que tu sais sur Protopopov ?

Oh non. Encore un nouveau nom dans l'enquête.

- Je n'ai jamais entendu parler de Protopopov.

Il tira la chasse et sortit de sa cabine.

- D'accord, dit-il. Supposons que je te croie. Qu'attends-tu de moi ?

Il alla se laver les mains pendant que j'essuyais les miennes sur une serviette étonnamment propre.

- Ce Protopopov dont tu viens de parler... Qui est-il ?

- J'aimerais le savoir. La piste des vidéos m'a emmené des Etats-Unis à Helsinki. Pendant que j'étais là-bas, je suis tombé sur ce nom. Ce pourrait être un nom de code pour l'opération ou le cerveau qui se cache derrière ?

- Moi je suis tombé sur plusieurs noms aussi : Viktor Matsnev ?

- Jamais entendu parler.

- Et Yakuchev ?

- Même chose. Mais je me renseignerai.

Il s'essuya les mains.

- On a voulu me tuer ce soir, lui dis-je.

Il se tourna vers moi, peu surpris.

- Ne me dis pas que ça t'étonne, Rukov !

- Pas le moins du monde. Mais j'aimerais savoir qui a voulu ma peau. On m'a envoyé deux petites frappes : un certain Burlatski, et un certain Sliunkov.

- Je ne connais pas ce Burlatski, mais Viktor Sliunkov, si c'est l'homme auquel tu fais allusion ne m'est pas totalement inconnu. C'est un tueur à gages. Il a été mêlé à des affaires criminelles il y a déjà quelques années et a été arrêté par un agent local du KGB.

- Qui ça ?

- Oh, tu dois le connaître au moins de nom : Chapkin, le gendre de Kusnetsov. Depuis ce temps là, le bruit court qu'il fait le sale boulot de Chapkin en échange d'argent et d'indépendance.

Ca collait bien. Kusnetsov aurait pu vouloir m'éliminer en sale fouineur que j'étais.

- A propos de Chapkin, continua-t-il, savais-tu que lui et son beau-père dirigeaient des prostituées ici ?

- Non. Ca m'est totalement nouveau.

- Ils sont malins : en plus de se faire du fric sur le dos de ces pauvres filles, elles leur signalent tous les renseignements intéressants qu'elles recueillent des visiteurs étrangers. Pas très légal tout ça pas vrai ?

Kusnetsov ou Agabekov ? Les deux me semblaient tout aussi impliqués mais sans se savoir dans la même affaire. J'avais bien fait de me confier à Greenberg, il m'en apprenait plus que ce que je lui avais donné. En partant du principe qu'il n'invente pas tout.

Me voyant réfléchir silencieusement Greenberg me dit :

- Sois bref, Rukov. J'ai du travail à faire.

- Quels sont tes plans pour ce soir ?

Il ricana en me donnant une tape sur l'épaule.

- Calme-toi, capitaine. Entraidons-nous et ne nous marchons pas sur les pieds, tu veux ?

- Ca me va.

- Tu sais, il n'y a pas de doute que des gens du KGB soient impliqués dans l'affaire.

Mais à quel niveau et dans quel but, ça je n'en sais rien. Je ne sais pas non plus ce que Wallace fait ici. Elle n'est pas en liaison avec moi, mais elle est de la CIA.

- Tu crois qu'il pourrait y avoir un accord secret entre nos brebis noires et les vôtres ?

Un type entra dans les toilettes. Un japonais. Il fit ce qu'il avait à faire et repartit.

- La CIA n'est pas toute blanche non plus, Rukov. On est dans la même merde que vous.

- Ca ne m'étonne pas vraiment, Greenberg. Et Mechulaiev ? Il est aussi du KGB ?

Greenberg regarda sa montre avant de me répondre :

- Non. Du moins, ça m'étonnerait grandement. C'est un gangster « honnête » qui fait des affaires avec Kusnetsov. Ils trafiquent ensemble de temps en temps. Sacré Kusnetsov ! On dit qu'il a des rapports avec la mafia. Et on dit aussi qu'il préférerait l'ancien système. C'était plus simple pour lui. La création de ton département a dû lui faire un coup.

- J'ai rencontré un autre type à l'entrepôt de Mechulaiev...

- Obukov ?

- Oui.

- C'est un nouveau venu dans cette ville. Il vient d'Odessa. Il a eu des ennuis avec la Milice là-bas, il y a de ça 3 mois environ. Il a disparu et a débarqué ici. Il semble être le lien entre Mechulaiev et la personne qui s'occupe du transport aux USA. A propos : sais-tu comment sont transportées les cassettes ?

- Non. C'est ce que j'espère découvrir.

- Nos hommes sont déjà tombés sur des exemplaires des vidéos snuff produites par Verto et ses amis. Ces cassettes sont distribuées aux Etats-Unis, Rukov. Nous sommes à peu près sûrs qu'il y a un rapport avec les réseaux de stupéfiants qui opèrent en Amérique du Nord. Ce que nous voulons, c'est toute l'organisation. De la production à l'exportation et la distribution.

- Nous-y sommes presque, pas vrai ?

- Oui. Et les morceaux manquants du puzzle sont ici même, à Leningrad, là où le parti communiste et certains membres du KGB semblent être impliqués.

Greenberg se confiait à bras ouverts. Il avait, tout comme moi, conscience de pactiser avec le diable, mais il comprenait vraiment que le plus important était d'arrêter ce maudit trafic de vidéos snuff. J'avais une dernière question à lui poser :

- « Renaissance », tu connais.

Greenberg sursauta. De toute évidence, ce nom ne lui était pas inconnu.

- Tu es tombé sur un secret bien gardé, Rukov. J'en ai entendu parler à plusieurs reprises, à propos de groupes de pression non-officiels du KGB. On dit qu'il y a une faction de gros bonnets du KGB et de l'armée soviétique qui attendent d'évincer Gorbatchev et de le remplacer par des communistes intransigeants. Mais nous n'avons aucune preuve d'un tel complot.

Un groupe anti-perestroïka ? La situation établie par Gorbatchev était, il est vrai, des plus critiques en URSS. Rien d'étonnant qu'on essaye de le renverser. Ces types de Renaissance

voulaient restaurer une terreur rouge, telle qu'on l'avait connue sous Staline. Rendre sa toute puissance à notre Union. Leurs intentions étaient peut-être louables, mais une fois encore, ce serait le peuple qui aurait à en subir les conséquences. Et il avait suffisamment souffert comme ça. Mais tout ceci n'avait aucun lien avec mon affaire. Ce que coupe-jarret cherchait m'intriguait, mais ne me concernait pas directement. J'en parlerai à mes supérieurs en temps voulu.

- Je t'en ai assez dit jusqu'à présent Rukov. Voyons ce que tu pourras me trouver... Tout ce que tu peux apprendre sur Protopopov me serait utile. Je propose qu'on se rencontre demain à midi. Au parc Ladoga. Je crois que tu connais.

- Plutôt oui. Merci Greenberg.
- Merci à toi, Rukov.

Il quitta les toilettes. J'attendis quelques instants avant de faire de même. Tamara ne devrait plus tarder à revenir maintenant. Ca faisait bien une demi-heure qu'elle était partie avec l'autre gars. J'eus à peine le temps de m'asseoir quand elle arriva au bar. En me voyant m'approcher d'elle, un sourire jusqu'aux oreilles lui vint. Elle m'aimait bien aurait-on dit.

- J'ai des devises fortes, lui dis-je. Allons là où tu peux les gagner.

Elle approcha ses lèvres des miennes puis les rétracta :

- Je veux voir l'argent d'abord.
- Et moi qui croyais que tu m'aimais pour mon intelligence...

Je lui montrai mon pouvoir d'achat.

- Mmmmh... Ces billets américains sont si sexy. Allons-y.

Tamara m'accompagna en haut jusqu'à sa chambre, sans omettre de me chauffer dans l'ascenseur avec un petit streap-tease. Elle se léchait la pointe des seins et tripotait son sexe devant moi. Je pouvais me tromper mais j'avais l'impression qu'elle n'accordait pas ce genre de bonus à tout le monde. J'étais plus excité que jamais et j'enrageais de ne devoir penser qu'à mon enquête. J'aurais voulu lui sauter dessus et lui faire l'amour jusqu'à épuisement complet, jusqu'à ce qu'elle me prie de l'emmener avec moi, de la sauver de cet enfer... Son corps nu n'était pas ce qui m'excitait le plus. Je ne pouvais me détourner de ce regard vert et de cette bouche pulpeuse. Avant que la porte de l'ascenseur ne s'ouvre, elle remit plus ou moins ses vêtements. Ce n'était pas plus mal, j'étais sur le point de me trouver mal... Elle me fit entrer dans la chambre 304 comme prévu. C'était une chambre classique pour une passe. Un grand lit, des posters assez chauds de femmes nues, et une télé, avec un magnétophone et des cassettes pornos pour aller avec. Y trouver des films d'Eisenstein m'aurait plus que surpris...

- Je vais prendre l'argent maintenant, beau gosse. Puis Tamara t'emmènera au paradis.
- Comme si ce n'était pas déjà fait !

Elle sourit de ma réflexion, plutôt flattée.

- Les affaires avant le plaisir, hein ? lui dis-je en lui tendant ses 50 billets verts.
- Ca me permet de consacrer entièrement mon temps à donner du plaisir à mon client.

Elle glissa l'argent dans son sac à main. D'un geste ou presque, elle tomba presque tous ses vêtements.

- Tu désires quelque chose en particulier ? dit-elle en s'attaquant à la braguette de mon pantalon.

Je l'arrêtai et la relevai. La mort dans l'âme je lui dis :

- En fait, je veux simplement parler.

Elle me regarda éberluée. Tamara leva les yeux au ciel puis recula vers le lit. Elle s'assit dessus.

- Tu veux me parler de tes problèmes, dit-elle déçue.
- Non. Pas vraiment. Attends une seconde tu veux.
- T'as une demi-heure. Fais-en ce que tu veux.

Elle soupirait. J'avais du mal à y croire. Elle faisait ce job depuis je ne sais quand et en désirait toujours. Même si j'étais à son goût, je peinais à croire qu'elle en veuille absolument encore. Ce devait être ce que l'on appelait une pro.

Je lui jetai son T-Shirt pour qu'elle se rhabille. Je ne voulais surtout pas changer d'avis. Voir une poitrine aussi gonflée avec des bouts dressés en pointe ne m'aiderait pas à me concentrer sur mon enquête. Je jetai un coup d'œil à la chambre devant une Tamara surprise. Je ne trouvais rien. J'essayais les cassettes une à une... du porno, du vrai. Pas de vidéos snuff.

- T'es venu mater un film porno ou quoi ? me demanda Tamara désappointée.

Je regardais bien. Je ne voyais rien qui puisse me faire avancer dans mon enquête. Il était temps de l'interroger.

- Je voudrais te poser une ou deux questions, Tamara.

- Tout ce que tu veux.

- Tu connais Burlatski ? Ou Sliunkov ?

- Non.

Elle ne mentait pas. Je pouvais voir le mensonge dans le regard. Surtout dans celui des femmes. C'était la première fois qu'elle entendait ces noms.

- Tu as besoin d'un protecteur puissant pour travailler ici.

- C'est vrai.

- Qui est ton patron ?

- Désolé. C'est quelque chose que je ne peux simplement pas te dire.

Je sortis des billets.

- Même pour 50 dollars ?

Elle les regarda mais n'hésita pas dans sa réponse :

- Je te dirai tout sauf ça.

Elle avait peur.

- C'est Chapkin.

- Je... je ne connais pas ce Chapkin.

C'était lui. Son regard avait répondu à la place de sa bouche. Je ne voulais pas l'inquiéter et passais à autre chose.

- Bon... Quelle est l'autre chambre que tu utilises dans cet hôtel ?

Elle fixa les 50 dollars que j'avais posés sur le lit.

- Prends-les, lui dis-je.

Elle prit l'argent tendrement sans me lâcher de ses magnifiques yeux.

- Mon patron me dit de l'utiliser quelquefois. C'est tout ce que je sais, d'accord ?

- C'est quel numéro ?

- Le 416.

Je m'assis sur le lit à ses côtés. Son parfum, bien qu'un peu exagéré, m'enivrait totalement. Je caressai ses cheveux. Ils étaient gras, à cause de ses nombreux ébats de la soirée. Mais ils restaient doux au toucher.

- Merci Tamara. Tu as été un ange.

Je la fixai un instant. Elle était diablement belle, malgré sa couche de maquillage exagéré. J'aurais voulu que plus personne ne la touche. Que tous ces sales pervers dégueulasses disparaissent à jamais de sa vie. Qu'elle soit à moi ! On se fixa un instant, les yeux dans les yeux. Le signe des dollars avait disparu définitivement de son regard. Je n'y voyais plus que de la tendresse. De l'amour ? Me voyait-elle comme son chevalier ? Celui qu'elle avait attendu depuis si longtemps ? Je n'étais jamais tombé amoureux jusqu'à présent. Comment était-il possible que ça m'arrive avec une prostituée que je connaissais depuis même pas une heure ? Elle se blottit dans mes bras, cherchant une chaleur qu'aucun de ses clients n'aurait pu lui donner. Nous restâmes ainsi quelques secondes. A moins que ce ne soient quelques

minutes ? Après coup, cet instant me parut si bref. Trop bref. Mais il arriva un moment où je me levai du lit. Elle se leva paniquée :

- Il nous reste encore du temps ! plaida-t-elle.
- Vraiment ?

Elle se jeta à mon cou et m'embrassa, tendrement. Rien à voir avec le baiser sauvage qu'elle m'avait adressé au bar et qui semblait sortir d'une usine. Celui qu'elle ressortait probablement pour tous ses clients. Non, ce baiser là était capable de m'enfermer dans cette chambre à jamais !

Doucement, j'éloignai ses lèvres de ma bouche.

- Je vais devoir décliner ton offre Tamara.

Je partis vers la porte sous ses yeux implorants. Avant de l'ouvrir, je sortis tous les dollars qui me restait : 50 dollars, le prix d'une passe. Je les jetai sur le lit.

- Tiens. Accorde-toi une autre demi-heure de pose Tamara. La nuit sera longue.

Et cette fois, c'est moi qui l'embrassai. Une dernière fois. Le temps de mourir. Le temps de garder le goût de ses lèvres encore un peu. Puis, je partis. J'avais une mission à accomplir. J'étais pressé de l'achever. Car après, je viendrais la tirer de là. Pour toujours. Enfin, peut-être....

Je partis confus vers le quatrième étage. Dans l'ascenseur, je croisais une prostituée avec un client qui n'avait pu attendre plus longtemps. Ma présence ne les gênait pas plus que ça. Je ne pus m'empêcher de remarquer une alliance à la main du type. Madame serait ravie d'apprendre combien le voyage d'affaire de monsieur lui demandait d'efforts. Arrivé à mon étage, une grosse concierge me demanda dans quelle chambre je voulais aller.

- La chambre 416, lui répondis-je.

- J'ai un arrangement avec les filles, dit-elle. 10 dollars. C'est pour le travail supplémentaire.

Oh non. Je n'en avais plus un seul !

- Des roubles, ça va ?

Elle hésita un moment puis fut d'accord. Mais pour lui en verser l'équivalent de dix dollars, je dus vraiment me couper les veines ! Plus le temps passait, plus notre monnaie dégringolait en bourse.

Elle me fit entrer dans la deuxième chambre de Tamara. Elle ressemblait à s'y méprendre à la première. C'était plus confortable que ma chambre à l'hôtel Gostinitsa. Mais je me serais facilement passé de cette odeur de parfum bon marché qui flottait dans l'air. Le lit avait été fait à la hâte, et pas par une main experte. Je remarquai quelques taches sombres sur le dessus du lit. On aurait dit du sang. Et il n'avait pas plus d'un jour. Je vérifiai également ici les cassettes vidéo. Juste du porno. J'admirai au passage le poster de deux gouines nues qui se reconfortaient. A part le sang, cette chambre ne comportait pas plus d'indices que l'autre. Et puis je m'approchais du grand miroir. L'autre chambre n'en avait pas. On aurait pu penser qu'il était là pour les clients qui aimaient se mater en plein acte. Une sorte d'auto voyeurisme. Mais en l'observant de plus près, il était clair que c'était une glace sans tain. Il me sembla y distinguer une chambre sombre de l'autre côté. Ce devait être la chambre 418.

Je sortis de la chambre. La grosse concierge me dit toute hilare :

- Elle n'est pas venue, hein ?
- Je voudrais voir la chambre 418.

Elle effaça ce sourire stupide de son visage.

- C'est hors de question, camarade. Même si je voulais t'y faire entrer, je ne le pourrais pas. Je n'ai pas la clé.

Le contraire m'aurait étonné.

- Qui utilise cette chambre ? questionnai-je sans vraiment attendre une réponse intéressante.

- Pourquoi me poses-tu des questions ? Et puis d'abord qui es-tu ?

Sentant la situation se corser, j'arrêtai mon petit interrogatoire.

- Je vais encore attendre un peu dans la chambre 416, lui dis-je tout sourire.

- Si tu veux camarade. Souviens-toi : nous fermons à minuit.

Je ne comptais pas traîner si longtemps, elle pouvait se rassurer. Savinkov m'avait recommandé la discrétion. Je m'en passerais cette fois-ci. M'emparant d'un lourd cendrier en acier inoxydable, je le balançais violemment sur le miroir. Il se brisa dans un fracas à crever les tympans. J'avais vu juste. Je venais d'ouvrir un passage vers la chambre 418. Le miroir était une sorte de judas sophistiqué. Je passais vite dans l'autre pièce avant que la concierge ne vienne me virer. J'avais peu de temps, il me fallait l'exploiter à bon escient. Cette pièce n'était pas une chambre, mais un petit bureau, transformé en poste d'observation pour espionner la chambre 416. Il y avait un magnétoscope et une caméra ultra sophistiquée. Chapkin tournait-il des films snuff ici ? Cela pouvait expliquer le sang sur le lit. Une photo de mariage, montrant une jeune femme encadrée d'un côté par le fier capitaine Chapkin et de l'autre, par le camarade Kusnetsov, trônait sur une petite table. Plus aucun doute possible : Chapkin était bien le protecteur des prostitués. J'avais la preuve nécessaire que je cherchais. Je repassai dans la chambre 416 pour sortir par la porte. La concierge m'interpella :

- Je ne sais pas ce que tu as cassé, camarade, mais tu ferais mieux de partir sur-le-champ. Je n'aimerais pas être à ta place.

Conformément aux instructions de Savinkov, je choisis d'adopter un profil bas. Je partis sans plus attendre.

Il me fallait encore me rendre à l'entrepôt. A cette heure-ci, le bar d'à côté était fermé. De toute manière, je doutais fortement que le barman me laisse utiliser une fois encore ses immondes toilettes. Mais il était minuit passé et il n'y avait sans doute plus personne dans l'entrepôt. Je frappai à la porte principale. Aucune réponse. Je tapai le code et entrai. Je repris mon magnétophone et constatai que la bande avait enregistré quelque chose. Je voulus reprendre également mon micro-espion mais Mechulaiev avait fermé son bureau. Tant pis.

Bien. A présent, quelques heures de repos bien mérité m'attendaient. Et même mes pensées envers la splendide Tamara ne pourraient empêcher ma fatigue de l'emporter.

Chapitre 10

J'avais écouté la bande du magnétophone durant mon trajet en métro. Je n'appris rien de plus. Il y avait juste une conversation entre Sergei et Mechulaiev qui confirmait le rendez-vous de demain. Sergei sembla surpris d'une telle urgence, et son patron lui indiqua qu'il devait contacter Yakuchev pour qu'il vienne chercher la marchandise, le crack, après demain. Mechulaiev semblait se réjouir d'avoir fait une si bonne affaire. Le reste de la bande n'avait enregistré que des discussions trop lointaines et étouffées pour que j'entende quelque chose.

Maintenant, j'avais juste besoin de sommeil. Après m'être amusé un moment avec la fonction vocale du magnéto, je partis me brosser les dents pour préparer une nuit de repos bien méritée. Epatant ce magnétophone. Je n'avais qu'à dire « parle », pour qu'il s'enclenche. A part à mes gamineries, à quoi diable pouvait donc servir une telle fonction ? En ricanant, je posai les objets les plus encombrants sur mon lit et m'allongeai pour me reposer un moment. Je pensais une dernière fois à Tamara. Elle était belle. Plus encore dans mes souvenirs que dans la réalité. Peut-être parce que je l'imaginai sans cette tonne de maquillage superflu. Je me voyais déjà fonder une famille. Incroyable comme elle me faisait tourner la tête, cette fille ! Le goût de ses lèvres me remontait à l'esprit. Un goût de fraise. Dix secondes plus tard, j'étais profondément endormi.

Un coup dans les côtes me réveilla brusquement. Je tombai du lit. En me relevant je vis le canon d'une arme entre mes deux yeux. Sans regarder encore mon agresseur, je constatai le silencieux sur son arme. C'était un pistolet réglementaire bien entretenu du KGB. Enfin, je reconnus l'homme : Chapkin. Il m'ordonna de me lever lentement. Je lui obéis sans discuter.

- Ne joue pas les héros, Rukov, dit-il. Je rate rarement ma cible, et jamais à cette distance. Avance lentement vers la salle de bains.

Une fois sur mes pieds je restai immobile.

- Crois-moi, Rukov, je vais te tuer si tu ne commences pas à avancer.

Il le ferait. Pas de doute. Je décidai de lui obéir. Chapkin ouvrit tous les robinets de la salle de bains.

- Tu t'es approché de mes filles, Rukov.

Tamara ! M'avait-elle balancée ? Je ne pouvais le croire.

- Qui plus est, continua-t-il, il faut que je sache qui ou quoi t'a conduit à mon modeste studio d'enregistrement de la chambre 418.

Non. Tamara n'avait rien dit. Comment avais-je pu en douter ? Tellement de personnes m'avaient vu au bar. Prostituées, barman, concierge... Wallace pourquoi pas ? La liste était bien longue. Mais ce n'était pas vraiment ma préoccupation immédiate, il fallait l'avouer.

- Tu peux soit être raisonnable et me donner les réponses que je cherche, soit serrer les dents et refuser. Cela m'est parfaitement égal : tu parleras comme une pie que tu le veuilles ou non.

Il semblait bien sûr de lui.

- Tu comptes me torturer ? lui dis-je.

- Oh, il y a des méthodes bien plus modernes et efficaces que ça maintenant.

Il sortit un étui de sa veste qu'il posa sur le lavabo. Il n'était pas bien grand, mais long et fin comme un doigt.

- Alors ? reprit-il. Quelle solution choisis-tu ?

Une idée me vint à l'esprit. Ce ne serait pas du gâteau mais ça pouvait marcher. Ça devait marcher !

- Très bien, camarade. Je PARLE.

Mon magnétophone toujours sur le lit se mit en marche. Chapkin tourna vivement la tête surpris par la voix qui s'en dégageait. Je saisis l'occasion pour l'attaquer. Je lui balançai un violent crochet au visage. Puissant, mais pas assez pour l'étendre. Il chancela mais resta sur ses pieds. Il tenta de m'abattre froidement. Je me jetai sur son bras et détournai le canon de moi. Un coup partit dans le mur. Puis un autre. Je bloquai sa main contre le sol et la tapai violemment pour lui faire lâcher son arme. Ce qu'il fit. Il m'envoya un coup de genou dans le ventre et se jeta sur moi. Je me penchai et en faisant bascule, je le fis trébucher dans la baignoire. Il tenta de freiner sa chute en s'agrippant au rideau mais arracha le tout. Les anneaux sautèrent un à un, pendant que je le martelais de coups de coudes dans le dos. Je le retournai vers moi et l'achevai par un dernier coup de poing en plein visage. Il s'écroula dans la baignoire, complètement KO.

Je m'assis par terre pour reprendre mon souffle. Chapkin m'avait réservé un charmant réveil. Presque autant que la berceuse que je venais de lui conter. En tout cas, je venais de trouver un rôle à la fonction vocale de mon magnétophone... Heureusement que j'avais rembobiné la cassette. Mettre en lecture sur de la bande vierge n'aurait certainement pas eu le même effet. Je ramassai son arme et la mis dans ma poche. Je regardai ma montre : 6 heures et demi. Déjà. Dans une petite demi-heure, Savinkov pointerait le bout de son nez de fouine. Je pris l'étui qu'il avait posé sur le lavabo. Il enveloppait une seringue contenant un liquide ambré. Pas de torture, une méthode plus moderne... C'était une drogue destinée à me faire parler. Et bien, puisqu'il avait eu la gentillesse de m'apporter ce charmant cadeau, je décidai de l'utiliser sur lui. L'aiguille pénétra dans son bras, et fit battre des paupières Chapkin. Il se mit à gémir, puis se détendit, en regardant fixement le plafond.

- Quel est ton nom ? lui demandais-je.

- Pi... Piotr Petrovich Chapkin...

La drogue semblait faire effet. Il parlait lentement, mais clairement. Il était bon pour un interrogatoire, qui j'en étais sûr, serait de toute première qualité.

- Quelqu'un sait que tu es ici ?

- Personne... Juste toi.

Bien imprudent de sa part je trouvais. Indigne d'un professionnel comme lui. A moins qu'il n'ait été trop sûr de lui dans son entreprise. Il pensait qu'il n'aurait eu aucun mal à se débrouiller avec une petite frappe telle que moi.

- Parle-moi de la drogue qui était dans la seringue, demandais-je alors.

- Un sérum de vérité expérimental... du pentothal de sodium amélioré... très efficace... mais mortel...

Je venais de le tuer. Sans le vouloir j'avais assassiné ce type. Non pas qu'il ne méritait pas son sort, mais il ne me restait que peu de temps pour l'interroger. Tiendrait-il une minute ? Deux ? Plus un instant à perdre en bavardage inutile. Je devais passer à des questions plus urgentes :

- Fais-tu des films snuff dans la chambre 416 ?

- Non... La chambre 416 est utilisée par les prostituées qui travaillent pour moi... Elles me donnent une certaine somme d'argent chaque semaine... Elles me renseignent aussi sur leurs clients... En échange, je les laisse travailler.

- A quoi sert la chambre 418 alors ?

- Je l'utilise pour surveiller certains étrangers... D'abord, ils sont séduits par Tamara... Puis elle les emmène dans la chambre 416. C'était un piège doré. Ça ne marche plus, aussi nous enregistrons seulement ce qu'ils disent... Les renseignements sont parfois utiles...

Pour l'instant, rien ne semblait le lier à l'affaire des vidéos snuff.

- Qu'as-tu à voir avec le gang de Mechulaiev ?
- Tatanovitch... est mon informateur... J'ai une preuve qui pourrait l'envoyer dans un camp de travail pendant 20 ans... Je n'ai pas de relation directe avec son patron, Mechulaiev... Jusqu'ici, il était protégé par mon beau-père puisqu'il lui paie un pourcentage sur ses bénéf...bénéfices...

- Qui est ce Obukov ?
- Je... ne sais... pas... C'est un petit nouveau... Sergei ne l'aime pas...
- Kusnetsov doit recevoir de l'argent ou du crack sur cette affaire alors ?
- Noon... Sergei m'a confié que Mechulaiev était sur cette affaire : exporter des films snuff de Moscou et... importer du crack d'Helsinki. Mechulaiev a gardé ça secret de mon beau-père... il a tenté de l'évincer... Kusnetsov va le tuer à l'entrepôt demain soir demain... Et on s'emparera avec Sergei de tout le crack qu'ils auront... récolté...

- Et Agabekov ? Il est avec vous dans le coup ?
- Noon... c'est juste un agent du département 7... je... ne... sais pas...

Ses mots s'espaçaient de plus en plus. Il avait de plus en plus de mal à articuler et se faire comprendre. Il n'allait pas tarder à nous quitter. Pour un monde meilleur, je l'espérais pour lui. Il m'en avait appris beaucoup cela dit. Kusnetsov n'était pas à la tête des films snuff. Certes c'était une véritable ordure, et le laisser en liberté serait un véritable crime. Il devait penser qu'il n'y avait pas de raison que seuls les criminels puissent s'enrichir. Mais il n'avait pas prévu qu'une de ses filières puisse vouloir se faire de l'argent sans lui en parler. Alors il allait tuer celui qui l'avait trahi. Bien, très bien. Ce que je devais apprendre maintenant, c'était pour qui Mechulaiev l'avait trahi. Qui était derrière ces maudites vidéos snuff !

Avant qu'il ne meure, il fallait qu'il m'éclaire encore sur certains détails :

- Connais-tu un certain Protopopov ?
- Non...
- Yakuchev ?
- Ou...Oui.
- Parle-moi de lui.
- Il représente... les gens de Moscou... ceux qui font les vidéos... Un intermédiaire, je pense... C'est un ancien combattant de la guerre en Afghanistan... il est... dangereux...Il est censé avoir sa part sur le crack dimanche matin, quand le bateau arrivera, mais l'entrepôt sera vide...

- Un bateau ? Quel bateau ?

- Le Viktor Matsnev...

C'était un bateau ! Depuis le début la réponse me pendait devant !

- ... c'est un bateau de pêche, continua Chapkin... Il quitte le quai 19 à 2 heures... cet après-midi pour prendre... le crack... de Mechulaiev... Il le prend en mer... puis... reviennent...

Chapkin chancela en gémissant. J'eus juste le temps de lui adresser une dernière question :

- Pourquoi as-tu envoyé ces deux tueurs à mes troussees ?

- Je... ne...sais pas... de quoi tu par...

Mort. Pour toujours. Et me laissant sur un mystère de plus à résoudre en plus. Je n'aurais pas dû lui poser cette question, ça m'aurait ainsi empêché de me torturer l'esprit jusqu'à l'arrivée de Savinkov une vingtaine de minutes plus tard.

Il entra dans la chambre, l'arme au poing. Probablement inquiet par la serrure crochétée puis par mon visage éccœuré.

- Tout va bien, j'espère ? me demanda-t-il.

En guise de réponse, je lui conseillai de jeter un coup d'œil à la salle de bain. Pendant qu'il l'inspectait, je tournai le magnétophone dans mes mains. Dire qu'il m'avait sauvé la vie. Et

indirectement aussi celle de Tamara. Car je l'aurais bien malgré moi balancée à Chapkin. Il n'aurait pas hésité à la descendre. Il avait voulu me tuer. Eliminer une prostituée était beaucoup moins contraignant. Aussi belle soit-elle.

Savinkov revint dans la chambre en traînant le corps de Chapkin. La première fois c'était lui qui m'avait fait un tel cadeau. Rien de plus normal que de lui renvoyer l'ascenseur.

- Tu fais une collection, Rukov ? dit-il non sans ironie.

Il regarda le visage du mort, et le reconnut :

- Le camarade Chapkin ! Pas du tout surprenant. T'as-t-il dit quelque chose d'intéressant avant de mourir ?

- Mais certainement, camarade commandant.

- Je n'en attendais pas moins. Dis-moi ce que tu as appris.

Je n'oubliais pas cette histoire de cigare cubain. Il s'acharnait tant sur Kusnetsov qu'il en devenait presque ridicule. Se pouvait-il qu'il connaisse vraiment Agabekov ? Qu'il soit lui aussi dans le coup ? Rien ne pouvait plus m'étonner. Le seul en qui j'avais désormais confiance était paradoxalement un ennemi de naissance : Greenberg. Le seul qui tout comme moi, semblait défendre la justice et le peuple. Le seul qui voulait vraiment coincer les monstres derrière les vidéos snuff. Et puis tout à coup je réalisai une chose : Chapkin me l'avait dit avant de mourir, il n'avait envoyé personne me tuer. En bref, son patron et beau-père, bien que méfiant à mon sujet, ne m'avait pas jugé assez dangereux pour me faire éliminer. Cela aurait été un geste stupide de sa part. Très peu à part lui, qui possédait un haut grade au département 7, auraient pu savoir où je me trouvais. S'il m'avait tué, il aurait été le suspect numéro un de cet assassinat. Sa réputation avait besoin de tout sauf d'une telle chose. Qui d'autre savait où je me trouvais ? Savinkov le savait. Il avait peut-être organisé toute une mise en scène avec ce Burlatski pour me berner. Pour m'obliger à enquêter du côté de l'hôtel Syevyernaya Zvezda et trouver le trafic de Chapkin avec les prostituées. Bien sûr, il lui avait cassé un doigt devant moi... Venant d'une personne comme Savinkov, une improvisation de ce genre était peu étonnante. Et l'autre, Viktor Sliunkov. Bien sûr qu'il était mort. Mais je me souvenais de ce que m'avait dit Greenberg : quand je lui avais parlé des deux tueurs, il m'avait dit ne connaître que Viktor Sliunkov. Il m'avait dit qu'il était à la solde de Chapkin. Savinkov le savait. Et il devait l'avoir recherché et tué pour me faire croire que Chapkin me l'avait envoyé. S'il connaissait depuis longtemps Sliunkov, comment se faisait-il que Burlatski, sois disant collègue, ne l'ait pas reconnu dans la chambre 304 ? Et ce n'était pas tout : Viktor Sliunkov n'avait rien sur lui. J'avais juste trouvé ce numéro dans sa main. Un peu gros comme indice. Savinkov, très malin, avait immédiatement compris que Burlatski l'attendait sois-disant dans la cabine en bas. Lorsque je l'avais fait monter, il s'était à peine méfié, il n'avait pas trop posé de questions. Dans ma tête, c'était clair : Savinkov était un traître. Même si, malgré tout, ce n'étaient que des suppositions. Il était aussi mon contrôleur. Je devais lui faire mon rapport. Mais je m'arrangerais pour ne pas trop lui en dire cette fois-ci.

- Je me suis servi d'un sérum de vérité mortel sur Chapkin, alors qu'il m'était destiné, lui dis-je.

- Epargne-moi les détails, Rukov. Je veux savoir ce que tu as appris, non comment tu l'as appris !

D'accord. Je pouvais lui parler du trafic avec les prostituées. S'il pouvait faire arrêter Kusnetsov, quelle importance ? Après tout, dans l'affaire des vidéos snuff ou pas, c'était un dangereux criminel corrompu jusqu'au trognon.

- Chapkin gagnait de l'argent avec les prostituées. Un agent du KBG dirigeait un réseau de prostitution ! Le Syevyernaya Zvezda était son territoire. Il avait une chambre secrète pour filmer les clients. Sans doute pour y faire des films snuff.

En lui disant cela, j'amorçais un piège. Savinkov penserait que je croyais Chapkin et son beau-père à la tête de l'affaire des vidéos. Je continuais mon faux-rapport :

- Tatanovitch était un agent de Chapkin. Kusnetsov utilisait son gendre comme intermédiaire. Le gang de l'entrepôt utilisait Sergei Tatanovitch. Kusnetsov s'arrange toujours pour garder les mains propres.

Savinkov grimaça. Il se demandait sans doute comment pouvoir coincer la main dans le sac Kusnetsov. J'étais presque sûr qu'il songeait même à le coincer en contrôlant ses impôts... Après tout, même quelqu'un comme Al Capone s'était fait coincer pour fraude fiscale... C'est alors que je le rassurais sur la façon de le piéger :

- Mais il va assassiner Mechulaiev ce soir à l'entrepôt.
- Pourquoi ? demanda Savinkov très intéressé. Poursuis voyons !
- Il n'a plus besoin de lui. Kusnetsov ne veut pas partager le crack cette fois. Je crois qu'il compte se retirer après cette affaire.

N'importe quoi...

- Voilà ! C'est le genre de renseignement que je cherche ! cria mon contrôleur enthousiaste. Rien d'autre ?

- Rien d'autre que l'on ne sache déjà.

- Ah.

Puis j'ajoutai en le regardant droit dans les yeux :

- Sauf qu'il m'a dit qu'il n'avait pas envoyé de tueurs à mes trousseaux...

Savinkov sembla un bref instant mal à l'aise. L'instant suffit pour que je puisse déceler dans son regard sa culpabilité. En resserrant son nœud papillon il me répondit enfin.

- A sa place, j'aurais dit la même chose.

Sauf que lui était sous un sérum de vérité. Cela suffisait à mes yeux pour l'innocenter d'au moins ceci.

Savinkov était tout souriant et tournait dans la pièce, excité. Il devait penser que je me plantais complètement, que je n'étais qu'un imbécile qui servirait à ses fins. Il réfléchit quelques instants à la suite des événements : que pouvait-il inventer pour m'éloigner encore plus de la solution finale ? Je le regardais qui tournait en rond. Tâtant dans ma poche le revolver de feu Chapkin, je pensais qu'il me serait si simple de le descendre sur-le-champ. Mais comme il voulait le faire avec Kusnetsov, je voulais le coincer en flagrant délit. Toute la bande devait y passer. Du cerveau, au balayeur de l'entrepôt.

Enfin, il me donna les nouveaux ordres à suivre. Comme je m'y attendais, c'était du n'importe quoi :

- Eh bien, Kusnetsov peut continuer son trafic, même sans son gendre Chapkin. Reste ici ce matin et détends-toi. Tu mérites un peu de repos ! Je reviendrai à 13h30. Si je ne peux pas venir, rends-toi à l'entrepôt cet après-midi. « Ce soir » pourrait bien être n'importe quand, de l'heure du déjeuner à demain matin, surtout maintenant que Chapkin est mort. Fais-moi un rapport ici, à 10 heures demain matin. Au fait, je pense que tu devrais faire quelque chose à propos de ce cadavre.

Oh non ! Je n'avais plus de tord boyau ni de fauteuil roulant. De toute façon, je ne resterai pas ici bien longtemps. La femme de ménage devra s'en occuper cette fois.

Le commandant Savinkov alla jusqu'à la porte puis se retourna vers moi. Il regarda le magnétophone que je faisais tourner dans mes mains.

- Je vais te laisser le magnétophone, Rukov. Un enregistrement de Kusnetsov se réjouissant de ses crimes serait inestimable. Autre chose : je n'imagine pas Chapkin venir sans pistolet. Donne-le-moi, s'il te plaît.

Merde ! Il y avait pensé. Maintenant que je le savais ennemi, ça m'était beaucoup plus dur de m'en séparer.

- Je préférerais le garder, lui confiai-je en espérant qu'il change d'avis.

- Je me rends compte qu'en tant qu'ancien du Spetsnaz¹, tu te trouves plus à l'aise avec une arme. Mais le travail que tu fais pour nous demande de la discrétion. Donne-le-moi.

Je n'eus d'autre choix que de lui obéir et de le lui remettre. Il le prit sans me remercier et partit à grandes enjambées. J'étais de nouveau désarmé, à la merci, ou presque, de mes innombrables ennemis. Une fois de plus, mon cerveau serait ma seule arme.

Puisque mon contrôleur n'était plus en mesure de me donner des ordres valables, je fis mon propre programme pour la journée : après mon rendez-vous avec le mystérieux coupe-jarret, puis avec l'ami Greenberg au parc Ladoga, une petite croisière sur un bateau de pêche m'attendait. Mais en attendant : dormir !

Le réveil sonna à l'heure à laquelle je l'avais réglé : 10 heures et quart. Juste pour me donner le temps de me refaire une beauté pour voir coupe-jarret. Mais personne ne vint au rendez-vous un quart d'heure plus tard. Bizarre. La dernière fois il était venu pile à l'heure. Par terre, il y avait un journal : la « Pravda ». Un journal qui veut dire la « Vérité » ne pouvait que m'indiquer la lumière. C'était l'édition d'aujourd'hui. J'avais du mal à croire qu'on ait déjà pu le jeter. Tandis que je feuilletais l'édition du jour, mon œil fut attiré par un long article sur la progression des quotas de pêche dans la Baltique : certaines lettres avaient été soulignées pour former un court message qui, une fois décodé, donnait « Sois dans la cabine téléphonique devant l'hôtel à onze heures ». On ne pouvait-être plus précis.

Le téléphone sonna à l'heure donnée, avec la précision d'une montre suisse. Je répondis immédiatement. Coupe-jarret parla avec un accent de paysan biélorusse peu convaincant :

- Qui est-ce ?
 - Rukov, tu le sais bien.
 - Et moi qui suis-je ?
- J'aimerais bien le savoir...
- Coupe-jarret.
 - Bien, dit-il en abandonnant son accent. Que peux-tu m'apprendre sur Renaissance ?

Je commençai à lui expliquer ce que m'avait dit Greenberg, mais il m'interrompit presque immédiatement :

- Ca je le sais déjà. Je veux des noms, quelque chose de plus utile.
- J'espère apprendre quelque chose dessus plus tard.
- Et moi j'espère que tu as mis le doigt sur ce Viktor Matsnev.

Heureusement, c'était le cas. Grâce à Chapkin. Ou plutôt : grâce à son sérum de vérité expérimental, mais diablement efficace.

- Matsnev, dis-je, n'est pas un homme mais un bateau. Il quitte le quai 19 à environ 14 heures aujourd'hui..

Pourquoi le lui avoir dit ? Pourquoi lui révéler le nom du bateau ? De toute manière il aurait fini par trouver ça tout seul. Autant être coopératif. Ca me rapporterait, qui sait, quelques avantages.

- Très bien, fit coupe-jarret. Il se peut que j'aie l'amorce de quelque chose d'intéressant pour toi, en ce qui concerne le criminel Yakuchev. Je n'ai pas encore découvert toutes ses activités actuelles mais je sais qu'il a servi en Afghanistan avec ton ami de Moscou, Verto. Dès que j'aurai son adresse, elle te sera communiquée à ton hôtel. Demain matin, probablement. Des questions ?

Comme toujours, bien entendu.

- Chapkin a-t-il envoyé deux tueurs à ma recherche ?
- Il a pu le faire, mais ça ne fait rien. Chapkin est un participant mineur. Je te conseille de l'ignorer.

¹ Unité militaire spéciale d'élite sous le commandement du G.R.U.

- Pourquoi t'obstines-tu à m'éloigner de la bande de Kusnetsov ? Tu ne travaillerais pas pour lui, par hasard ?

Coupe-jarret émit un ricanement dans le combiné. J'aurais aimé l'avoir devant-moi pour voir dans son regard s'il mentait ou pas. Il me répondit enfin :

- Pas du tout, Rukov ! Mais tu n'as pas besoin d'en savoir plus que ce que je t'ai déjà dit. Il n'y a pas de raison de me soupçonner. J'ai toujours répondu au mieux à tes questions. Si je te détourne un peu d'eux c'est que mes supérieurs trouvent votre attitude vis à vis de Kusnetsov comme déplacée. Pour notre part, nous suspectons Agabekov d'égoïsme et sommes convaincus que si une grave affaire de corruption existe vraiment au département 7 de Leningrad ; alors c'est lui le plus susceptible d'être impliqué. Nous le suspectons également de collusion avec des ennemis étrangers.

- Greenberg ?

- Non, c'est un agent de la CIA, qui est utile à nos intérêts actuels.

J'aurais raccroché s'il m'avait répondu le contraire.

- Wallace, alors ? Il paraît qu'elle a séjourné un moment à Helsinki.

- Qui sait ? Selon mes renseignements, elle est maintenant repartie là-bas. Je ne sais pas ce qu'elle faisait ici, mais nous la considérons comme ennemie.

Tout comme je la considérais aussi.

- Parle-moi de Protopopov, lui dis-je en espérant que quelqu'un m'éclairerait enfin sur lui.

Mais sa réponse fut négative :

- Protopopov ? Je ne peux pas t'aider. Je vais essayer de le savoir. Je suis pressé Rukov. Il faut que j'y aille. Je te recontacterai.

Coupe-jarret raccrocha. J'étais un peu déçu, il fallait bien le dire. Car notre entretien ne m'avait apporté aucune véritable nouvelle piste à suivre. A la limite, il n'avait que confirmé ce que je savais déjà : que Chapkin n'avait envoyé personne. Il m'avait semblé pressé de partir. Il ne m'avait même pas demandé qui avait offert le cigare à Agabekov. Peut-être l'avait-il trouvé lui-même ?

Alors que je sortai de la cabine, deux miliciens entrèrent dans l'hôtel. Je les suivis de près, voulant savoir ce qui se passait ici. Les deux types allèrent vers le réceptionniste pendant que je les espionnais dans un coin.

- La chambre du capitaine Rukov ? demanda l'un d'eux.

- Je ne suis pas autorisé à... commença le réceptionniste.

- Un coup de fil anonyme nous a certifié que le corps d'un agent du KGB se trouve dans sa chambre, le coupa l'autre.

Savinkov ! Lui seul savait. Il voulait m'immobiliser le temps de l'échange en bateaux !

Le réceptionniste m'aperçut sans pour autant me balancer aux miliciens. Décidément, personne ne les aime ces... mon magnétophone tomba hors de ma poche, alors que je m'éclipsais de l'hôtel aussi discrètement que possible. Les deux gars de la milice se retournèrent vers moi et crièrent :

- C'est lui !

Ils avaient mon signalement en plus ! Je partis en courant, talonné de près par les deux types. Par chance, ils ne m'avaient pas envoyé deux champions de la course à pied, et leurs uniformes semblaient les gêner dans leur poursuite. Mais fatigué par mon éprouvante journée, je n'étais pas bien rapide non plus. Il y avait trop de monde dans les rues pour qu'ils me tirent dessus. C'est du moins ce que je pensais : un coup de feu retentit soudainement. Je connaissais leurs procédés, ils tiraient en l'air pour m'intimider. Ils ne pouvaient se permettre une bavure. La foule criait et partait dans tous les sens, ce qui facilitait ma fuite. Mais les miliciens ne lâchaient pas leur proie. Cherchant un endroit pour m'enfuir, je ne vis pas la voiture m'arriver dessus. Elle freina mais pas suffisamment pour empêcher le choc. Je roulai

par terre mais le coup n'était pas trop grave. Je me relevai instantanément et repartis, en traînant un peu la jambe. Il fallait que j'atteigne le métro avant eux, je ne pouvais pas me permettre d'être arrêté. Pas maintenant que je touchais au but. Un nouveau coup partit... il rassa mon épaule droite et manqua de descendre un petit garçon qui regardait le spectacle éberlué. Ils étaient dingues ! Je me jetai du haut d'une terrasse en m'accrochant à un arbre. Je descendis à toute vitesse sous le regard médusé de mes poursuivants. Je venais de faire un sacré bond, et ils ne se sentirent pas de faire de même. Ils perdirent un temps fou pour prendre l'escalier. La station de métro était là ! J'entrai dans la station et arrivai sur le quai complètement essoufflé. Pas de métro. Je tentai de reprendre mon souffle sans oublier de surveiller l'entrée de la station. Si le métro n'arrivait pas rapidement, j'étais fait comme un... il vint enfin. Je montai discrètement à bord et chantai déjà victoire dans ma tête quand... je m'aperçus que les portes restaient ouvertes ! Qu'est-ce qui le retardait autant ? Les deux gars de la milice arrivèrent enfin. J'étais dans le dernier wagon, ils m'aperçurent immédiatement. Une sonnerie retentit dans le métro : les portes se fermèrent devant eux. Je les narguai d'un sourire sarcastique. L'un d'eux de dépit, jeta son képi au sol. Enfin, le métro partit. Quelle veine encore une fois : c'était justement celui qui m'amènerait où je voulais aller : au Parc Ladoga.

Greenberg me surprit par derrière. Il était en retard de cinq minutes. Incorrigibles ces américains.

- Tu sembles avoir bien réussi pour un cornichon du KGB, me complimenta-t-il à sa façon.

Il s'assit à mes côtés sur le banc. Il semblait tout aussi exténué que moi. Peut-être encore plus. Sa main était bandée. Mais ça ne semblait pas bien grave.

- Tu as appris quelque chose sur Protopopov ? me demanda-t-il.

J'étais bien déçu de la réponse négative que j'étais obligé de lui faire. Je ne voulais pas qu'il croie que je lui cachais quelque chose :

- Désolé, je n'ai rien sur lui.

- Moi non plus. Je suis bredouille. Mais je ne m'attendais pas vraiment à ce que tu trouves quelque chose sur lui. J'ai juste un truc pour toi en fait mais je ne sais pas ce que ça vaut : tu te souviens de Yakuhev ?

- Bien sûr.

- Figure-toi qu'il est du Pamyat.

- Le Pamyat ?

- S'il y a bien une chose que j'aime moins que le KGB, c'est bien ça. Ces néo-fascistes, ultra-nationalistes qui détestent les juifs, me mettent hors de moi, mon ami.

C'est à ce moment que j'aperçus une étoile juive qui pendait autour de son cou. Pas étonnant qu'il les haïsse. Mais qui ne les détestait pas ? Des adorateurs d'Hitler et de ses méthodes, des monstres qui par leur nom « Pamyat », « la mémoire », voulaient nous rappeler un sinistre passé. Et si c'étaient eux les organisateurs du projet Renaissance ? Vouldaient-ils organiser un coup d'état ? Difficile à croire : Savinkov était aussi d'origine juive. Tout comme Agabekov. Improbable qu'ils aient décidé une telle association.

- Je dois m'en aller maintenant, me dit Greenberg en se levant du banc. Et je crois que tu as un bateau à prendre, non ? Je serai ici à 7 heures demain matin.

Il savait pour le bateau. Merci de me confier le sale boulot. Il devait avoir une autre piste, moi je n'avais plus que celle là. Ce ne serait pas simple de me planquer dans un si petit bateau mais il faudrait bien trouver une solution.

Greenberg disparut dans le paysage de Leningrad. Je le perdus de vue très rapidement. Tout le monde était pressé ces jours-ci. Pas moi. Il était à peine midi et mon bateau ne partait que

vers 14 heures. J'avais bien le temps de respirer l'air frais du parc. Me détendre un peu. Juste un peu. Et rêver de ma belle Tamara.

Chapitre 11

Leningrad, samedi 17 août 1991, le port, quai 19...

13 heures 45. Le Matsnev était un bateau de pêche des plus ordinaire, typique de la flotte de la Baltique : rouillé et peu spacieux. Je m'étais approché discrètement du Matsnev mais un garde à l'air sévère m'avait envoyé balader. Bizarre que l'on veuille autant protéger un simple bateau de pêche, non ? Je n'avais pas eu d'autre choix pour embarquer que de me jeter, vraiment, à l'eau pour contourner le Matsnev et arriver du côté du large. L'eau était sale, grasse et terriblement froide aussi. Je réussis péniblement à grimper sur le pont avant du bateau de pêche. J'étais trempé et je n'allais pas tarder à attraper une pneumonie si je ne me séchais pas au plus vite. Le pont n'avait rien de romantique. Il y avait juste une pile de caisses de poisson à l'avant. Entendant quelque chose, c'est à dire moi, l'homme qui était à l'autre bout du bateau avança dans ma direction. J'eus à peine le temps de me planquer derrière les caisses de poissons. Heureusement que le pont était trempé, car il n'aurait pas été bien difficile de suivre ma trace avec l'eau que je laissais derrière moi. Le type, un gros gars en salopette et au nez rouge, parvint à l'avant du bateau et regarda autour de lui en grommelant...

- Qu'est-ce qui veut dire que j'tiens pas l'alcool ? J'pourrais en boire même sous la table. Si mes vieux potes me voyaient boire de la limonade qu'est-ce qu'ils diraient ?

Rond comme une barrique le gars. Il jeta un bref coup d'œil, et ne voyant rien d'anormal retourna à l'autre bout du bateau où il se pencha par-dessus le bastingage pour contempler l'eau polluée. Pour le moment, il semblait seul sur le Viktor Matsnev. Son passager clandestin mis à part, bien entendu... C'était le mécano, si je ne m'abuse. Je séchais en vitesse autant que je le pouvais mes vêtements avant de jeter un coup d'œil à l'entrepont : ça menait en bas, à une petite cabine de radio pas très bien rangée. Une odeur de poisson flottait dans l'air. La petite cabine donnait sur une autre, la salle de repos. A part des lits, quelques magazines un peu chauds et un exemplaire de « Guerre et Paix », il n'y avait rien de notable. Diable : le voyage serait-il si long ? Comme tout le reste du bateau, cette cabine avait besoin d'un bon nettoyage. Mais ce que je déplorais, c'est qu'il n'y avait aucun endroit où je pourrais me cacher et espionner les autres. Et je n'avais plus mon magnétophone pour enregistrer les conversations en mon absence. Dire que ce truc, après m'avoir sauvé la vie et rendu d'innombrables services, avait failli me jeter en pâture à la milice. Comme quoi, tout n'est jamais tout blanc ni tout noir... Je remontai sur le pont avant et constatai que le gros mécano était toujours présent sur le pont arrière. Il sifflait sa bouteille comme si c'était du petit lait. Il était si soûl que sa bouteille de mauvais vinaigre lui glissa des mains et tomba dans la mer. Ce dingue en voyant sa précieuse bouteille flotter dans l'eau plongea par-dessus bord ! Je profitai qu'il fasse trempette pour fouiller rapidement la cabine de pilotage qui ne m'apporta rien de plus, et passer au pont arrière du navire. Cette zone était jonchée d'accessoires de pêche : caisses à poissons, filets, paniers couverts d'une couche d'écaillés séchées... Rien ne semblait trahir la couverture du Viktor Matsnev. En apparence, tout le désignait comme un vulgaire bateau de pêche.

Le mécano trempé remontait sur le navire. A l'autre bout du port, le commandant Savinkov descendait la jetée avec un autre homme, visiblement un marin. Je le savais ! Je ne

m'étais pas trompé ! Savinkov était un traître ! Je me planquai derrière d'autres caisses pendant que les deux hommes montaient à bord. Et oui : ironie du sort, ils n'étaient pas les seuls à se servir de poisson comme couverture ! Savinkov et le marin terminèrent leur conversation.

- Je vais jeter un coup d'œil, fit mon contrôleur.

- Très bien camarade, répondit le marin qui semblait le capitaine du navire. Je serais dans la cabine.

Savinkov descendit l'entrepont avant puis arrière avant de revenir sur le pont avant et de fumer une cigarette. Il souriait, satisfait de lui-même, et jouissait de sa cigarette. Il s'amusait avec la fumée à faire des ronds... Tout baignait dans l'huile, semblait-il se dire. Un peu de temps passa et Savinkov fumait cigarette sur cigarette. Il ne jouait plus et s'impatientait vivement. Peu après, vers 14 heures 10, Obukov arriva à son tour sur la jetée. Il monta à bord en se faisant engueuler par Savinkov.

- Tu es en retard ! Nous devrions déjà être partis !

- Excuse-moi camarade commandant.

« Camarade commandant » ? Faisait-il lui aussi partie du KGB pour l'appeler ainsi ? Décidément, le département P aurait bien du mal à suivre autant de corrompus. Il valait peut-être mieux virer tout le monde et recommencer à former les jeunes, directement dans les écoles...

Obukov n'était pas venu les mains vides. Il portait sous son bras une boîte en carton.

- Bon, on va y aller, dit Savinkov.

Obukov fit un signe de la tête, se tourna vers l'écoutille puis alla dans la salle des radios. Savinkov appela ensuite Kapiton pour lui donner des instructions. J'en profitais pour descendre à l'entrepont arrière : c'était la salle des moteurs. Elle était encombrée, tachée d'huile, et sentait pour une fois plus le carburant et la vieille vodka que le poisson. Ce n'était pas vraiment mieux. Le gros moteur diesel avait bien besoin d'une remise en état. J'ouvris un grand placard. Il était vide. Et parfait pour moi. Il ne fallait pas être claustrophobe pour y passer du temps mais c'était une planque rêvée. Comme il était inutilisé, il n'y avait aucune raison que quiconque vienne y chercher quelque chose.

J'entendis le mécanicien descendre les marches pour se rendre dans la salle des moteurs. Sans hésiter, je m'installai dans ma superbe planque. Le placard avait quelques fines ouvertures qui me permettraient de tout voir sans être vu. Mais aussi de respirer... Le mécanicien une fois en bas posa sa bouteille avec regret et entreprit de démarrer son moteur.

- Pas une tête à boire, moi ?! bredouilla-t-il en colère. Tu parles ! Imagine une salope qui apporte au pauvre vieux Kapiton une bouteille de rhum directement de Cuba, là où les filles s'allongent nues sur la plage toute la journée.

Kapiton fit partir le moteur qui se mit à ronronner. Le soûlard se lança par la suite dans une discussion sérieuse avec sa bouteille, chèrement récupérée.

- Parle-moi de ces filles, sans haut, ni bas, qui font des signes aux bateaux qui passent. Yohooo, Kapiton ! Regarde celle-là ! J'en redemande !

Il cessa son délire en entendant arriver quelqu'un. Il planqua sa bouteille dans un coin et fit mine d'être occupé. C'était Savinkov : il jeta un rapide coup d'œil dans la salle des machines et vers le mécanicien, puis retourna sur le pont.

- Pour qui il se prend ? se plaignit Kapiton. Encore un foutu tyran !

Il reprit sa bouteille et s'assit sur le sol encrassé. Il dégustait sa Vodka allègrement.

Vingt minutes au moins passèrent, le capitaine du navire vint rendre visite à son joyeux mécanicien. Ce dernier eut à peine le temps de cacher sa bouteille et de faire semblant de surveiller le moteur.

- Nous partons maintenant, Kapiton, dit le capitaine barbu. Surveille les machines et pas de laisser-aller, c'est important !

- D'accord, d'accord, gémit le mécano. Je suis ici, non ?

Le marin s'approcha du visage de Kapiton et le renifla. Pas la peine d'être si près pour sentir son épouvantable odeur d'alcool.

- Tu n'es pas soûl au moins ? demanda le capitaine.

- Bien sûr que non ! mentit Kapiton. Pour qui tu me prends ? « Pas d'alcool à bord, Kapiton » !

Il ne trompait personne, mais le capitaine ne pouvait rien y changer. Il le gifla puis le plaqua contre le mur.

- Ne fais pas de conneries, Kapiton. Je t'explique simplement : continue à bien faire tourner les machines et tout ira bien.

Il le lâchât et repartit en haut, sur le pont. Kapiton crachat après son passage avant de récupérer sa fidèle bouteille.

- « Pas de laisser-aller » qu'il dit ! « Ne fais pas de conneries » ! 'Core un foutu Staline !

Grognant de contentement, Kapiton se tourna vers des consolations spirituelles. Il s'assit et blottit la bouteille de Vodka contre sa poitrine comme s'il s'agissait de son bébé.

En tournant doucement, le Viktor Matsnev appareillait. On partait enfin. Je ne savais pour où, mais on partait. Désormais, je n'avais plus droit à l'erreur.

Kapiton regardait sa bouteille. Il l'avait à moitié finie mais ne semblait pas se plaindre. Au contraire il avait l'air très satisfait. Il devait se dire qu'il lui en restait « encore » la moitié. Un gars positif, ce Kapiton. Cinq minutes plus tard, il en avait bu les deux-tiers mais restait toujours heureux. Encore cinq minutes, et en voyant le peu de Vodka qu'il lui restait, il essaya de la boire plus modérément. Il semblait cette fois-ci en pleine déprime. Après une nouvelle fois cinq minutes, sa bouteille était terminée. Kapiton, angoissé, pleura et jura tour à tour. Il s'endormit juste après en la blottissant encore plus contre lui. C'est un être cher qu'il venait de perdre. Je regardai ma montre : c'était encore bien tôt. Pas question de sortir en plein jour. S'ils m'apercevaient, ces gangsters me jetteraient sans autre forme de procès aux requins. Le bruit du moteur me plongea agréablement dans un demi-sommeil vigilant. Les heures passèrent...

Je me réveillai vers 19 heures 30. Mon camarade Kapiton, lui, n'en était encore qu'au stade préliminaire de sa sieste. Je n'enviais pas la gueule de bois qu'il aurait à endurer à son réveil. Je sortis de mon placard et constatai par le hublot, que la nuit était tombée. Et les ponts n'étaient pas éclairés. Pour ne pas se faire repérer, je suppose.

Je montai sur le pont arrière. A travers la vitre de la cabine de pilotage, j'entrevis le Capitaine qui discutait avec Savinkov. Obukov devait être dans la salle de repos. J'avançai discrètement vers l'avant du navire, pour me cacher derrière les caisses à poissons. Il ne se passa rien jusqu'à 22 heures ! Une attente énorme, dans le froid, d'autant que mes vêtements avaient eu du mal à véritablement sécher. Mais je m'efforçai durant cette interminable période de m'habituer au vent et à la température peu élevée. Dommage qu'à cette heure-ci, il n'y eu rien de plus intéressant que de voir, à l'autre bout du pont, Kapiton titubait pour vomir par-dessus le bastingage... Le mécanicien termina ses affaires puis retourna à la cage d'escaliers. La vie d'un agent de renseignement semblait être 90 pour cent d'attente dans des endroits inconfortables. Aussi, je m'installai et... patientai.

Minuit, l'heure du crime dit-on. Le Matsnev ralentit subitement puis s'arrêta peu à peu. Savinkov, le capitaine et le mécanicien se rendirent sur le pont avant. Savinkov demanda à Kapiton d'aller chercher Obukov dans la salle de repos. Une fois tous présents, le capitaine leur fit un speech :

- Nous cherchons une lumière jaune qui clignote. Elle peut venir de n'importe quel côté, aussi, faites marcher vos yeux.

Les quatre hommes scrutèrent le sombre horizon. Je fus le premier à apercevoir ce qu'ils cherchaient, mais je n'allais certainement pas le leur dire... Obukov fut le second à voir la lumière :

- Je la vois ! cria-t-il. Là-bas !

Il indiquait du doigt le signal, pas très loin à l'horizon.

- Parfait ! déclara Savinkov en se frottant les mains. Ils viennent vers nous. Agissons vite : Kapiton, tu aideras notre ami Obukov à descendre les boîtes dans la salle de radio de bord.

- Combien de boîtes on doit embarquer ? demanda le mécanicien déjà fatigué.

- Trois, je crois, lui répondit Savinkov. Deux petites et une assez grande et lourde.

Seulement trois ? Etrange. Ce trafic de crack serait-il si ridicule ? Y aurait-il eu beaucoup de bruit pour rien ?

- Tu repartiras avec eux ? demanda le capitaine à Savinkov.

- Oui. Oh, Obukov...

- Oui ?

- N'oublie pas de lui donner les cassettes vidéos, surtout !

- T'inquiètes pas, elles sont là.

Il montrait le carton qu'il avait amené à bord.

La lumière jaune se rapprochait. Un bateau à rames arriva, laissant une femme monter à bord : Wallace. Petite pourrie. Une caisse d'environ la taille d'un cercueil fut embarquée à bord avec deux petites valises. L'une bleue, l'autre noire. Le bateau à rames disparut dans la nuit, avec les cassettes vidéos de Verto. Obukov et Kapiton, suivant les instructions de leur chef, emmenèrent les valises en bas, puis retournèrent chercher la caisse en bois. Elle semblait assez lourde puisqu'ils descendirent les escaliers assez lentement. Et le contenu devait être fragile puisque Savinkov ne cessait de leur recommander la prudence. Kapiton retourna à ses machines tandis que le capitaine retournait dans sa cabine. Le Viktor Matsnev se remit en route. Les autres membres de l'équipage descendirent les marches de l'avant du pont. Je regardai en bas : ils n'étaient pas dans la salle des radios. Ils avaient préféré se caler dans la salle de repos pour discuter bien au chaud. Faisant attention au capitaine dans sa cabine, je descendis dans la salle des radios. J'entendais les voix étouffées de Savinkov, Obukov et Wallace, dans la pièce d'à côté. Ils avaient laissé la caisse et les deux valises ici. Elles étaient en plastique dur imperméable et n'étaient pas fermées à clé. Elles contenaient toute deux un sac de cristaux blanc. Cinq kilos chacun, je dirais. Les sachets de plastique transparent s'ouvrirent facilement : je gouttais un des petits cristaux blanchâtre de la valise bleue : ce n'était pas du crack ! Qu'est-ce que c'était ? Ce n'était pas une drogue habituelle en tout cas, et la saveur m'était bien nouvelle. Le sachet dans la valise noire ne contenait pas la même drogue : elle contenait du sel de mer. Etais-ce une blague ? De mauvais goût, d'ailleurs. Ainsi Savinkov tentait encore de doubler ses collaborateurs. Je me demandais comment il réagirait quand il s'apercevrait que les sachets avaient été inversés... Il en déduirait qu'ils avaient fait une faute d'inattention et non que quelqu'un ait pu leur jouer un tour durant le voyage en bateau.

Je m'attardai ensuite sur la solide caisse en bois. Le mot « Renaissance » avait été hâtivement inscrit sur le côté en lettres bleues. La caisse semblait difficile à ouvrir, mais je la soulevai avec précaution pour estimer son poids, dans les cent kilos. Il y avait un homme là-dedans ! A quoi s'amusait l'organisation Renaissance ?

La conversation à côté se faisait de plus en plus dense. Je collai mon oreille à la porte pour mieux entendre leurs plans. Je reconnus sans mal la voix de Savinkov :

- Je répète... Obukov, tu livreras la valise noire à Tatanovitch, puis tu iras à ton appartement et y resteras. Wallace et moi négocierons la drogue, et pour finir, nous emmènerons aussi la caisse au professeur *Tsibulenko*.

Tsibulenko ? Un nouveau venu dans la place. On n'allait pas tarder à se rencontrer, j'en avais bien l'intuition.

Savinkov continua son exposé :

- Vers 9 heures, Agabekov ira prendre la marchandise pour la transporter à son ultime destination. La renaissance n'est plus très loin, mes amis ! Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais voir si tout va bien sur le pont...

Sans perdre une seconde je repartis me planquer derrière mes caisses, sur le pont avant. Le capitaine était trop occupé avec sa réussite pour faire attention à moi. Je restais dans mon inconfortable planque jusqu'à cinq heures du matin. Le temps qu'une fois de plus, le Viktor Matsnev ralentisse puis s'arrête à un nouveau point de rendez-vous. Tout le monde se retrouva sur le pont avant.

Savinkov parla le premier :

- Même chose que la dernière fois. Restez aux aguets pour voir la lumière clignotante.

Il laissa ses camarades pour descendre vers la salle des radios. Cette fois, ce fut le capitaine à découvrir le premier le signal.

- Là-bas ! cria-t-il.

Wallace se mit à parler à son tour :

- Obukov et Kapiton, vous mettez la caisse dans le canot. Faites-y attention ! Mettez aussi la valise bleue à côté d'elle. Les deux ne servent à rien séparément.

La lumière jaune se rapprochait de l'arrière du Matsnev, ballotté par les flots. Obukov et le mécanicien descendirent chercher la caisse et les deux valises. Ils chargèrent comme convenu la caisse et la valise bleue dans le canot qui venait d'arriver. Savinkov et Wallace descendirent dans la petite embarcation qui disparut alors dans l'obscurité.

Il me fallut attendre jusqu'à 6 heures et demi du matin. Obukov et le capitaine se trouvaient dans la cabine de pilotage. L'aube. Dans quelques minutes, il me serait difficile de me déplacer sans être vu. Je repartis me cacher sur le pont arrière, moins en évidence, par rapport à la cabine de pilotage. Un quart d'heure plus tard, il faisait jour. Une splendide journée se préparait.

A 7 heures et demi, le Viktor Matsnev avait presque achevé son voyage un peu particulier. Il revenait vers le quai 19 et arriverait dans quelques minutes. Peut-être étais-ce le moment de prendre congé. Le complexe portuaire de Leningrad était le plus grand de la Baltique. Bien que ses aménagements fussent passablement délabrés, c'était une installation impressionnante et en pleine activité. Je plongeais à la mer, nageant jusqu'à la côte tandis que le Viktor Matsnev me précédait. Il largua bien vite les amarres, pour repartir en mer. Ils étaient juste revenus pour débarquer Obukov.

Mes vêtements puaien le poisson et l'eau de mer huilée. Il était hors de question de revenir me changer à mon hôtel, je pris la bonne décision de me racheter un costume, un peu plus présentable. Heureusement que la boutiquière accepta sans trop rechigner mes roubles trempés jusqu'à la moelle. J'étais fin prêt pour mon rendez-vous avec le quatrième membre de ce maudit gang : Agabekov.

Chapitre 12

Leningrad, dimanche 18 août 1991, département 7

9 heures et quart. Je me rendis juste à temps au département 7 de Leningrad pour apercevoir une voiture sortir du garage. Agabekov était au volant, l'air tendu.

Je hélai un taxi. En veine, camarade ! L'un d'eux s'arrêta près de moi dans un crissement de pneus. Je dis au chauffeur de suivre la voiture d'Agabekov. Il se dirigeât vers les faubourgs mais perdit subitement sa trace. J'ordonnai au chauffeur de patrouiller dans le quartier... En tournant dans une rue bordée d'arbres, j'aperçus le commandant Agabekov qui remontait dans sa voiture avec une femme, une belle infirmière blonde. Il la traînait de force dans sa voiture. Je sortis du taxi et les regardai partir. Sa voiture descendit la rue en vrombissant. Il était passé par ce bâtiment qui se trouvait en face de moi. Très bien entretenu tout comme cette rue, joliment appelée la rue du progrès de l'humanité. Une rue tranquille, dans un quartier verdoyant. Le bâtiment ressemblait à une petite clinique de quartier. Je n'oubliais pas le nom qu'avait cité Savenkov sur le Viktor Matsnev : Professeur Tsibulenko. Il était peut-être ici. J'entrai, immédiatement stoppé par deux gardes en uniforme de la sécurité.

- Halte camarade ! cria l'un d'eux. As-tu un rendez-vous ?

Jamais. Je suis comme la poisse : je viens quand on ne m'attend pas.

- Je suis le collègue d'Agabekov, espèce d'imbécile ! leur mentis-je.

- Oui, camarade. Si seulement je pouvais voir tes papiers... ?

Je les leur donnai. Ils avaient un peu morflé dans l'eau, malgré la protection en plastique. Mais ils ne semblèrent pas y prêter attention.

- Rukov. Département P, lirent-ils en cœur.

Ils faisaient la paire ces deux là !

- Je vais t'emmener voir le camarade Litvinov, le directeur de l'établissement.

- Je sais qui c'est, leur mentis-je de nouveau éffrontement.

Ils m'introduisirent dans le bureau du directeur, comme promis. Ce dernier m'accueillit jovialement :

- Camarade, capitaine ! J'ai dit à ton collègue, le commandant Agabekov, tout ce que je savais sur cette trahison intolérable ! Il a dit qu'il rappellerait plus tard mais ne m'a pas parlé de ta visite. Que puis-je te dire d'autre ?

Il me fallait serrer les poings si je voulais qu'il me raconte ce qui se passait ici. Agabekov avait semblé plutôt nerveux au volant, comme si quelque chose d'inattendu était venu brouiller leur plan idyllique.

- Si tu es innocent, tu n'as rien à craindre, lui déclarais-je histoire de le mettre mal à l'aise.

- Je... j'en suis conscient, camarade. La justice soviétique est si exemplaire ! me bredouilla-t-il, non sans ironie.

- Commence par me raconter ce qui s'est passé depuis le début.

Il s'enfonça dans son fauteuil et se mit à table, comme je le lui avais demandé :

- Il y a peu de chose à dire. Protopopov est arrivé à l'heure. On l'a extrait de sa caisse et nous avons voulu lui administrer la drogue pour le faire revenir à lui progressivement. Mais ces imbéciles de fournisseurs se sont emmêlés les pinceaux et nous ont refilé du sel de mer !

Ca, je le savais déjà. Alors je l'avais enfin trouvé ce maudit Protopopov. Mais pourquoi l'avaient-ils transporté dans une sorte de cercueil mal aéré ? Qui diable était ce pauvre gars ?

Le directeur continua à me raconter son intéressante petite histoire.

- Malheureusement, l'infirmière de service semble être entrée dans la chambre 3, en violant de façon flagrante mes instructions, et elle a vu Protopopov. Des témoins l'ont vu passer un coup de fil peu après. Vingt minutes plus tard, l'infirmière a déclenché l'alarme. Pour leurrer les deux gardes et laisser l'entrée de la chambre sans surveillance. Ce fut un jeu d'enfant pour les quatre hommes masqués de pénétrer dans le bâtiment et de kidnapper Protopopov.

Je retirais ce que je venais juste de me dire : je ne l'avais pas encore trouvé ce mystérieux personnage.

- C'est tout ce que je peux te raconter ! finit le directeur. J'ai téléphoné à Agabekov immédiatement. Il est arrivé et a emmené l'infirmière pour l'interroger.

- Où l'a-t-il emmenée ?

- Je n'en ai aucune idée, camarade capitaine. Tu devrais certainement le savoir.

- Qui étaient ces quatre hommes ?

- Des traîtres camarades ! Des voyous armés qui cachaient leurs visages sous des cagoules noires !

- Tu n'as vraiment rien d'autre à me dire ?

- C'est tout ce que je sais, camarade.

Incroyable. Agabekov, Savinkov et le parti Renaissance venaient de se faire voler leur précieux Protopopov. Qui pouvait-il être pour intéresser autant de personnes ? L'affaire des vidéos snuff avait totalement dégénéré. Je voyais plutôt ça comme une couverture pour une autre affaire ou aussi un leurre pour coincer Kusnetsov. Qui était Protopopov ? C'était mon objectif final, pas de doute, mais qui était-il vraiment ? Sûrement pas le cerveau de la bande, il aurait été étonnant qu'on le transporte sinon en caisse en bois. Et que venait faire la CIA et Wallace dans toute cette histoire de fous ?

- Que devait-on faire à Protopopov ? demandais-je au directeur.

- Tu ne sais pas ? s'étonna-t-il.

J'en avais marre de tourner en rond. Il me fallait forcer la porte.

- Non ! criai-je. C'est pourquoi je te le demande !

- Je crois pas que le commandant Agabekov aimerait que je divulgue de tels renseignements.

- Pas de temps à perdre en de telles hésitations, directeur.

Il hésita un moment puis craqua sous le poids insistant de mon regard :

- Très bien, fit-il. On ne m'a pas informé sur les fonctions du professeur Tsibulenko dans cette affaire. Tu n'as qu'à lui demander. Tu peux accéder à son laboratoire en passant par la chambre 3, dans le couloir.

Il était là, lui aussi ! J'avais presque toutes les cartes en mains. L'affaire serait pliée aujourd'hui, j'en faisais le serment.

- Je vois, lui dis-je très satisfait de l'entretien. Merci, camarade. Ne me raccompagne pas, je connais le chemin.

Mais il le fit quand même. Le directeur un peu inquiet alla parler à ses gardes pour leur dire que j'avais libre accès à la chambre numéro 3. Puis il retourna dans son bureau.

Avant d'aller à la rencontre du professeur, j'interrogeai brièvement les deux gardes qui étaient du genre pluie d'automne :

- Avez-vous vu les kidnappeurs de Protopopov ? leur demandais-je en premier.

- Non, répondit le plus gros des deux. Nous cherchions d'où provenait l'alarme.

- Et ? fis-je.

- Elle venait du débarras, au bout du couloir. C'était une fausse alarme déclenchée par cette sorcière d'infirmière.

Pas difficile de bernier ces gars là me dis-je.

- Que pouvez-vous me dire sur Protopopov ? leur demandai-je alors.
- On ne l'a jamais vu. On devait juste garder sa porte.
- Je vous remercie.

J'inspectai le petit débarras en question. A part une vitre brisée, je ne vis rien d'intéressant. Il ne me restait plus qu'à voir ce professeur. J'entrai dans la chambre 3. C'était celle d'un patient aux cheveux rasés, allongé en position fœtale sur un solide lit d'hôpital. Une porte au fond devait mener au laboratoire du professeur Tsibulenko.

- Je ne fais que passer, déclarais-je au patient.

Aucune réaction. Il regardait droit devant lui sans broncher. Une expression terrible de vide flottait dans son regard.

- Au fait, lui dis-je, tu connais l'infirmière ?

Toujours pas de réaction. Il ne bougeait pas d'un poil. Il n'était pas mort puisqu'il respirait. Qu'avait donc ce malheureux ? En m'approchant de lui, j'aperçus une énorme cicatrice sur son crâne.

- Tu as dû te prendre un sacré coup sur la caboche mon vieux... déclarai-je tout haut.

Je laissai le malheureux pour me rendre dans le laboratoire du professeur Tsibulenko. Du moins, j'avais pensé que cette porte au fond de la chambre 3 m'y aurait mené. Au lieu de ça, je me retrouvai dans une pièce verte insonorisée et presque nue. Rien à l'intérieur à part un grand fauteuil au milieu et une autre porte qui me mènerait cette fois, je l'espérais, au professeur. A peine avais-je mis un pied à l'intérieur de la pièce que la porte par laquelle je venais d'entrer se referma en claquant. Verrouillée ! Bon sang, j'étais fait comme un rat ! Le directeur devait avoir compris mon petit jeu et m'avait bien habilement piégé. Bien entendu, l'autre porte était tout aussi fermée. Je frappai à la porte capitonnée pour que l'on vienne m'ouvrir. Pas de réponse. Je levai les yeux au plafond pour apercevoir que j'étais filmé par une caméra de surveillance. Un modèle courant, placé hors de portée de ceux qui voudraient y toucher pour une raison ou pour une autre. Il y avait à côté une grille. Les bords étaient scellés dans le mur. Derrière elle, je distinguai ce qui me sembla être un petit haut-parleur et un micro. Je me plaçai devant la caméra en demandant calmement que l'on me fasse sortir de cette pièce immédiatement. Mais toujours pas de réponse. Quelqu'un m'observait et ça ne me plaisait pas du tout.

- Je n'ai pas le temps de jouer à ça ! lançai-je à la caméra.

Enfin, une voix métallique provint de la grille :

- N'aie pas peur, fit-elle. Assieds-toi si tu veux. Je ne te ferai aucun mal.
- Je n'ai pas l'intention de continuer cette mascarade ! criai-je irrité.

Au bout d'un moment, la voix continua à me parler. Elle semblait venir d'un vieil homme. Elle était lente, rocailleuse, et terriblement crispante.

- Je sais que le fait d'être enfermé à clé dans une pièce étrange peut-être pénible, dit la voix. Je ne suis pas moi-même à l'abri de la claustrophobie. Ca ne prendra pas longtemps. Je vais simplement te poser quelques questions. Ca te va ?

Drôle d'interrogatoire. J'avais plus l'impression qu'il me parlait comme à un patient plutôt qu'à un prisonnier. Il y avait une méprise énorme.

- Je ne suis pas un patient, dis-je au micro. Je suis un agent du KGB.

La voix ne répondit pas tout de suite. Je crus l'entendre baragouiner pour elle même « Alors ils l'ont retrouvé... » ou quelque chose dans ce genre. Puis la voix s'adressa de nouveaux à moi :

- C'est fascinant tout ça. Mais passons à mes questions maintenant, d'accord ?
- Je n'ai pas l'intention de répondre à tes questions !

Je cherchais mes papiers dans mon portefeuille pour les lui montrer. Soudain, je réalisai que les deux gardes ne me les avaient pas rendu. Et par la même, que j'avais violé de manière évidente une des règles les plus élémentaires du KGB, la première directive KGB 1243A, alinéa 3 : que les officiers avaient l'interdiction de se déposséder de leurs cartes d'identité, à moins qu'un officier supérieur ne le leur ait expressément ordonné. Aujourd'hui, je comprenais tout le sens de cette directive...

- Que ressens-tu en ce moment ? demanda la voix.

- De la frustration, répondis-je sans me demander pourquoi je le faisais. Ca peut se comprendre.

- Que voudrais-tu faire pour remédier à cette... euh... frustration ?

- Je voudrais parler au Professeur Tsibulenko.

- Cela peut indiquer un désir de guérison. Excellent !

Je savais que je n'aurais pas dû répondre à ses questions. Ca venait de renforcer son idée que j'étais un patient. Le pire, c'est qu'il devait être le professeur que je cherchais. Comment pourrais-je l'interroger après cet incident, sans avoir l'irrésistible envie de lui casser la figure ?

- Vas-tu répondre à mes questions maintenant ? me demanda-t-il avec une voix toujours plus insupportable.

- Ecoute. Je ne suis pas un patient !

- Tu dois accepter ce que tu ne peux pas changer. C'est la réalité, mon ami. Réfléchis à cela pendant une ou deux minutes.

La voix cessa. Un bruit bref de crachotement m'indiqua qu'il venait de couper son micro. J'avais beau m'égosiller et taper sur la porte, il ne donnait plus aucun signe de vie. Alors je me mis à tourner en rond comme un lion en cage que j'étais. Il ne me fit pas patienter les deux minutes maximums promises. Il alla jusqu'à cinq minutes. Une attente plus insoutenable que les innombrables heures de patience sur le Viktor Matsnev.

- Es-tu prêt maintenant ? fit la voix.

- Il y a un malentendu ! Appelle le directeur !

- Ca ne sert à rien de tenter une manipulation si puérole, mon ami. Regarde la situation en face. Réfléchis à la situation pendant quelques minutes de plus !

Ah non ! Pas encore !

- Ouvre les portes ! criai-je. Je travaille pour Agabekov ! Pour Agabekov !

Le type ne coupa pas son micro et décida de me parler.

- Un truc paranoïaque typique ! conclut-il. Tu t'identifies à ton persécuteur.

- J'en ai assez ! Appelle le directeur ! Ca ne te coûte rien !

- Cette hallucination semble profondément ancrée dans ta mémoire. Mais assez de bavardages inutiles. As-tu toujours été un traître Protopopov ?

Elle était bien bonne celle-là ! Voilà qu'il me prenait pour Protopopov ! Il devait sûrement penser qu'on l'avait retrouvé et qu'on le lui avait envoyé. Mais cela voulait dire aussi que le gars derrière son micro n'avait jamais vu Protopopov qui restait un mystère pour bien trop de monde à mon goût.

- Je ne suis pas Protopopov ! déclarai-je sincère à la caméra. Je le cherche !

- Oui. Dans ton cerveau détraqué, tu es devenu un agent du KGB et ta proie c'est toi ! Je vais t'aider, Protopopov. Il faut juste que tu me fasses confiance.

- Je suis Rukov ! Rukov !

Quoi que je finissais sérieusement à en douter... Quelle histoire de fous !

- Personne ne m'a informé de cette nouvelle personnalité, fit-il avec une voix soudainement plus normale. Ceci pourrait prendre plus longtemps que je le croyais. Excuse-moi une ou deux minutes, Rukov.

Rukov. Il m'avait enfin appelé par mon nom. Signe qu'il comprenait enfin la situation. Sûr d'être libéré dans des instants imminents, je m'assis afin de me détendre un peu. Et en plus, il respecta les deux minutes promises. Il me déclara enfin par la grille :

- Capitaine Rukov ? J'ai vérifié auprès du directeur. Entre donc.

Les portes cliquèrent bruyamment. Leurs serrures télécommandées venaient d'être débloquées à distance. Et bien maintenant, j'espérais pour ce type qu'il apporterait les réponses que je cherchais...

J'entrai dans un laboratoire de recherche. Plutôt petit, avec un tas d'appareils électroniques qui me semblaient aussi encombrants que tape-à-l'œil. Un vieux type de plus de soixante ans vint m'accueillir, un sourire moqueur pendu aux lèvres. Sa tête était semblable à celle d'un oiseau, un corbeau je dirais même, et ses yeux en vrille cachés derrière de petites lunettes rondes étaient terriblement perçants. Bien qu'il s'excusât de l'incident, je sentais que la petite expérience à laquelle il m'avait accidentellement soumis ne l'avait pas totalement déçu.

- Camarade capitaine, je suis le professeur Tsibulenko. Pardonne-moi donc ce regrettable incident dans la pièce verte. Je m'attendais à y trouver un de mes patients.

- Protopopov ?

- Euh... oui. Que puis-je faire pour toi ?

- Je viens juste te poser quelques questions pour éclaircir l'affaire.

- Je ne vois pas comment je pourrais t'aider. J'étais persuadé qu'ils avaient déjà retrouvé Protopopov, c'est dire !

J'étais encore tout énervé par l'incident précédent. Il avait intérêt à me donner des renseignements utiles s'il ne voulait pas être passé à tabac pour tous les autres qui m'avaient mis sur les nerfs cette dernière semaine.

- Parle-moi de l'infirmière qui l'a fait enlever, dis-je.

- Elle semblait compétente. Ton collègue, le commandant Agabekov, la persuadera certainement de s'expliquer.

- Rien d'autre ?

- En fait si : j'ai fouillé les affaires de cette petite salope. C'est une religieuse fanatique, membre du Pamyat (Mémoire) ! Elle aime manifestement les visions naïves de ces réactionnaires malades. Elle est amoureuse d'un artiste qui peint des scènes religieuses !

Le Pamyat ! Greenberg m'avait dit que Yakuchev en faisait partie ! Se pouvait-il qu'il se soit retourné contre ses alliés pour finalement tous les doubler ? Leur voler ce qu'ils semblaient tous désirer : Protopopov.

- Mais pourquoi le Pamyat s'intéresserait-il à ce Protopopov ? Qui est-il ?

- Je n'en sais pas plus que toi ou le directeur de la clinique.

- Qu'allais-tu lui faire ?

- Ton collègue, le commandant Agabekov, sait tout. S'il n'a pas jugé bon te t'informer, alors ne compte pas sur moi pour te divulguer des secrets d'état !

Des secrets d'état ? L'affaire ne se limitait décidément plus à un simple trafic de malades mentaux.

J'observais les machines disposées un peu partout dans la pièce. Je n'étais pas un expert en matière scientifique, mais un aveugle aurait compris que la nature des travaux de Tsibulenko n'était pas vraiment dans les normes.

- Quels sont tes travaux ? lui demandai-je en examinant le bouton des fermetures des portes.

- C'est Top Secret, camarade capitaine. Disons seulement que je travaille dans le domaine de la restructuration de la personnalité.

- C'est une enquête officielle. Je veux des détails.

- Ton supérieur sait tout. S'il veut que tu sois au courant il te dira tout.

J'avais assez perdu de temps. Pris d'un accès de rage incontrôlé, je balayai de mon bras un grand nombre d'éprouvettes posées sur une table. Le professeur me regarda stupéfait mais surtout apeuré. Je le pris pas le collet et l'envoyai valdinguer contre la porte de la chambre verte.

- Agabekov n'est pas mon collègue ! On mène une enquête sur ce pourri ! lui avouai-je enfin.

- Com...

Tsibulenko ouvrit subitement la porte et partit en courant dans la chambre verte. Comme je l'avais prévu. J'appuyais délicatement sur le bouton des fermetures des portes. Les serrures cliquetèrent avec fermeté. Juste retour des choses. Je vis sur l'écran Tsibulenko qui tentait vainement d'ouvrir la porte menant de la pièce verte à la chambre 3. J'ouvris le micro posé sur la table pour entendre ses cris dans le haut-parleur.

- Ouvre les portes, Rukov ! pria l'homme. Tu n'as pas le droit de m'enfermer là-dedans ! Je t'ordonne de m'ouvrir les portes !

Je m'assis lentement dans un confortable fauteuil et parlai d'une voix crispante dans le micro :

- Quelles sont tes relations avec Agabekov ? demandai-je à mon rat.

- Tu es un imbécile ! Ouvre les portes !

- Parle-moi de tes travaux...

- Arrête cette farce ridicule, camarade !

- Qui est Protopopov ?

- Ouvre-moi, Rukov ! Appuie sur le bouton qui est sur la paillasse !

Monsieur n'était pas encore à point. Je coupai le micro, pour le laisser réfléchir à son tour. Il m'avait dit être claustrophobe... ce ne serait pas bien difficile de le faire parler. En tout cas, cette situation était bien plus agréable que la précédente. Je m'y serais abonné à vie, même. Le professeur s'agitait dans tous les sens et frappait de toutes ses maigres forces la porte et les parois. Il n'allait pas tarder à me faire une crise cardiaque s'il continuait à gesticuler de la sorte. Au bout de deux minutes, je retentai le coup :

- Es-tu prêt à répondre à mes questions maintenant ?

- Tu dois savoir que tu devras ouvrir les portes si tu veux partir, capitaine.

- J'ai tout mon temps...

- Tu veux des réponses à tes maudites questions ? Très bien. Pose-les !

Serait-il déjà raisonnable ?

- Parle-moi de tes travaux.

- Je suis psychiatre ! j'aide les gens qui ont le cerveau détraqué. C'est tout !

Hum... pas vraiment. Donnons lui une autre chance :

- Quels sont tes rapports avec Agabekov ?

- Le commandant Agabekov m'a demandé d'examiner quelqu'un qui s'appelle Protopopov et qui est tombé dans le coma à la suite d'un accident de voiture. Mais il s'est fait enlever avant que je puisse le voir !

Pas vraiment satisfaisant comme réponse. Il me cachait encore quelque chose.

- Tu vas trop loin, capitaine ! me cria-t-il furibond. Nous avons tous les deux un travail à faire. Je comprends le plaisir que tu éprouves en ce moment, le malin plaisir d'un gamin qui contemple l'insecte qu'il a pris au piège. Mais en voilà assez ! Laisse-moi so...

Je coupai de nouveau le micro. Il patienta cinq bonnes minutes. Minutes qu'il passa à donner de grands coups de pied de partout. Il tentait même d'arracher le fauteuil et de se jeter sur la caméra. La cuisson arrivait à son terme.

- Qui est Protopopov ? lui dis-je subitement.

- J'ai déjà répondu à cette quest...

Encore dix minutes. S'il ne se décidait pas à parler cette fois, j'avais bien peur qu'il ne survive pas à notre entretien. Il bavait de tous les côtés et donnait des grands coups de tête dans les parois capitonnées. Je rouvris le micro. Cette fois, il était à point :

- Je te dirai tout ! hurla-t-il. Laisse-moi seulement sortir d'ici ! Je n'arrive pas à respirer !

- Je te promets de te laisser sortir, une fois que tu auras répondu à toutes mes...

- ... Vas-y ! Pose tes questions !

- Parle-moi de tes travaux.

Il s'excita tout seul, extrêmement satisfait en songeant à la réponse qui allait suivre :

- Mes travaux sont révolutionnaires, Rukov ! La personnalité du sujet est d'abord éliminée. Je crée un cerveau vierge auquel je fournis une personnalité entièrement nouvelle ! Qui plus est, je peux créer des personnalités multiples dans le même sujet ! Des gens complètement différents dans un seul corps ! Ce n'est qu'un début, naturellement, mais bientôt mon rêve deviendra réalité ! L'homme de la chambre 3 est le premier de mes patients. Une expérience ratée. J'ai effacé beaucoup trop de sa personnalité, ce qui fait que les deux personnalités de remplacement ne sont pas bien implantées. Il... il répète ce qu'il entend comme un perroquet ! Il suffit de passer d'une personnalité à l'autre en disant le mot « salive », mais il reste un imbécile. Bientôt, il y aura 3 personnalités distinctes, toutes différentes. Peut-être plus. Pourquoi pas dix, même cinquante !

On nageait en pleine science-fiction. Si ce qu'il affirmait était vrai, l'Union-Soviétique n'était plus la seule en danger. L'humanité entière aurait à redouter une telle expérience ! Comment saurions-nous qui nous sommes après cela, nous humains qui doutons déjà de ce que nous sommes !

- Quelles sont tes relations avec Agabekov ? demandai-je ensuite.

- Agabekov voulait que je contrôle et renforce la programmation d'un sujet nommé Protopopov et qui a déjà été pourvu d'une personnalité de remplacement particulière. Je devais recevoir des détails précis aujourd'hui. Mais comme tu le sais, il a disparu. Je n'ai fait aucun travail sur lui, je ne l'ai jamais vu !

- Donc tu ne sais pas qui il est. Qu'allais-tu lui faire exactement ?

- J'avais reçu l'ordre de contrôler la stabilité de sa nouvelle personnalité. On ne m'a rien dit de plus. Obukov devait...

- ... te donner de nouvelles instructions aujourd'hui, je sais.

- Je n'arrive pas à respirer là-dedans ! Je meurs ! Je vais mourir !

Il disait vrai. Mais les questions n'étaient pas terminées :

- Connais-tu Savinkov ?

- Je l'ai rencontré une fois Agabekov reçoit des ordres de lui je ne sais rien de plus !

C'est drôle. C'était exactement l'opposé de l'interrogatoire de Chapkin. Lui parlait de plus en plus vite et non de plus en plus lentement. Il ne posait plus ses phrases en les espaçant de ponctuations. Il en devenait de moins en moins compréhensible.

- Que sais-tu...

L'écran me montra Tsibulenko s'effondrer lourdement au sol. Il était étendu là, pris de fortes convulsions et la bave aux lèvres. Il cracha du sang avant de s'immobiliser. Ce n'était pas une feinte, je pouvais en être sûr. J'ouvris les portes et allais examiner son corps : ses yeux remontèrent vers le haut et il semblait bien mal en point mais il respirait toujours. Il ne piquait rien d'autre qu'une crise d'épilepsie. Je le fouillais mais il n'y avait pas d'objet que je puisse prendre. Je partis dans la chambre 3 en laissant le professeur piquer un roupillon mérité. Je regardai le patient qui n'avait toujours pas changé de position depuis tout à l'heure. On allait voir si ce que Tsibulenko venait de me conter était des blagues...

- « Salive ».

Le type ne bougea pas mais partit dans un discours intrigant et sans aucun sens :

- Ecoute et comprends mes paroles ! Derrière l'illusion, il y a le mensonge ! La bible de la mémoire est le livre de la mort ! Le martyr va vers son destin. Le monde est plongé dans l'obscurité. Seuls les innocents meurent, baignés dans la lumière des cieux.

Il s'arrêta. Quel charabia incompréhensible ! Je tentais un autre essai pour entendre sa seconde personnalité :

- « Salive ».

- Où l'emmenons-nous ?... A la Mère Patrie. Vite, maintenant ! Attention !... Nom d'un chien ! C'est lourd... Ne le laisse pas tomber ! Nous avons besoin que la Belle au Bois dormant soit en bon état...

Après cette agitation verbale dans laquelle le patient avait pris trois voix différentes, il se mit soudainement à gigoter comme un animal que l'on tentait de tenir prisonnier. Il gigota tant et si bien jusqu'à tomber de son lit, pourtant pourvu d'une barre de sécurité en fer. Il était mort. Pas dans le choc. Son cerveau venait de le lâcher subitement. Il valait mieux pour ce pauvre gars. Il n'était plus rien. Juste une mauvaise marionnette inutile. J'eus pitié de son âme perdue et le remis sur son lit d'hôpital. Maudit Tsibulenko ! C'est lui qui aurait dû mourir ! J'espérais seulement qu'il n'ait pas trop souffert. Peut-être avait-on également effacé la douleur de sa mémoire ?

Je quittai la clinique en tentant de rester aussi calme que possible et sans omettre de récupérer mes papiers aux deux gardes. Je songeai que j'avais raté mon rendez-vous avec Greenberg ce matin à 7 heures. Je savais qu'il comprendrait. Mais que faire maintenant ? Mon enquête arrivait à son terme mais où trouver le Pamyat ? Où trouver ce Yakuchev ?

Au coin de la rue, un clochard se jeta sur moi. Il me demanda une pièce que je n'avais plus.

- Pas très sympas de ta part Rukov ! me dit-il alors que je m'éloignais.

Il connaissait mon nom ! Je me retournais pour voir qu'il me menaçait d'un pistolet à six coups.

- Salut général... me dit-il.

- Je suis capitaine, camarade, lui répondis-je sans quitter le canon de son arme des yeux.

- Peu importe ! Toutes ces histoires de grade c'est du flanc !

Il rangea son arme dans son épaisse fourrure.

- J'ai un message pour toi de la part de coupe-jarret. Ton vieil ami Yakuchev habite au 13 de la rue Gorki. A ta place, je ferais attention à lui : il est du Pamyat ! Pourquoi ils ont choisi de s'appeler « Mémoire », je n'en ai pas idée. Et, dernière chose : tu ferais mieux de te dépêcher, tu n'es pas le seul sur sa piste...

Mon informateur clochard partit en traînant les pieds dans une petite rue et disparut rapidement. S'il m'avait menti et me voulait du mal, il aurait tout aussi bien pu me tuer de sang-froid. Je fonçai à la rue Gorki. Je n'aurais pas de mal à la trouver pensais-je. Le métro s'y arrêta justement. Durant mon trajet, je ne pouvais m'empêcher de repenser aux dernières paroles du patient de la chambre 3 : « Derrière l'illusion, il y a le mensonge ! La bible de la mémoire est le livre de la mort ! Le martyr va vers son destin. Le monde est plongé dans l'obscurité. Seuls les innocents meurent, baignés dans la lumière des cieux ».

Chapitre 13

La porte de chez Yakuchev était ouverte. Je fis irruption sur les lieux au moment même où un coup de feu retentissait. Pas de silencieux. Ce n'était pas un meurtre prémédité mais sans doute une tentative pour se défendre. Mais qui ? Et contre qui ? Je ne tardai pas à le savoir. Greenberg se trouvait sur les lieux et se tenait le bras qui semblait le faire souffrir atrocement. A ses pieds, un homme, la tête en sang. Yakuchev ? Le canon de l'arme de Greenberg fumait encore. Il rangea son pistolet en me voyant débarquer sur les lieux. Il s'assit sur une petite table en bois.

- Hé ! fit-il. Mais c'est l'as du KGB, le capitaine Maksim Rukov ! T'aurais dû être ici il y a quelques minutes, tu m'aurais empêché d'avoir le bras cassé !

Je me penchai sur le corps par terre. Mort sur le coup.

- S'il se réveille, ce ne sera pas dans ce monde, déclara Greenberg.

Je fouillais celui que je pensais être Yakuchev et trouvai ses papiers. C'était bien la personne que je cherchais. Et il n'avait rien d'important sur lui

- Je ne compte pas rester très longtemps ici avec ce bras cassé ! déclara l'Américain. Je suis hors service pendant un ou deux mois, j'en ai peur. Mon pistolet a fait beaucoup de bruit, je ne donne pas à la milice dix minutes pour débarquer ici.

Je me mis à fouiller les lieux, tout en parlant avec Greenberg.

- Je comptais sur Yakuchev pour me donner une piste.

- C'est moche, commenta simplement Greenberg. On dirait que tu te retrouves le bec dans l'eau.

- Mais qu'est-ce qui s'est passé ! criai-je en balançant tous les objets inutiles par-terre.

- Je me suis introduit ici pour inspecter ce taudis. Puis Yakuchev est entré ici furtivement et m'a sauté dessus. J'ai eu de la chance de pouvoir sortir mon pistolet et de descendre cette canaille.

- Tu ne pouvais pas viser autre chose que sa tête ?

Greenberg baissa les yeux :

- Dans la confusion d'une bagarre, tu cherches surtout à sauver ta peau, Rukov...

Je ne pouvais pas lui donner tort. J'avais bien tué Rita sous ses yeux, lors du début de mon enquête. Un bête accident. Juste un accident. Un peu comme avec Chapkin. Si j'avais su la drogue mortelle, jamais je ne l'aurais utilisé pour le faire parler.

Rien. Pas un seul indice ici. Je me retournais vers l'Américain :

- Tu as trouvé quelque chose avant de le tuer ?

- Rien de spécial. J'essaie seulement d'en savoir le plus possible sur le Pamyat. Ils détestent les juifs, ces ordures de racistes ! Les juifs en ont assez vu de dures sous votre régime communiste. Quand ton pays sombrera dans l'anarchie, qui sait combien de chemises noires sortiront d'on ne sait où !

Je n'avais pas l'intention d'écouter ces commentaires anti-communistes toute la journée. Et la milice qui débarquerait dans quelques minutes chez Yakuchev. Il devait bien y avoir quelque chose, ici ! Il n'était pas possible que je bloque maintenant ! Pas si près du but !

- Tu auras sûrement de gros problèmes, Rukov. Je m'intéresse aux contacts internationaux que ces cinglés peuvent avoir. Le monde va devenir un endroit dangereux, crois-moi.

Et encore, il ignorait l'histoire des pauvres types aux multiples personnalités.

En se levant de la table, Greenberg fit tomber un livre qu'il cachait de son corps, par-terre. Il tenta de le ramasser mais son bras cassé l'en empêcha. Je lui indiquai de me laisser faire. C'était un exemplaire de Mein Kampf, d'Adolphe Hitler traduit en Russe. Pas étonnant. Pour ce genre de gars, ça devait être une véritable bible... Bon sang ! J'avais trouvé ! La phrase énigmatique du patient de la chambre 3...

- ... « La bible de la mémoire (Pamyat) est le livre de la mort » ! La voilà, la bible de ces fascistes antisémites et ultra-nationalistes !

- La philosophie nazie de ce détraqué d'Hitler... ajoute l'Américain.

C'était un exemplaire spécial que la Pamyat s'était fait faire. Il y avait dans des marges un tas de notes qui faisaient observer que les solutions proposées par Hitler pouvaient facilement s'adapter à la conjoncture russe actuelle ! C'est malades mijotaient un coup d'état ! Mais comment comptaient-ils y parvenir ? En quoi Protopopov leur serait-il utile ?

Une seconde révélation venue : le marque-page comportait une publicité pour une galerie d'art appelée « la Mère Patrie » située à la rue de la Grande Guerre Patriotique. Dans sa seconde personnalité, le malheureux patient de la chambre 3 avait parlé de la Mère Patrie. Sur le moment j'avais pensé qu'il parlait de notre pays, la Russie ! En réalité, il reproduisait les voix des kidnappeurs de Protopopov qui disaient l'amener à la galerie ! Sans oublier l'infirmière de la clinique qui était amoureuse d'un artiste peignant des scènes religieuses, comme me l'avait dit Tsibulenko.

- Il faut que je parte, me dit Greenberg. A un de ces jours peut-être. Je ne t'invite pas à me rejoindre, je dois voir quelqu'un dont tu es censé ne rien savoir.

- Ne t'inquiète pas. J'ai bien mieux à faire.

Protopopov, je te tenais !

11 heures 45. La galerie d'art fermerait bientôt pour sa pause déjeuner. Pas de temps à perdre, donc. J'entrai. En apparence, rien d'alarmant à l'intérieur. Juste des tableaux. Un peu provocateurs, il est vrai, mais rien que des tableaux tout de même. On y voyait pêle-mêle un Lénine en diable, le châtiment de Karl Marx (un ange foudroyant son image sculptée dans la pierre), un dignitaire Tsariste auréolé, d'innocents paysans fusillés (un ange également présent ici, pour leur offrir la rédemption)... Mais aussi quelques toiles plus acceptables, comme le Tsar Nicolas II, un portrait de sa mère, ou encore le Kremlin au coucher du soleil. Grand nombre des toiles avaient des connotations Tsaristes ou bien religieuses. Pas de doute, j'étais au bon endroit.

Deux femmes, une vieille pincée et une charmante touriste occidentale discutaient paisiblement lorsque je mis les pieds dans la galerie.

- Oui, fit la vieille en tailleur et jupe verte, son travail est dans la pure tradition de notre héritage culturel, qui a survécu tout au long des années impies du communisme !

- Ca par exemple ! commenta la touriste habillée sportivement. C'est sensationnel ! Certaines de ces œuvres seraient adorables au-dessus de la cheminée de certains amis. Je vais encore jeter un coup d'œil.

- Je t'en prie. Je vais fermer la galerie dans cinq ou dix minutes.

- Pas de problème. De toute manière j'ai rendez-vous avec des amis.

Tandis que la cliente se dirigeait dans l'autre partie de la galerie, la directrice se tourna vers moi. A part la fille, il n'y avait personne d'autre que moi. Elle semblait pressée de fermer, ce qui expliquait sans doute son manque de tact à mon égard :

- Je suis la directrice artistique, se présenta-t-elle. Nous allons fermer dans peu de temps...

- Je veux juste regarder un instant, lui dis-je.

Elle partit vers son bureau avec une froideur à glacer le sang. L'homme aurait bien eu du mal à se reproduire si toutes les femmes avaient été comme celle-là... Il y avait un ascenseur derrière son bureau. Je me demandai où il pouvait mener. Mais il me serait difficile d'y accéder sans être vu. Je dirais même impossible. Mais là-bas, dans un coin... une porte. Si je pouvais m'en approcher discrètement... La cliente passa devant moi. Je lui souris. Elle ne fit pas de même. Elle semblait plus intéressée par les toiles que par ma belle gueule. Dommage, elle avait une jolie croupe la garce. Et puis de toute manière il y avait Tamara. Quand je retournerai la chercher, il me faudra m'habituer à ne plus regarder les autres femmes. Pas si difficile que ça en fait : Tamara était tout simplement la plus belle créature que je puisse trouver. Il me serait difficile d'en détourner mes yeux. La cliente partit vers un autre côté de la galerie, loin de mon regard. C'était le moment d'aller vers cette porte... La vieille pincée me tapa sur l'épaule avec son stylo :

- On ferme, me dit-elle.

Soudain, la cliente l'interpella de l'arrière de la galerie :

- Puis-je poser une question sur cette peinture ? héla-t-elle.

- J'arrive ! lui répondit la directrice artistique.

- Moi j'y vais ! lui dis-je. Au revoir chère madame !

- Mademoiselle... répondit-elle avant de se diriger vers la cliente.

Je fis mine de partir vers la sortie jusqu'à ce qu'elle ait tourné à l'angle. Une fois hors de son champ de vision, je me précipitai vers la porte. Ouverte ! Elle menait à un grand escalier pour la cave de la galerie. Il était sombre et il me faudrait faire attention si je ne voulais pas y casser ma pipe. Je refermai la porte derrière moi. Les deux femmes quittèrent la galerie pendant que je descendais les escaliers. En bas, il y avait une grande pièce vide, à un détail près. Un homme était assis immobile sur une chaise en bois. Gorbatchev !

Il regardait hébété devant lui, et restait comme un épouvantail paresseux. Si c'était Gorbatchev, alors que faisait-il ici ? Et pourquoi ne réagissait-il pas ?

- Camarade Président ?

C'est alors que je réalisai enfin l'effroyable vérité : je venais de trouver Protopopov ! C'était le sosie parfait de notre Président. Ils l'avaient peaufiné jusqu'à lui tatouer la même tache de vin sur le front ! Alors c'est ça que Renaissance et Pamyat mijotaient depuis le début : un coup d'état ! D'un côté les ultras-communistes qui voulaient de nouveau répandre une terreur Stalinienne sur L'Union-Soviétique, et de l'autre les Tsaristes fanatiques, religieux et antisémites... Renaissance du communisme et mémoire des années sombres. La même idée pour deux opposants du Parti actuel. Et Protopopov semblait la clé pour un renversement sans histoire. Quoi de mieux qu'un sosie bien dressé par une personnalité préprogrammée pour s'emparer du pouvoir ? Toute cette histoire des vidéos snuff n'était qu'un leurre pour Kusnetsov pendant que Savinkov et ses amis préparaient leur révolution ! Ils n'avaient pas prévu qu'un de leurs associés se révélerait du Pamyat et ai l'idée de leur voler leur précieux pantin préfabriqué ! Cette espèce de zombie représentait la plus grande menace que l'URSS ait jamais connue !

Je sentis une arme se blottir entre mes omoplates. Deux silhouettes familières entrèrent dans la cellule : Savinkov suivi de... Vovlov. Comment n'avais-je pu le comprendre avant ? Qui d'autre que lui aurait pu m'envoyer Savinkov ? Sûrement pas Galushkin...

Savinkov me fit reculer contre un mur en braquant son arme sur ma tempe.

- J'aurais dû deviner que nous nous retrouverions ici, Rukov, me dit-il. Ta tendance à désobéir aux ordres va t'amener de gros ennuis cette fois-ci.

Il me balança un violent coup de crosse sur la joue. Mon sang se mit à couler sur mon costume tout neuf. Il n'y allait pas avec le dos de la cuillère ce salaud.

- Le camarade ici présent est un certain Protopopov, continua Savinkov. Demain, il passera à la télévision. Pendant ce temps, le vrai Mikhaïl Sergeïevitch Gorbatchev sera sous les verrous. Dire que cet imbécile imagine avoir anéanti le pouvoir du Parti !

Il m'envoya un crochet terrible du droit, m'envoyant valdinguer à plusieurs mètres.

- Pourrions-nous être brefs ? demanda Vovlov pressé à son collaborateur.

- Très bien, lui répondit Savinkov en se baissant vers mon visage. Comme tu as pu le comprendre, Rukov, les cassettes vidéos n'étaient qu'une couverture, un leurre pour ce corrompu de Kusnetsov. Ton rôle était de l'éloigner et de nous fournir assez de preuves pour le faire exécuter. On a pris des photos de cet imbécile en train d'étrangler Mechulaïev ! L'instantané de Ruby tuant Lee Harvey Oswald est une plaisanterie à côté de ces merveilles !

Il m'attrapa par les cheveux et frappa ma tête violemment contre le mur. Une fois. Deux fois. Trois fois. Avant de continuer son exposé :

- Le camarade Vovlov et moi sommes tous deux surpris de tes capacités. Le camarade Galushkin nous avait pourtant certifié que tu serais facilement contrôlable. Il avait tort.

Non. Pas Galushkin ! Même lui était dans ce coup d'état grotesque ? Comment peut-on se tromper à tel point sur une personne ! Lui qui était l'ami de mon père ! Je ne pouvais croire de telles fadaïses !

- Rukov a eu de la chance, c'est tout, en conclut naturellement Vovlov. As-tu fini, camarade ?

- Presque. Mais Rukov n'a pas eu que de la chance... N'est-ce pas Rukov ? Quelqu'un t'a aidé... Pas uniquement ce Greenberg...

Vovlov sortit tranquillement son revolver et regarda Protopopov, stupéfié d'une si merveilleuse ressemblance. Le sosie n'avait toujours pas bougé. Il restait là, sans âme, en spectateur.

- Il fallait quelqu'un de la maison pour que tu en arrives là, Rukov, dit Savinkov. Du département de Kusnetsov peut-être ?

Il s'attendait à ce que je lui balance un nom. Celui de coupe-jarret. Il pouvait me torturer à mort, il n'obtiendrait rien. J'espérais uniquement qu'il ne possède pas le même sérum expérimental de vérité de Chapkin.

Il me plaqua contre le mur et planta le canon du pistolet dans mon épaule. Il tira froidement. Je m'écroulai au sol dans une douleur inimaginable. Jamais de toute ma vie on ne m'avait tiré dessus. Jamais. Il avait fallu un soit disant allié pour que ça m'arrive.

Vovlov regardait la scène impatient. Il devait avoir peur que les membres de la Pamyat ne débarquent. On était tous en territoire ennemi.

J'essayai de compresser ma plaie en déchirant un bout de ma nouvelle veste, déjà bonne pour la poubelle. Savinkov me laissa faire. Il voulait finir son discours :

- Après t'avoir tué, je le trouverai et découvrirai pour qui il travaille...

Il tira le chien de son arme en arrière et la pointa vers ma tête, dans un mouvement lent de délectation.

- Au fait, finit-il, l'échange du contenu des deux valises était vraiment une plaisanterie stupide.

Un coup de feu retentit. La mort venait d'emporter Savinkov. Abattu d'une balle dans la tête par celui qu'il croyait son collaborateur. Le pistolet tomba au sol, suivi de son propriétaire. Je regardai son assassin hébété. Maintenant, l'arme fumante de Vovlov était pointée vers moi !

- J'ai bien peur que Savinkov ait été trop intelligent et qu'il ait eu envie de le montrer, déclara paisiblement Vovlov.

- Pour... pourquoi ?

- J'aurais très bien pu éliminer coupe-jarret avant que Savinkov ne l'interroge, mais si j'étais arrivé trop tard, notre camarade mort ici présent aurait découvert que c'était moi son contrôleur...

Lui ? Mais dans quel camp était-il ? Celui de la Pamyat ? Le mien ? Quel bordel... Et puis il baissa son arme et vint vers moi. Il se pencha sur ce qui restait de son agent et l'aida à se relever.

- Ecoute-moi bien, Rukov. Tu as bien joué. Tes actions ont réussi à paniquer Savinkov et l'ont forcé à venir à moi.

- Je ne comprends pas camarade commandant... Je ne sais plus où j'en suis...

Il me sourit. La première et dernière fois que je verrais une telle expression sur son visage. Il n'avait plus l'air du cruel chef que je connaissais. Alors il était avec moi. J'aurais aimé qu'il arrête Savinkov, avant qu'il ne m'explose l'épaule pourtant.

- Je vais t'expliquer : il y a quelques temps, j'ai infiltré l'organisation de Galushkin et Savinkov, et je pensais avoir réussi à les dissuader de mettre à exécution le projet...

Il se tourna vers Protopopov, puis me murmura :

- ... « Renaissance »... Visiblement, dit-il plus fort, leurs chefs leur ont ordonné de continuer sans moi.

Le commandant Vovlov observa ma réaction en plissant les yeux. Alors Galushkin était réellement dans le coup. Je ne pouvais y croire. Je ne pouvais plus avoir confiance en personne. Avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, Vovlov continua dans ses explications :

- Quand Galushkin a appris que Yakuchev avait kidnappé Protopopov, il s'est mis une balle dans le crâne. Il était probablement convaincu qu son plan allait se retourner contre lui. Savinkov ne sachant plus que faire, vint à moi. Ensemble, on a rapidement retrouvé la trace de Protopopov. Cette pauvre infirmière aura passé une bien mauvaise heure de torture. Ce Agabekov n'est pas un tendre, tu sais ?

Il se tourna vers Protopopov. Toujours immobile.

- La question est de savoir ce que nous allons faire, déclara Vovlov.

- Il faut prévenir le Président ! lançai-je.

Et je devais surtout me rendre à l'hôpital. La plaie était moins grave qu'il n'y paraissait mais ce n'était pas une simple égratignure non plus. Vovlov soudain reprit une mine qui lui siéait mieux. Il devint plus sombre et plus inquiétant.

- Nous avons un devoir à accomplir, fit Vovlov sans quitter Protopopov des yeux. Pense à la situation : nous n'avons pas de renfort et nos ennemis, Pamyat ou intransigeants amis de Savinkov, pourraient débarquer à tout moment. Le pauvre Protopopov représente une trop grande menace pour le pays. Malheureusement, nous avons le devoir de le tuer. Heureusement qu'il n'est conscient de rien...

Il se tourna subitement vers moi, les traits tendus :

- Tu vas lui briser le cou, Rukov. Maintenant !

Non. Je n'en avais ni la force, ni l'envie. Et j'étais sûr qu'il existait une autre solution.

- Commettre un meurtre de sang-froid, ce n'est pas dans mes cordes, lui répondis-je. Tire-lui toi-même une balle dans la tête Vovlov.

Comme ça, c'est de son pistolet que viendrait l'arme du crime. Pas de risque que je sois accusé de meurtre après-coup.

- Fais-le Rukov ! Je veux voir si tu as assez de cran pour faire le sale boulot. Fais ton travail !

Il me prenait encore pour un idiot... Dans cette profession particulière et dans des affaires aussi compliquées comme celle-ci, il est toujours préférable de tout nettoyer. Moins de gens seraient au courant, mieux ce serait. Il me tuerait si je le faisais ou s'arrangerait pour me mettre hors d'état de nuire. Il pourrait ainsi garder toute la gloire pour lui, les récompenses, la célébrité... Je regardais l'arme de Savinkov au sol.

- C'est la guerre, Rukov ! La guerre contre la barbarie ! Tue-le !

Il pointait de nouveau son arme vers moi, sans même sans rendre compte. Pour moi ça en disait assez sur ses intentions.

- Rukov ! C'est un ordre !

L'ascenseur ! Quelqu'un descendait. Vovlov se tourna vers lui. Je voulus en profiter pour prendre l'arme de Savinkov mais il me fixait déjà de nouveau. Vovlov m'ordonna de me planquer d'un côté de l'ascenseur, pendant que lui était de l'autre. La porte s'ouvrit lentement. Vovlov était prêt à tirer. Il pointa son arme vers la sortie de l'ascenseur... Oncle Vanya !

- Pose ce pistolet, camarade commandant. Un accident est si vite arrivé.

Il était poussé dans son fauteuil-roulant par son fidèle Yegor. Je ne pouvais y croire. C'était un cauchemar, il fallait qu'on me réveille au plus vite !

- Camarade colonel Rukov ! fit Vovlov des plus surpris. Que fais-tu ici ? J'ai la situation en main. J'avais l'intention de venir te voir cet après-midi !

Colonel Rukov ? Mon oncle était toujours au KGB ?

- J'étais inquiet pour mon neveu Maksim. (il se tourna vers moi et me sourit :) Je vois que tu es toujours vivant Maks.

- Je...

- Je t'expliquerai tout un peu plus tard.

- Non. Je veux savoir maintenant mon oncle !

Il posa sa main sur mon visage et regarda ma blessure.

- Très bien : le camarade Vovlov travaille pour moi depuis un certains temps maintenant. Il a infiltré la bande des durs du Parti. Malheureusement sa position ne lui permettait pas de faire beaucoup de recherches sur le terrain, aussi j'ai pris des dispositions pour que tu sois affecté au Département P.

- C'était donc toi, mon oncle !

- Oui. Et tu as bien travaillé. Ton père serait fier de toi !

Vovlov se raidit soudain. Il grimaçait et releva son arme vers mon oncle :

- Tu n'aurais pas dû te démasquer, camarade ! dit-il. Maintenant que ton identité est connue, ma situation est compromise.

- Il y a un problème, camarade commandant ? lui répondit mon oncle. Peur de ne pas avoir toute la gloire pour toi peut-être ?

Mon oncle demanda à Yegor de l'approcher de Vovlov.

- Quand tu m'as mis au courant du suicide de Galushkin, lui dit mon oncle, tu as oublié de me dire qu'il ne s'était pas fait sauter la cervelle une fois mais deux ! Aussi, j'ai commencé à m'inquiéter pour mon neveu...

Vovlov chargea son arme :

- De toute façon, dit-il, j'aurais été obligé de t'éliminer. J'ai été contraint de tuer Galushkin. C'était un maladroit incompetent. J'ai essayé de le faire renoncer à son plan avec Protopopov mais il a voulu aller au bout ! Quand Yakuhev a kidnappé le sosie, Galushkin a complètement perdu son sang-froid !

- Et maintenant, tu as l'intention de nous tuer tous, dis-je à Vovlov.

Mais il ne se retourna même pas vers moi. Il ne quittait pas des yeux mon Oncle, un visage plein de haine.

- Tu as été un imbécile de venir ici sans arme ! cria le fou.

- J'ai des hommes armés à l'extérieur. Je voudrais éviter un bain de sang. La mort de mon neveu me causerait beaucoup de peine et de remords. Je propose de trouver un accord raisonnable, puisque tu ne peux pas espérer t'échapper. Tu auras la gloire que tu mérites dans cette affaire.

Vovlov baissa son arme et réfléchit un bref instant. Son visage montrait une grande panique et une peur jusqu'ici insoupçonnée. Puis il se reprit et releva le canon de son pistolet.

- C'est une vieille ruse, camarade. Nous savons tous les deux qu'il n'y a pas d'hommes armés dehors ! Il ne peut y avoir un accord ! Vous mourrez tous avec Protopopov ! Cette larve inutile !

- Tu dois savoir que j'ai laissé un compte-rendu complet de toute cette affaire en de bonnes mains. Tu seras arrêté.

- Pourquoi serais-je arrêté imbécile ! J'ai sauvé le Président ! Meurs donc, espèce de vieillard dégénéré ! Meurs donc au nom de ma gloire !

Vovlov visa d'un air détaché la tête d'oncle Vanya. Cette ordure se trompait sur un point : mon oncle n'était pas venu désarmé. Yegor lui fonça subitement dessus poussant un cri monstrueux. Vovlov tira dans son estomac plusieurs fois. Mais Yegor, force de la nature continuait à fondre sur lui. Tous les deux tombèrent lourdement sur le sol. Vovlov poussa hors de son champ le corps inerte du pauvre Yegor et libéra son bras armé du pistolet. Il regarda mon oncle en souriant comme un diable :

- Loupé ! cria-t-il.

La balle atteignit sa poitrine. Vovlov lâcha son pistolet et crispa ses mains sur la blessure. Je l'avais enfin eu ce maudit revolver de Savinkov !

- Noon... gémit Vovlov. Pas maintenant... la gloire... la fortune... la gloi....

Il mourut en lâche. Sous le corps inanimé de Yegor. Fidèle à mon oncle jusqu'à la fin. Je me jetais sur le fauteuil-roulant pour m'assurer que tout allait bien. Mon oncle Vanya ne quittait pas son fidèle Yegor des yeux.

- C'est fini, dit-il simplement.

C'est fini.

- Il n'y aura pas de « renaissance ».

Protopopov se mit soudain à parler. Enfin il nous dévoilait ce qu'on lui avait appris bien malgré lui :

- Camarades ! dit-il enjoué avec la voix exacte et le ton de Gorbatchev. C'est avec le cœur gros que je vous parle. Ma santé, déjà aggravée par des années de labeur désintéressé mais malavisé, s'est aggravée considérablement. Je ne peux plus assumer les fonctions du pouvoir et dois démissionner. Les aventures chaotiques et téméraires de la Perestroïka et de la Glasnost, dont j'assume la responsabilité honteuse, nous ont au moins appris ceci : c'est seulement par le communisme que nous pourrions survivre ! Le comité d'urgence, qui est composé de patriotes communistes à toute épreuve et qui a généreusement accepté de me remplacer à la tête de l'Union-Soviétique, compte sur la pleine coopération et sur la compréhension de tous les citoyens. Le temps est venu d'extirper les éléments antisociaux et tous les ennemis de l'état ! Mort aux bellicistes impérialistes !

FIN